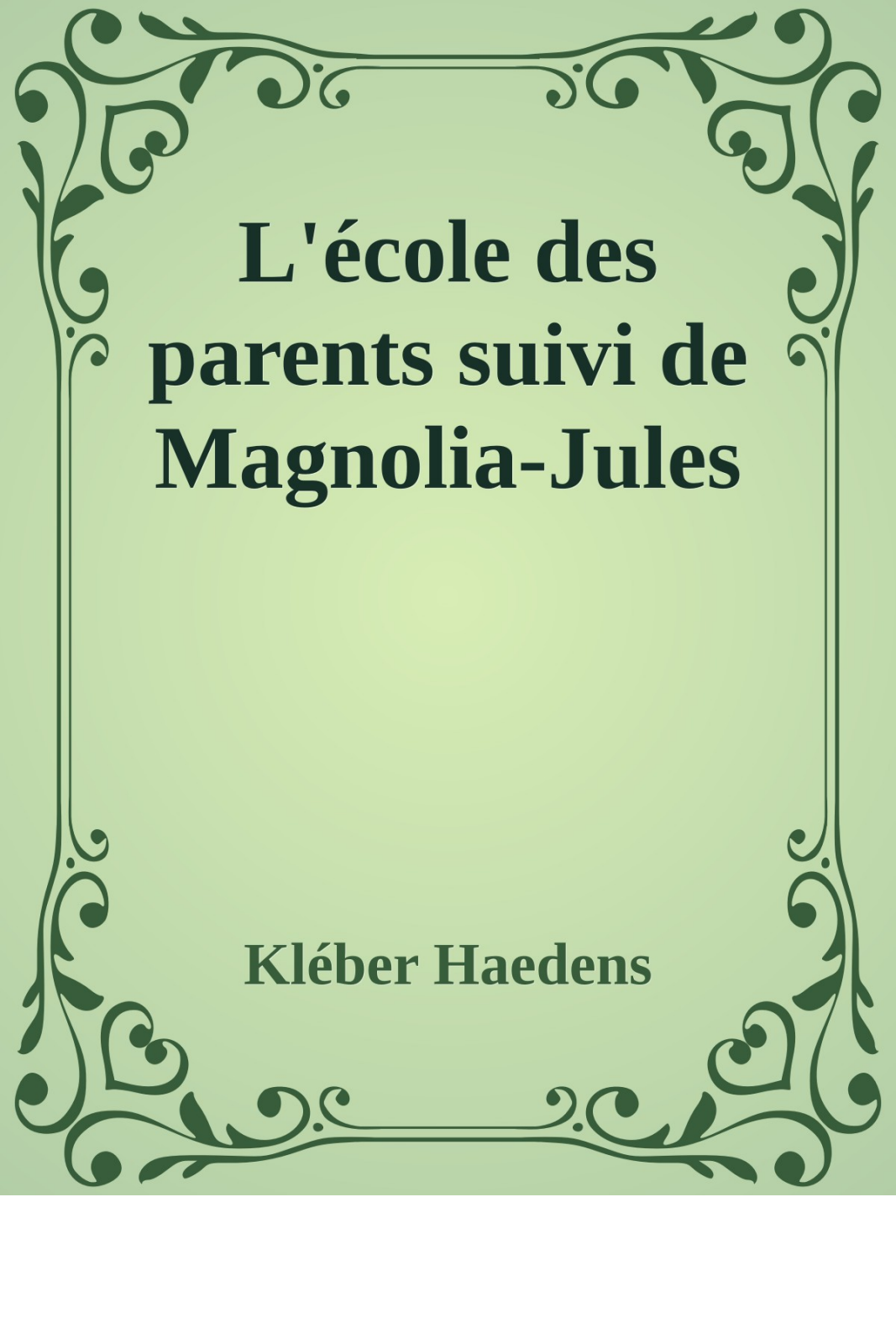


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

L'école des parents suivi de Magnolia-Jules

Kléber Haedens

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Kléber
Haedens
*L'École
des parents*

Suivi de
Magnolia-Jules



Kléber
Haedens
*L'École
des parents*

Suivi de
Magnolia-Jules



Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Du même auteur aux Éditions Grasset

L'ÉCOLE DES PARENTS

PRÉFACE

2

3

4

5

MAGNOLIA-JULES

Magnolia

Alice

Elena

Sacrispin

Marthe

Pierre

Cafardille

Magnolia

Sacrispin

Marthe

Alice

Jules

Dans la collection Les Cahiers Rouges

© *Éditions R.-A. Corrêa*, 1937.
978-2-246-78371-8

Du même auteur aux Éditions Grasset

ADIEU À LA ROSE.

ADIOS.

L'ÉTÉ FINIT SOUS LES TILLEULS.

LE PARADOXE SUR LE ROMAN.

SALUT AU KENTUCKY.

UNE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Magnolia-Jules

Kléber Haedens / L'école des parents et Magnolia-Jules

Charentais par sa mère, d'origine flamande du côté paternel, Kléber Haedens est né le 11 décembre 1913 à Equeurdreville dans la Manche. Sa petite enfance se passe au Sénégal où son père, militaire de carrière, sert comme officier d'artillerie. C'est aussi à l'armée que ses parents le destinent et, lorsqu'il revient en France, c'est pour entrer comme pensionnaire au Prytanée militaire de La Flèche où il poursuivra d'excellentes études classiques qu'il terminera au collège de Libourne.

Sa vocation pour le métier des armes étant plus que douteuse, il obtient d'être rendu à la vie civile, mais ses parents exigent alors qu'il suive les cours de l'École supérieure du commerce et de l'industrie, à Bordeaux. Kléber Haedens s'arrange comme il peut de la tyrannie familiale, ses vraies passions se fortifieront d'être contrariées et c'est sans doute l'expérience personnelle qui lui inspire le jugement prêté à Jérôme Dutoit, le héros d'Adios : « Si mes parents m'avaient rasé dès mon jeune âge avec les difficultés techniques dans les partitas de Bach pour clavecin et l'emploi du passé défini chez Flaubert, la musique et la littérature étaient perdues pour moi. En revanche je leur dois une horreur indélébile de l'ennui. »

Cette horreur détermine Kléber Haedens, son diplôme obtenu, à renoncer à une carrière dans le monde des affaires et à se consacrer entièrement au journalisme et à la littérature. L'éclectisme subtil de ses dons et de ses goûts, qui lui permet d'apprécier, avec la même connaissance profonde, la taumachie, le rugby, la gastronomie et les lettres, fait de Kléber Haedens un paragon moderne de l'honnête homme tel que certains l'entendent encore. Peu de temps avant la guerre, il publie trois romans : L'École des parents, Magnolia-Jules, Une jeunesse serpente. Et, pendant la guerre, replié à Lyon, Haedens écrit son Histoire de la littérature française, considérée aujourd'hui comme un ouvrage de référence, et le coruscant pamphlet Paradoxe sur le roman.

En 1951, il devient le critique littéraire de Paris-Presse; sa carrière de journaliste sera également marquée par la collaboration importante qu'il apportera au Nouveau Candide, dès sa fondation, puis au Journal du Dimanche et à Elle. Parallèlement, il poursuit son oeuvre d'écrivain avec Salut au Kentucky, Adieu à la rose, Gérard de Nerval, L'Air du pays. En 1966, il se voit décerner le Prix Interallié pour L'été finit sous les tilleuls, puis, en 1974, le Grand Prix du roman de l'Académie française pour Adios. Kléber Haedens meurt le 13 août 1976 à Aureville, sur les

coteaux toulousains où il s'était installé une douzaine d'années plus tôt en compagnie de sa femme Caroline.

Le premier ouvrage de ce volume, *L'École des parents*, est aussi le premier roman autobiographique de Kléber Haedens, paru en 1937.

L'École des parents, c'est l'enfance et l'adolescence de Jean Delmain, garçon au tempérament artiste et mélancolique, confronté au rigorisme et à l'incompréhension d'un père militaire, qui n'a rien appris de ses voyages, et d'une mère petite-bourgeoise. Une jeunesse coloniale au Sénégal, dans l'île de Gorée infestée de soldats blancs « pleins de haine », un séjour chez les bons pères de Dakar, les premiers émois amoureux provoqués par une brune demoiselle de seize ans... A la poésie, aux sentiments du fils, allumés par le décor et les moeurs exotiques, les parents n'opposent que les calculs, les grivoiseries, la bassesse de ton, de pensées, de gestes, des petits colons. De retour en France, on enferme Jean dans une école militaire; prison insupportable pour un garçon qui ne jure que par la musique et pour qui la vie serait impossible sans les arts. Renvoyé de l'institution au grand dam de son père, il deviendra précepteur en Gironde. C'est là qu'il commence à peindre et se détache définitivement de ses parents.

Jean-Pierre Maxence le rappelle dans sa préface : « L'enfance, la jeunesse, ne sont pas représentés ici comme des époques de petites douleurs et de petites joies. Sous l'apparente impassibilité du ton, la grandeur s'affirme. Une grandeur qui s'épanouit trop uniquement peut-être dans l'amertume, voire dans la haine. Une grandeur. Et cela suffit. »

Une grandeur mais aussi une touffeur, une maîtrise étonnantes pour un auteur de vingt-cinq ans. Elles n'avaient pas échappé au jury du prix Cazes qui couronna l'ouvrage.

Magnolia-Jules, publié la même année que *L'École des parents* est un récit construit sur le mode du fameux *Tandis que j'agonise* de William Faulkner : il tourne autour d'un mort... Jules, père et chef d'une famille bourgeoise, vient de mourir. Devant le lit du défunt, ses proches défilent, se souviennent, se vengent à voix très basse. Haedens, en de courts chapitres, suivant le procédé du flux de conscience, livre le fond de leurs pensées. Et il n'est pas beau à entendre. La fille cadette critique froidement la comédie des obsèques. La femme se demande combien de fois son mari l'a trompée, mais cependant, aux souvenirs de leurs premières années, des promenades et des dimanches, se croit prête à pardonner. Elena, l'aînée, se félicite que l'argent soit en banque et génère des rentes; elle pense à Pierre, ce garçon qu'elle n'épousera pas mais dont elle est pour l'instant amoureuse...

D'une poésie noire, ce récit avoue l'indicible, le refoulé, l'hypocrisie

d'une famille bourgeoise; il organise la seconde mise à mort d'un père qui a brimé et méprisé son entourage.

Ces deux textes contrastent singulièrement avec l'œuvre ultérieure de Haedens, plus vagabonde, davantage tournée vers la grâce, le plaisir de vivre. Ils complètent et compliquent ainsi son personnage. Pour jouir de l'existence, Haedens savait aussi qu'elle peut faire atrocement souffrir. C'était un hédoniste conséquent, mélancolique, plus, fort que la vie.

L'ÉCOLE DES PARENTS

PRÉFACE

Quoi de plus facile, et donc de plus détestable, que « le roman de l'adolescence ». Il a encombré l'histoire littéraire d'Adolphe et de Dominique. Il nous a valu mille nuits d'amours impubères, mille relevés d'un apprentissage assez écoeurant. Tout jeune homme qui veut « faire de la littérature », « écrire des romans », pour peu qu'il ait quelque culture et certaine aisance de plume, est capable de nous raconter ses premières expériences sexuelles. Cela fait un livre. Rien n'est moins sûr qu'un second suive. On ne crée pas avec des souvenirs insignifiants.

Pourtant, objectera-t-on peut-être, plusieurs des romanciers contemporains, dont le talent et la valeur sont incontestables, ont débuté par un « roman de l'adolescence ». Et de citer le Jean Barois de M. Roger Martin du Gard, La Vie inquiète de Jean Hermelin de M. Jacques de Lacretelle, ou même, tels livres de M. Arland et de M. Drieu La Rochelle. Disons donc que le récit d'une adolescence – récit qui comporte toujours une part de confession – est le pont-aux-ânes du romancier. On peut le passer, s'en détacher et faire une œuvre. On ne s'y attarde pas sans péril.

Nul sujet pourtant ne révèle mieux l'existence ou l'absence d'un véritable tempérament. Une mélancolie gentille, un charme trouble, des analyses parfois subtiles mais sans horizon : telle se trouve être la monnaie courante de ce genre hérissé de pièges. Qu'on lise au contraire Le Diable au corps : les maladresses y éclatent, les outrances y pullulent ; une chose est certaine néanmoins : la personnalité de l'auteur.

Il n'y a point de « roman de l'adolescence » qui puisse apporter quelque promesse si l'on n'y trouve de la dureté.

On peut retourner le problème. Au lieu d'examiner l'auteur, guetter d'assez près les personnages. Dans un médiocre roman de l'adolescence (même si cette médiocrité épisodique masque des dons réels) le seul héros qui retienne l'attention, le seul qui intéresse et qui vive : c'est l'adolescent en personne. Un vrai romancier ne crée point seulement des reflets mais des faits, des ombres de soi-même mais des caractères. Si Jean Barois peut encore supporter la lecture, c'est parce qu'il évoque une époque et non parce qu'il nous livre toute chaude l'histoire d'un jeune niais farci d'idéologie et infesté de livres.

Je sais un grand roman de l'adolescence, le plus grand de tous : Les

Déracinés. Admirable instinct de Barrès, qui pourtant était plus que d'autres sensible aux lourds enchantements d'une mélancolie précoce! Voyez Un homme libre. La race y est, mais quel fatras! Voyez l'histoire de Saint-Phlin, de Racadot, de Mouchetrin, de Rœpesmacher, de Sturel; comme ils vivent, comme ils ont cessé d'être chrysalides, comme ils paraissent loin de cette littérature au second degré, de cette littérature pour la littérature qui est la plaie des livres de jeunes gens assez bien doués, un peu snobs et très distingués.

D'Un homme libre aux Déracinés, il y a toute la différence d'un débutant à un homme fait. Les meilleurs romans de l'adolescence, presque les seuls bons, sont œuvres d'écrivains qu'ont déjà formés les joies et les souffrances, les haines et les désirs de la vie. Voir l'enfance comme un paradis c'est n'avoir pas jeté sa gourme. Ou plutôt seuls les poètes nés ont le droit de la voir ainsi et le pouvoir de la faire vivre sous ces merveilleuses couleurs. Le reste laisse aux lèvres un goût de cendres. On a toujours l'impression d'élèves qui se sont appliqués gentiment. Premier prix de composition française! De roman? Point!

On n'insistera jamais assez. Un goût facile pour les romancières anglaises (c'est joli, joli!...) nous vaut un idéisme de l'enfance. Qu'une jeune personne nous entretienne de ses précieuses indigestions psychologiques : en voilà assez pour que de bons esprits s'enthousiasment. Il est vrai qu'ils ne mettent rien au-dessus de Mlle Rosamund Lehmann et qu'il leur faut de gentilles histoires pour se consoler de vieillir.

La jeunesse n'est point cette fade avalanche de désirs larvaires et de molles amours. La jeunesse est plus souvent combat qu'extase, plus souvent révolte et danger que soumission et calmes sourires. Pour ma part, rien ne peut m'écœurer davantage que cette littérature du Quartier Latin qui représente toute une vie d'adolescent comme ayant pour centre la Fontaine Médicis. On gazouille gentiment. Le gazouillis ne m'intéresse pas. Le propre d'une civilisation est de lui préférer la musique.

Les vrais romans de l'adolescence, ceux qui valent qu'on s'en souvienne, sont des romans durs et non point cette littérature de jeunes chiens prêts à se frotter à lamaindre écorce. On objectera les romanciers poètes. Quoi de plus désespéré que Le Grand Meaulnes, d'un grave et solide désespoir? Et les poètes purs... Rimbaud a su parler de la jeunesse, mais ce n'était point une jeunesse de normaliens sages ou de pensionnaires qui prennent la fièvre en apercevant une passante de la fenêtre de leur dortoir. Il n'y a pas de roman de l'adolescence qui ne soit, au fond, un roman tragique. Par tragique ici, j'entends du moins inconfortable. Le lecteur doit être inquiet, voire déconcerté, non ravi. Il faut en effet beaucoup de lucidité et quelque cruauté pour passer du

mélancolique au tragique, de l'aimable au valable.

C'est précisément ce qui frappe dans le premier roman de Kléber Haedens : la cruauté. Une cruauté souvent un peu froide et d'où semblent trop absentes parfois les vraies atteintes de la passion, mais une cruauté franche, directe, lucide. *L'École des parents* est peut-être, est sans doute un livre manqué (en ce sens où sont manqués à peu près tous les romans de début). C'est un livre qui révèle et déjà affirme un tempérament.

L'enfance, la jeunesse ne sont pas représentées ici comme des époques de petites douleurs et de petites joies. Sous l'apparente impassibilité du ton, la grandeur s'affirme. Une grandeur qui s'épanouit trop uniquement peut-être dans l'amertume, voire dans la haine. Une grandeur. Et cela suffit.

Qu'on ne cherche pas ici le personnage unique : cette ombre pleurnicharde et attendrissante qui sait distiller ses émotions pour en faire de la littérature de collège. Plus que l'adolescent malheureux, ses parents existent.

Il y a, dans cette fiction, un jugement, non point un jugement théorique, mais qu'apporte la vie elle-même, l'exigence majeure du récit.

Il serait aisé de dresser un réquisitoire contre *L'École des parents*. Les imperfections y foisonnent. Style sans couleur, diront certains. Je préfère un dessin aux lignes pures à un tableau aux brillantes surcharges. Insuffisance de l'analyse?... Le ton, en effet, de bout en bout reste objectif, comme celui de Stendhal que rien, apparemment, n'émeut. Il y a d'ailleurs dans *L'École des parents* quelque chose d'implacable qui rappelle Stendhal, un Stendhal malhabile, encore empêtré, mais déjà sûr de son diagnostic. Ceci n'est point dit pour offrir à tel professionnel du dénigrement des talents naissants l'occasion d'accabler trop aisément Kléber Haedens, mais pour montrer la voie qu'il peut suivre, en laquelle, déjà, il s'est, assez loin, engagé.

Je ne voudrais pas préjuger de l'accueil que feront à *L'École des parents* et le public, et la critique. Ce qui est sûr, c'est que plusieurs sauront découvrir dans cette œuvre sérieuse et amère plus que des promesses, plus qu'un livre fin et agréable. Ce jeune homme timide, maladroit, plein d'hésitations et de colères peut nous réserver des surprises. Il a déjà forcé notre estime. Son livre conquiert, par sa dureté même, notre amitié. Demain, ce peut être de l'admiration. « Il y a profit, même en art, à n'être point un imbécile. »

Jean-Pierre MAXENCE.

Le commandant Delmain était un bonhomme gras et boudiné, avec un visage flasque et un ventre mou qui gonflait sous sa veste. Il avait en outre, une moustache en pointe et il ne riait jamais. Issu d'une famille pauvre et nombreuse, il était parti à vingt ans pour s'engager très loin de son village, sans porter en lui-même ni la soif de l'aventure, ni le goût des armes, ni la moindre ambition « d'arriver ». Il n'aimait pas ses parents, et frères et sœurs le laissaient dans l'indifférence. Sa jeunesse avait été spécialement terne et ennuyeuse, mais il ne s'en était pas aperçu. Il ne songeait pas à se plaindre, ni même à souffrir, ne sachant pas qu'on pût vivre autrement et se trouvant, d'autre part, dépourvu d'imagination, de sens commun et de réflexion.

Sa famille habitait un petit village situé entre la frontière belge et ces villes industrielles du Nord qui sont si tristes et si laides. Vers l'époque du certificat d'études, on lui apprit comment rapporter du café de Belgique sans se faire prendre par les douaniers. Il fallait pour cela marcher longtemps dans des chemins inconnus, passer par des champs et des sentiers déserts. Ces aventures de la nuit ou de l'aube, loin d'exciter son imagination d'enfant, lui apparaissaient comme une tâche difficile et nécessaire. Les douaniers ne l'effrayaient pas. Ils le connaissaient et l'appelaient par son prénom. Le jeune Placide Delmain craignait surtout ses parents qui le rouaient de coups lorsqu'il se laissait prendre, à cause de l'argent et du café perdus.

Lorsqu'il eut passé son certificat d'études primaires, on l'envoya à l'usine où travaillait son père. On le donnait pour intelligent dans la famille (des quatorze enfants il était le seul qui eût triomphé du certificat d'études) et l'on espérait qu'il serait plus tard un bon ouvrier. De fait, il réussissait convenablement son travail d'apprenti tourneur. Le dimanche, il allait chanter à l'orphéon du village, et le soir, gagnait le cabaret du Pigeon, où il buvait de la bière et fumait des cigarettes.

Bien qu'il fût un garçon assez timide et effacé, on lui vit accomplir deux choses extraordinaires. A quatorze ans, on le trouva couché avec une femme mariée qui, par surcroît, était sa belle-sœur. A la suite de cet incident de famille, son père faillit le tuer sous les coups, ce qui était d'autant plus explicable qu'il ambitionnait lui-même de coucher avec sa belle-fille.

Dans toute cette affaire, Placide avait été le plus malheureux,

ayant eu peur à la fois de la femme et de son père. Néanmoins, cette histoire lui demeura longtemps très chère : c'était son seul souvenir de jeunesse.

Deuxième acte : à vingt ans, et malgré l'opposition paternelle, il alla s'engager à Toulon dans l'artillerie de marine.

Il avait déjà fait plusieurs voyages au Tonkin et à Madagascar quand la guerre éclata. Entre-temps, il s'était marié avec une petite femme brune et grassouillette, originaire de Saintonge, qu'il avait rencontrée à Bordeaux au retour d'une colonie. De tous ces voyages et de tous ces séjours dans des pays lointains, Placide Delmain n'avait rien retenu, sinon quelques termes exotiques et l'extraordinaire « bon marché » des poulets et des ananas en Indochine. Il était au moral exactement semblable à ce qu'il eût été s'il n'avait pas quitté son village natal. Muet, froid, l'air solennel, il s'étonnait des joyeux et des bavards qu'il admirait sans pouvoir les comprendre. Le jour de son mariage, il avait bien essayé de faire le boute-en-train, mais il ne connaissait que quelques histoires marseillaises, et son rire sonnait faux. Au physique, il avait beaucoup engraisé et il portait une moustache noire. Son menton était toujours rasé de frais depuis que sa femme avait exigé qu'il coupât sa barbe. Plus tard, sa moustache devait diminuer avec les années, et, lui, maigrir des bras et des jambes tout en gardant son ventre énorme, ce qui le transformait en un personnage glabre et funambulesque.

En août 1914, quand il partit pour la guerre, sa femme était enceinte.

Thérèse Delmain, née Beurjoulette, était retournée dans sa famille pour attendre la fin de la guerre. Comment évoquer la jeunesse de cette femme nerveuse aux sentiments excessifs et à l'intelligence bornée ? Comment dire la tristesse et la solitude du village charentais ? Thérèse Delmain était la fille du facteur, maintenant retraité, de Saint-Crépin. Elle avait eu autrefois une sœur, une enfant blonde et rêveuse qui était morte au temps de la première communion. Elle portait un nom très doux, Angèle, et l'on voyait encore sur la cheminée une photo pâlie, comme si l'image de carton s'était effacée en même temps que la petite fille.

Cette compagne légère et indolente comme une enfant venue des îles avait beaucoup manqué à Thérèse qui avait longtemps répété «

Ma sœur est morte, ma sœur est morte », sans pouvoir comprendre comment Angèle avait disparu. A partir de ce moment, elle vécut repliée sur elle-même en détestant la maison, les chemins, les bois où Angèle ne l'accompagnait plus.

Son père, qui s'était enivré terriblement le jour de l'enterrement d'Angèle, la battait maintenant plus que jamais, et menaçait à tout bout de champ de lui casser sa canne sur les reins. Cet ancien facteur avait toujours causé le désespoir de sa famille. Il était paresseux, ivrogne et méchant. Extraordinairement poilu et musclé, amoureux du vin blanc et du soleil, il était cependant grognon, rouspète-toujours et d'allures renfrognées. Sa femme, créature douce et pâle, le supporta, l'aima et en souffrit toute sa vie sans jamais rien lui dire. Elle se bornait à poser sur lui un regard plein de reproches, un « pourquoi fais-tu cela ? » silencieux qu'il ne comprenait pas. Près de lui elle affectait la gaieté et personne au village n'avait jamais vu ses larmes.

Longtemps elle avait suivi son mari dans ses tournées de facteur rural pour ramasser les lettres que l'ivrogne éparpillait le long des chemins. Elle l'attendait sur le seuil des maisons où il s'attardait à boire un coup. De chaque porte il débouchait un peu plus ivre et ses stations devenaient de plus en plus longues. Il savait qu'il était suivi et, dans chaque maison, après avoir bu et fait claquer sa langue, il s'approchait de la fenêtre et lorgnait sa femme par la fente des contrevents fermés. Les gens riaient de le voir ivre, s'amusaient de son œil clignotant et humide et de la femme solitaire qu'ils venaient regarder à leur tour derrière les volets. On se frappait sur l'épaule, on riait à plein gosier et on prenait le coup de l'étrier. Car, entre la brute et la femme, les paysans n'hésitaient pas : c'était la brute qui leur était sympathique.

Angèle avait donné de sa mère une image délicate et fragile. Thérèse Beurjoulette, au contraire, était la prolongation indiscutable du facteur. Le teint rouge, la voix criarde, on la reconnaissait autoritaire et stupide. Elle avait cependant, à cause de son père, une horreur profonde des ivrognes. Elle disait à sa mère qui partait dans la nuit avec une lanterne :

- Laisse-le donc crever au bord du fossé. Nous en serons débarrassées.

Elle haïssait son père autant qu'elle lui ressemblait, ce qui est d'ailleurs un fait courant : chacun détestant chez l'autre ce qu'il ne veut pas reconnaître en lui-même. Au surplus, et bien que maudissant l'ivrognerie de son père, Thérèse profitait des moments de liberté que cette dernière lui valait. Sa mère partie dans les

chemins à la recherche du facteur, elle se rendait de bonne grâce aux endroits que lui indiquaient les garçons du village. L'été, c'était dans les bois qui bordaient les champs. Elle se glissait derrière les fourrés, dans l'herbe haute et, en compagnie d'un gars maigre et malodorant, elle acceptait volontiers de retrousser ses jupes. A vingt-cinq ans, acariâtre et pelotée par tout un village, on lui prédisait une carrière de vieille fille. C'est à ce moment que le maréchal des logis Delmain l'épousa.

La guerre finie, le maréchal des logis devenu capitaine et père d'un beau garçon, Thérèse conçut de grandes ambitions. Dépourvue d'instruction, parlant un français rocailleux et fortement mêlé de patois charentais, animée par des sentiments grossiers, elle aurait voulu fréquenter les généraux et les ambassadeurs. A la première garnison, elle réussit tout juste à devenir l'amie de son épicière et de la marchande de journaux. Dire « l'amie » est un peu exagéré. L'amitié pour Thérèse consistait en longues parlotes devant les maisons et au fond des arrière-boutiques. La rue traversée en cheveux et en pantoufles d'un trot lourd qui faisait bondir ses fesses, elle employait couramment trois heures d'horloge à l'achat d'un journal ou d'un timbre-poste qu'elle oubliait le plus souvent de rapporter. Ce qui mettait le capitaine à la torture, celui-ci ayant pris l'habitude de souffrir mille morts au moindre événement qui venait heurter sa conception rectiligne de la vie.

– On va acheter un timbre, on ramène un timbre, disait-il d'une voix noble et tonnante. Toi, il te faut trois heures, et tu reviens les mains vides. Tu mériterais je ne sais pas quoi.

– Ah ! tais-toi donc, répondait l'autre dans le style éraillé et poissard, on dirait que tu n'as jamais rien fait de mal. Tu as donc oublié que tu as couché avec ta belle-sœur ?

Le capitaine devait regretter bien souvent d'avoir fait cet aveu. Pour l'instant, surpris que l'on pût ranimer un passé vieux de vingt ans, il enfonçait majestueusement sa lourde tête dans son triple menton et grognait :

– J'aime mieux me taire. J'aurais trop de choses à dire.

A la suite de quoi, Thérèse repartait pour acheter son timbre. Elle poussait la porte du bureau de tabac, et disait en riant :

– Figurez-vous que j'étais venue chercher un timbre tout à l'heure et que je l'avais oublié. Mon cher époux m'a un peu grondée. Ce n'est pas qu'il soit méchant, mais il est maniaque.

Sur ces entrefaites, entraît une jeune personne pâle et triste, qui saluait timidement et demandait dix sous de cornichons. Thérèse

gardait le silence en attendant que la jeune fille soit servie, jetait un coup d'œil circulaire sur les journaux, les pipes et les paquets de tabac. Quand la cliente était partie, la buraliste se penchait vers Thérèse et lui disait à voix basse comme si quelqu'un avait pu entendre :

– Il paraît qu'elle attend encore un bébé.

– Ah ! disait Thérèse, et comment savez-vous ça ?

La conversation était partie pour une heure. Quand Thérèse rentrait chez elle, le capitaine, en petite tenue et en pantoufles, levait le nez de son journal et disait :

– Va donc voir à tes petits pois.

Au même instant, Thérèse percevait une odeur de brûlé et se précipitait en courant vers la cuisine d'où on l'entendait crier :

– Il n'aurait pas pu retirer ma casserole du feu. Quel homme incapable tout de même !

Elle revenait furieuse, giflait son fils à tour de bras sous n'importe quel prétexte et repartait dans le soir tombant pour chercher des œufs.

A cette époque, Jean Delmain était âgé d'une dizaine d'années. C'était un garçon fort tranquille. Il avait de grands yeux très noirs, un visage fin et mélancolique et de grandes mèches brunes qui retombaient sur ses joues. Toute sa vie était d'aller au lycée où il fréquentait sans énergie la classe de septième. Le lycée était très éloigné de la maison des Delmain, car ceux-ci avaient choisi d'habiter la banlieue proche du quartier d'artillerie. Le gros capitaine n'aimait pas marcher. Ennemi de l'exercice et des aventures, trois objets seulement paraissaient indispensables à son existence : une pipe, un journal et des pantoufles. Ainsi, avait-il préféré habiter un quartier sale et peuplé pour éviter quelques minutes de marche.

Il en résultait pour Jean un long chemin à parcourir avant de gagner le lycée. Au début on avait décidé qu'il serait externe libre, ce qui lui permettait d'arriver chez lui de bonne heure. Mais cette disposition avait déclenché de telles disputes à la maison qu'il avait fallu bien vite y renoncer.

Le capitaine en effet, en dépit d'une ignorance peu commune, avait voulu se mêler de la surveillance des devoirs. A la question : « Quel est le roi des Enfers ? », Jean avait répondu : « Pluton. Son père, lisant le devoir, avait marqué un instant d'étonnement devant cette réponse insolite, puis s'était longuement esclaffé. Il se rappelait

avoir eu autrefois un ami qui possédait un chien de ce nom, et après avoir calmé son hilarité, il dit à Jean avec une ironie tranquille, l'œil encore mouillé de larmes joyeuses :

– Sais-tu au moins ce que c'est que ce nom-là?

– Bien sûr, c'est le nom du roi des Enfers.

Devant cette obstination dans l'erreur, le gros homme ressaisit sa dignité et pensa qu'il fallait se montrer dur.

– Petit imbécile, c'est un nom de chien, comme Médor, Black, Finette. Le roi des Enfers, je savais ça à ton âge, c'est Satan. Marque-moi Satan tout de suite sans répliquer.

– Mais papa, je ne peux pas, puisque ce n'est pas Satan. C'est Pluton.

Le capitaine regarda un instant son fils, doutant qu'il fût de lui. Puis il dit d'une voix forte d'ancien sous-officier :

– Tu vas recommencer entièrement ton devoir tout de suite, et ne roupète pas sinon je te flanque mon pied quelque part. Qu'est-ce qui m'a fichu un marmouset pareil.

C'est alors qu'on entendait les rires bruyants de Thérèse dans la cuisine. Elle riait chaque fois que son mari employait le mot « marmouset » qu'elle trouvait extrêmement spirituel, sans avoir jamais suce qu'il signifiait. Lorsque le capitaine se montrait ainsi sous un jour autoritaire et badin, elle se sentait plus près de lui et ne regrettait pas de l'avoir épousé. Elle se demandait comment une pauvre fille de campagne comme elle avait pu devenir la femme d'un homme aussi intelligent, aussi remarquable, et elle sentait une bouffée d'amour parcourir son cœur desséché. Elle décidait en elle-même : « Puisque c'est ainsi, ce soir je donnerai du dessert. Mon mari se donne tellement de mal pour ce drôle, il faut bien le récompenser. » Et elle se mettait à chanter à plein gosier :

C'est pas difficile

Chacun fait: hou, hou.

Jean, la tête inclinée sous la lampe, le cœur gros, recommençait à la va-vite le devoir qu'il avait soigné la première fois, et les larmes tombées de son visage venaient barbouiller l'encre sur le papier.

Au dîner, le capitaine, apprenant qu'il y avait du dessert, se montrait jovial. Il racontait pour sa femme, qui l'avait entendue de la cuisine, l'histoire de Satan et de Pluton. Jean essayait bien de se

défendre, mais on lui coupait violemment la parole. Thérèse lui démontrait qu'il avait tort, primo parce que son père était plus âgé que lui, secundo parce que son père était son père. Au surplus, les enfants bien élevés ne parlaient pas à table. Jean serait donc privé de dessert et irait se coucher tout de suite. Voilà ce qu'il aurait gagné à vouloir faire « le malin » avec les grandes personnes. Jean montait dans sa chambre, au deuxième étage, après avoir embrassés ses parents et jeté un coup d'œil sur le dessert. Il pleurait longuement avant de s'endormir.

Deux jours après, le cœur gonflé d'un bonheur fiévreux, il rapportait le devoir corrigé. Le professeur, un géant débonnaire et moustachu roulant des yeux énormes sous un pince-nez à monture d'or, avait souligné « Satan » de trois furieux traits d'encre rouge et avait planté à la suite une dizaine de points d'exclamation alternant avec des points d'interrogation. Dans la marge, il avait inscrit ces mots en lettres larges de deux centimètres : « Étiez-vous dans la lune le jour où j'ai parlé de Pluton? »

Jean grimpa rapidement les escaliers et trouva son père, comme tous les soirs, assis dans un fauteuil de la salle à manger et lisant son journal. Lorsqu'il vit son fils, le capitaine leva sévèrement les yeux de sa lecture et dit d'une voix sèche :

– Viens m'embrasser et montre-moi tes devoirs corrigés.

– Oui, papa, tout de suite, répondit Jean en défaisant les courroies qui maintenaient son cartable sur son dos.

Après quelques secondes de silence, Placide s'étant remis « à l'étude des questions politiques si passionnantes dans notre démocratie », comme il disait chaque jour à sa femme en lui reprochant de ne lire que les crimes, à quoi elle répondait : « Moi, la politique, je n'y comprends rien », Jean laissa tomber très calmement ces mots :

– Aujourd'hui, j'ai eu une mauvaise note. J'ai fait une grosse faute, j'ai mis Satan au lieu de Pluton comme roi des Enfers.

Le capitaine sentit une brusque émotion lui monter au visage. Il sut néanmoins garder son calme et accomplit l'effort physique considérable de dégager sa lourde tête du triple menton où elle était enfouie et qui lui permettait de reposer mollement sur le col raide et les premiers boutons de cuivre de sa tunique d'intérieur. Il souleva même son énorme patte, rouge et chargée de bagues indochinoises, et la tendit vers Jean en disant :

– Si tu as menti tu recevras un fameux bifteck sur le coin de la figure. Regarde cette main, elle pèse plusieurs kilos.

Jean, qui éprouvait à ce moment précis la plus grande joie de son existence, donna rapidement le devoir. Tout de suite, le gros capitaine vit la correction. Il la contempla longuement en réunissant d'un seul bloc toute son intelligence. Il tourna et retourna la feuille légère qui disparaissait entre ses doigts. Jean, debout près du fauteuil, travaillait de toutes ses forces à étouffer son léger délire. Ses yeux brillaient dans l'ombre naissante qui enveloppait lentement la pièce, transformant le buffet, la table, la desserte, échouant mystérieusement sur une coupe de cristal qui gardait son éclat solitaire près d'une timbale d'argent. Placide se penchait vers la clarté grise de la fenêtre et murmurait entre ses dents : « De mon temps... de mon temps... » Jean s'accoudait sur le dos du fauteuil recouvert pour toujours d'une housse fleurie, et montrait du doigt les traits rouges en disant : « C'est là, papa, tu vois. » Le père, offensé au plus profond de lui-même, se retournait d'un coup et d'une gifle assénée de toutes ses forces envoyait Jeanrouler à cinq mètres de là. Dans sa chute, Jean heurtait du front le coin du buffet et se relevait d'un bond avec un furieux désir de meurtre. Au milieu de ses sanglots il entendait son père qui hurlait :

– Espèce de petit voyou ! Va te coucher tout de suite et sans dîner. Je te ferai voir si tu te moqueras de moi. Demain j'irai voir ton professeur et nous t'aurons à l'œil, sale vaurien. Et file plus vite que ça, sinon je te conduis dans ta chambre à coups de cravache. Qui m'a fichu ça !

Jean montait dans sa chambre qui était une ancienne mansarde. Une longue tringle de cuivre allait d'un mur à l'autre et supportait une lourde tenture qui séparait la pièce en deux. D'un côté le lit, de l'autre toutes les malles et les guenilles de la famille Delmain. Il n'y avait pas d'électricité, pas de lampe, et Jean devait se déshabiller tous les soirs dans l'obscurité. Il lui semblait qu'un souffle imperceptible agitait la tenture, il la voyait déjà silencieusement glisser sur la tringle, et un homme masqué de velours s'avancait vers lui. Jean se jetait sous ses couvertures et enfonce sa tête dans son traversin bientôt trempé de larmes. Plus tard il entendait sa mère qui rentrait en portant un filet chargé des provisions du dîner. Le capitaine, son journal achevé, avait mis deux couverts. Thérèse s'étonnait, demandait où était Jean. Une discussion confuse s'entamait et la voix tonnante du capitaine, traversant les cloisons et les étages, n'atteignait plus dans la mansarde éclairée par la lune, qu'un enfant apeuré, brusquement endormi.

Ces discussions familiales, ces sévérités, ces punitions, se reproduisaient à peu près chaque jour à quatre heures et demie. On décida bientôt que Jean serait externe surveillé, de sorte qu'il resterait au lycée jusqu'à sept heures, le soir, et que lorsqu'il rentrerait à la maison tous ses devoirs seraient faits.

Jean passait ainsi le plus clair de son temps dans cet immense lycée dont il ne connaissait que quelques salles, un préau et une cour de gravier. Une photographie de ce temps-là le montre avec un chandail marron et une culotte de velours à côtes. Il est mal coiffé et il a une mèche sur l'œil. Il sourit, mais son sourire est triste et il pose la main sur l'épaule d'un jeune garçon qui est accroupi devant lui et qui a des cheveux très blonds, bouclés et coupés à la Jeanne d'Arc. Quoique ses parents soient bêtement sévères, quoiqu'il n'aime pas le lycée et qu'il y soit condamné, Jean n'est pas malheureux. Il est calme et ne désire pas grand-chose. Il n'éprouve que des sentiments normaux et quand Thérèse lui demande : « Qui préfères-tu, ton père ou ta mère? », il répond sagement : « Les deux. »

Un jour, au milieu d'une classe, le professeur a dit : « Il est naturel que chacun préfère sa mère à celle des autres. Tous ici vous préférez votre mère. » La classe en chœur a répondu « oui ». Pourtant, lorsque le silence a été rétabli, on a entendu une petite voix qui disait d'un ton ferme : « Non, moi je préfère la mère de Dequesne. » Tout le monde a ri et le professeur aussi. Puis il a demandé pourquoi. Le gosse, un peu ému par les rires et par les regards tournés vers lui, a répondu : « Parce qu'elle est plus jolie et mieux habillée que la mienne. » Puis il s'est mis à pleurer. Tous les enfants se sont tus et le professeur a dit : « Calmez-vous, mon enfant. Nous savons tous que c'est votre mère que vous préférez parce qu'elle est bonne pour vous et qu'elle vous aime. »

Et le gosse faisait « oui » de la tête à travers ses larmes.

Jean a réfléchi à cet incident et pour la première fois il a pensé que lui aussi, s'il avait eu à choisir, il n'aurait pas choisi sa mère. Non que son choix se fût porté sur une des mères de ses camarades; il n'en connaissait aucune. Mais il rêvait confusément à une autre très belle, très douce et qui ne l'aurait jamais battu. Il avait suffi d'un incident d'école pour lui faire penser à autre chose qu'il n'avait pas et qui était peut-être le bonheur. Il se laissait aller à l'évocation délicieuse et obscure d'un monde où il était aimé. Il ne savait pas exactement où cela se trouvait, ni ce qu'il fallait faire pour l'atteindre et il sentait son cœur se gonfler et ses yeux devenir humides de joie. Mais le soir, quand il rentrait dans la maison où il

ne fallait pas rire, il recevait vingt coups de martinet parce qu'il y avait une tache d'encre sur sa veste.

Derrière la maison des Delmain s'étendait un petit jardin en friche qui menait à une serre sans fleurs, avec des vitres brisées. Plus loin encore il y avait un pré et l'asile des fous. De cet asile, on ne voyait que de très hautes murailles surmontées de tessons de bouteilles et de grands arbres sombres. Dans le parc tout était silence. On entendait quelquefois lorsqu'il y avait du vent, des branches mortes qui craquaient, et c'était tout. Nulle part on ne voyait de portes et Jean avait longuement questionné sa mère à ce sujet. Thérèse avait répondu :

– Tu m'agaces avec tes questions. C'est un asile d'aliénés. C'est là qu'on te mettra si tu n'es plus sage.

Jean n'avait pas insisté et il avait continué à contempler ces murs avec une curiosité mêlée de crainte, comme on regarde les choses qui cachent un mystère.

Pour revenir du lycée, Jean remontait d'abord une très longue rue qui aboutissait à un passage à niveau. Généralement c'était en compagnie des trois frères Crass : Camille, Robert et René. Ils n'étaient pas ses amis et dans la cour du lycée on ne les voyait jamais ensemble, mais le soir ils s'attendaient pour partir. Ces trois frères, dont la mère tenait un débit de boissons, avaient les poches toujours pleines de gros sous et tous les soirs ils entraient dans une épicerie pour acheter des bonbons qu'ils partageaient avec Jean. Puis la mode changea et les trois Crass décidèrent qu'à l'avenir on mangerait des cervelas. Jean les suivait, entraient avec eux dans la boutique et quand, par hasard, il avait un sou, il le leur donnait. Arrivés au passage à niveau, ils se séparaient et Jean continuait seul sa route. Un soir, au moment où il s'avançait vers les Crass, comme à l'habitude, l'un d'eux lui dit :

– C'est fini. Maintenant nous ne rentrerons plus avec toi.

Jean n'osa même pas demander pourquoi et partit le premier la tête baissée. Justement ce soir-là il avait deux sous. Peut-être aurait-il dû le dire. Dans la rue pleine de lumière Jean marcha très vite. C'est à peine si, au passage, il reconnut la charcuterie des cervelas et l'épicerie où l'on avait acheté tant de réglisse. Il aurait bien voulu utiliser ses deux sous, mais tout seul il n'osait pas. Le prix des bonbons avait peut-être augmenté.

Après le passage à niveau, c'était la nuit. On rencontrait d'abord un terrain vague, puis quelques maisons isolées, sans lumière. Ensuite il fallait longer interminablement le mur de l'asile des fous.

De l'autre côté de la route on devinait des buissons gonflés de feuilles et derrière les buissons un autre terrain vague qu'on ne voyait pas. C'était là que Jean commençait d'avoir peur. Il ne rencontrait jamais personne sur cette route obscure, sauf quelquefois un ivrogne qui titubait dans l'ombre et qui finissait par s'adosser au mur des fous, en proférant des paroles terrifiantes. Quelquefois aussi, c'étaient des amoureux. Un garçon en casquette qui poussait d'une main un vélo et de l'autre tenait une fille sans chapeau qui s'appuyait sur son épaule. Ils s'enfonçaient dans les buissons et Jean passait, le cœur battant. Au bout de la route, il y avait encore quelques jardins, puis on tournait à droite et c'était la rue des Charpentiers où habitait le capitaine Delmain. Arrivé là, Jean se mettait à courir et se précipitait vers sa maison. Il sonnait à coups rapides; puis se jetait dans les escaliers. Mais quand il ouvrait la porte de la salle à manger, le capitaine lui adressait un coup d'œil glauque et Thérèse commençait à crier :

– Dis donc, Jean, viens voir un peu ici, j'ai quelque chose à te dire.

Jean pénétrait dans la cuisine. Après quelques instants le bruit des gifles et des coups se mêlait aux hurlements de Thérèse et Jean rentrait dans la salle à manger pour mettre le couvert.

A quelque temps de là, il y eut un crime dans le terrain vague. Une jeune fille avait été assassinée. Thérèse proposa de payer le tramway pendant quelques jours pour que Jean puisse rentrer par la ville. Mais le capitaine refusa :

– Veux-tu que ton fils soit un homme? J'espère bien qu'il n'a pas peur, nom d'un chien. Après tout j'ai bien fait la guerre, moi.

L'argument était décisif. Jean dut continuer à passer par le chemin de l'asile des fous. Un soir, il pensa que s'il avait pris le tramway, il aurait vu le capitaine dix minutes plus tôt. A l'idée qu'il aurait pu être assis près du fauteuil de son père ou dans la cuisine de Thérèse et qu'il était encore là dans la ville, il se sentit plein d'une joie immense. Quand il fut sur la route sombre, il s'y engagea sans hésiter.

Jean s'était découvert un ami dans la rue des Charpentiers. C'était un garçon un peu plus âgé que lui et qui allait à l'école communale. Il était vêtu d'un gros chandail blanc et de culottes noires. Il n'avait

jamais de bérêt, alors que Jean devait toujours en avoir un dans lequel sa mère le forçait à enfoncer ses oreilles. Il s'appelait Pierre Toubat, et tout de suite il fut très gentil. Il était très actif, très entreprenant. Son premier soin fut de faire comprendre à Jean qu'il n'y avait rien au-dessus des cow-boys du Far-West et que lui-même ne pouvait devenir autre chose qu'un cow-boy. Voici comment se déroulerait la vie. On partirait pour le Far-West et là on aurait le ranch, les troupeaux et les chevaux sauvages. Le boss serait un homme terrible, en guerre constante avec les Indiens Sioux. Il aurait une fille adorablement jolie. Œil-de-Faucon, le chef Sioux, l'enlèverait. Mais les deux amis partiraient sur leurs mustangs en tirant des coups de revolver. Finalement, ils prendraient leur ennemi au lasso et sauveraient la jeune fille (May ou Dolly) au moment où Œil-de-Faucon se voyant pris, allait la faire dévorer par un tigre. Cependant leur courage serait mal récompensé. Le boss voudrait marier sa fille à son lieutenant. Ce lieutenant aurait un œil sinistre et une moustache noire, alors que Pierre et Jean seraient strictement rasés. Mais la jeune fille aimerait l'un des deux jeunes gens et refuserait le mariage. Le boss insisterait, mais quelques minutes avant les noces, il découvrirait la noirceur d'âme de son lieutenant. La cérémonie ne serait pas décommandée. On changerait simplement de fiancé et la jeune fille épouserait celui qu'elle aimerait, Pierre sans aucun doute. Plus tard, évidemment, il y aurait d'autres aventures. Le lieutenant, devenu leurenemi, les tiendrait à sa merci et leur promènerait un énorme revolver sous le nez avec un rire effroyablement sardonique. Mais ils seraient délivrés au dernier moment, et Jean finirait bien par épouser une délicieuse jeune fille blonde rencontrée dans la pampa, avec une chemise kaki, des bottes et une culotte de cheval.

Ainsi l'avenir était-il rigoureusement prévu. Pour l'instant, Pierre ne put montrer à Jean qu'un simple pistolet à amorces, d'ailleurs détraqué, et quelques petits volumes où Jean de La Hire racontait des histoires de boy-scouts. Ce n'était rien. Quelques jours plus tard, il dut avouer qu'il était l'ami intime du consul des États-Unis. Il le prouva en ouvrant un petit coffret qui contenait des cigarettes d'une longueur inusitée, des bonbons anglais, quelques paquets de chewing-gum et un mouchoir aux couleurs américaines.

– C'est un homme fabuleusement riche, disait-il. Il a des caisses entières de chewing-gum et il fume des cigares dont tu ne peux pas te faire une idée. Il a deux filles, Mary et Joan, toutes deux d'une beauté surprenante, quoique Mary, l'aînée, soit légèrement supérieure à sa soeur. Mary est depuis longtemps déjà, ma fiancée. Dès maintenant tu peux considérer que Joan t'appartient. Je lui en

parlerai ce soir. C'est une affaire faite.

Jean accepta volontiers, tout en regrettant au fond de lui-même que Joan ne fût pas au moins aussi belle que sa sœur. Ce petit détail lui gâtait tout. Néanmoins, Pierre lui assura qu'il serait bouleversé en la voyant et ce jour-là, lorsque Jean rentra chez lui, il était follement heureux.

Longtemps il rêva de Joan. Pierre lui avait assuré par la suite, qu'elle l'avait accepté et qu'elle ne pensait qu'à lui. Jean se contentait difficilement d'un rêve. Il aurait tout de même voulu connaître sa fiancée, la voir tout au moins. Pierre lui assura que la chose était facile. Pas plus tard que le jeudi suivant, il la lui présenterait. Le jeudi, il y eut un empêchement. Toutes les fois il y eut des empêchements et Jean avait renoncé à connaître celle qu'il aimait. Pourtant, un jour qu'il se promenait avec Pierre, son ami le poussa brusquement sous une porte cochère en lui criant :

– Vite, cache-toi ou tout est perdu.

Jean se dissimula de son mieux et, sans comprendre, regarda la rue. Il vit sur l'autre trottoir, une dame qui passait, accompagnée de deux petites filles très grosses, très laides, avec des taches de rousseur et des lunettes. Quelques minutes plus tard, Pierre sortit de sa cachette et dit :

- C'étaient elles et il ne fallait pas qu'elles nous voient.
- Comment, les deux petites filles avec la dame, c'étaient elles?
- Oui, tu ne l'avais pas compris?
- Mais elles ne m'ont pas semblé très jolies.
- C'est que tu ne les as pas bien vues.

Il y eut un instant de silence, et Pierre dit d'une voix pleine de tristesse :

– A cause de ta maladresse tout est perdu maintenant. Nous avons gâché notre vie : il faut tout recommencer.

Et il ne fut plus jamais question des fiancées américaines.

Peu après les fêtes de Noël, Placide Delmain, qui attendait l'heure de son départ pour les colonies, reçut son affectation pour l'Afrique Occidentale Française. Il fut autorisé à emmener sa famille, ce qui vint racheter en partie la déception que lui avait causée l'idée qu'il allait partir pour l'A.O.F.

– L'A.O.F., avait-il dit, c'est un sale machin. J'aurais préféré retourner à Madagascar ou en Indochine. Enfin, puisque je puis partir avec ma femme et mon gosse c'est déjà quelque chose.

En attendant le départ, fixé au 12 février, la famille alla se terrer à Saint-Crépin.

Léopold Beurjoulette habitait avec sa femme l'aile gauche d'une vaste maison qui avait été autrefois une demeure seigneuriale. Le propriétaire, un riche cultivateur, s'était réservé l'aile droite qu'il avait transformée en écuries, en remises et en greniers à foin. La partie centrale était louée à une vieille dame veuve dont les enfants voyageaient au loin et qui lisait des livres d'autrefois auprès d'un feu de bûches.

L'appartement occupé par les Beurjoulette comprenait un nombre incalculable de pièces, grandes et petites. C'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour deux personnes, mais le loyer n'était pas cher et l'ancien facteur aimait à se sentir au centre du village. En face de la maison s'étendait la cour de l'école, qui était en même temps la place de la mairie et celle de la poste. Cette place avait la forme d'un rectangle allongé, bordé sur l'un des grands côtés par la route et sur l'autre par l'école et les jardins de l'instituteur. A l'une des petites extrémités, se trouvaient la mairie et la poste; à l'autre, le temple protestant, bâtisse énorme et rébarbative, et le petit hangar où les pompes funèbres tenaient enfermé le corbillard du village.

Le temps passa très vite. Jean exploita d'abord toutes les ressources que lui offraient les greniers de la maison et les jardins qui l'entouraient. Il y avait un puits dont on lui défendait de s'approcher et qui était plein de grenouilles. Il y avait dans les greniers, toutes les choses que le capitaine Placide avait rapportées des colonies : des étoffes de soie, des tables de laque démontées, de vieilles photographies qui le représentaient dans un pousse-pousse, et une pipe d'opium qui n'avait jamais servi. Au fond des caisses plus anciennes, Jean découvrait les souvenirs du vieux facteur. Il avait fait son service militaire en Algérie, mais il ne restait pas grand-chose de ce temps-là. On trouvait seulement quelques images violemment colorées qui représentaient un ciel bleu, un oued paresseux, une luxuriante végétation de palmiers et des femmes voilées qui se penchaient sur l'eau. On trouvait aussi trois albums

entièrement remplis de photographies offertes par les cigarettes Mélia. C'étaient des femmes habillées de rouge, de vert ou de jaune. Elles manquaient étonnamment de naturel. Elles se dressaient sur la pointe des pieds et montraient d'un doigt la lune et les étoiles, ou bien, elles s'effondraient, languissantes, sur des balançoires fleuries. On en voyait d'autres qui se promenaient complètement nues sous un maillot collant, les narines chatouillées d'une rose perfide, et d'autres encore, la tête enfouie dans leurs bras repliés, qui dévoilaient hypocritement un sein pâle et gonflé. Et toutes ces femmes avaient des noms. Elles s'appelaient Elvire, Rogère ou Saint-Méran. Jean les trouvait effroyablement laides et pourtant, elles étaient les beautés d'un temps à peine disparu, celles qui avaient enchanté une humanité désuète qui portait des moustaches cirées, le monocle et l'œillet à la boutonnière, et qui poursuivait les danseuses en tutu dans les couloirs de l'Opéra.

Toutes les caisses se vidaient sous les doigts de Jean. Il trouvait des étoffes insolites et fanées dont Thérèse disait : « Voici les robes de ma jeunesse », et sur une étagère, une rangée de verres merveilleusement fins avec des guirlandes de fleurs séchées. Jean s'amusait à les faire sonner d'un coup sec de l'ongle. C'était le jeu des cloches de cristal auquel, seul, le carafon ne répondait pas. Jean, en l'examinant de près, remarqua que la plus belle de ses cloches était fêlée. Il en éprouva une grande douleur, mais le vieux service de cristal et de poussière lui parut encore plus merveilleux. Le soleil d'hiver entraît par les lucarnes et donnait un instant de vie à toutes ces robes abandonnées, à toutes ces caisses pleines de choses mortes. Mais plus tard dans l'après-midi, le jour baissait lentement et le passé rentrait dans l'ombre. Jean se sentait saisi par le froid. A peine avait-il tiré les volets et refermé la porte du grenier que les rats commençaient leur sarabande. Jean redescendait tristement dans la salle à manger carrelée de rouge où le capitaine se chauffait en lisant son journal. Il aurait bien voulu prendre un livre, mais Placide ne tolérait comme lecture que celle des livres de classe. Alors Jean collait le nez aux vitres et regardait la nuit qui tombait d'un coup sur le jardin.

Quelquefois, il allait jouer au ballon sur la place de l'école. Il voyait à travers les fenêtres les enfants en tabliers noirs, courbés sur leur travail, et le maître armé d'une longue badine qui montrait quelque chose au tableau. Soudain on entendait des cris perçants et l'on voyait le maître qui frappait une main tendue à grands coups de badine. La porte s'ouvrait et un enfant sortait en pleurant. Il avait de grands bas de laine noire qui montaient jusque sous ses culottes, et il tenait à la main un panier d'osier. Il posait son panier sur un banc,

et le coude appuyé sur le mur de l'école, la tête enfouie dans la saignée du bras, il sanglotait jusqu'à la récréation. Jean s'approcha une fois d'un enfant qu'on avait chassé de la classe et lui demanda pourquoi il pleurait. Mais il avait à peine ouvert la bouche, que la grande fenêtre s'ouvrait et que le maître brandissant sa badine lui demandait ce qu'il faisait là. Jean, effrayé, prenait son ballon et se sauvait sans répondre. Il allait se plaindre au capitaine qui, levant pour une seconde la tête de son journal, lui répondait :

– Il a bien fait. Et s'il t'avait passé une bonne raclée tu ne l'aurais pas volée. J'aurais été moi-même le remercier.

Enfin, le temps du départ arriva. Jean entra dans une période intense de bonheur. On s'occupait moins de lui, il n'assistait plus à ces classes qui l'ennuyaient et surtout il attendait « le voyage » avec la rencontre quotidienne des choses qu'on ne connaît pas et que les jeux de l'enfance n'ont pas imaginées.

A Bordeaux on traversa lentement la Gironde sur un pont métallique. Mais à la gare Saint-Jean il fallut très vite changer de train et s'installer dans le rapide de Marseille. Depuis le départ le capitaine et sa femme étaient à couteaux tirés. Cela tenait à ce simple fait que Placide, toujours prêt deux grandes heures à l'avance, marchait comme un ours en cage en jetant des regards terribles, brusquement saisi qu'il était par une folle impatience. De son côté, Thérèse, qui accomplissait tout le travail, le faisait avec une absence complète de méthode. Elle se jetait dans toutes les pièces, ouvrait et fermait toutes les malles, envoyant des bordées d'insultes aux objets contre lesquels elle se cognait et à ceux que tout le monde avait vus cinq minutes auparavant et qui demeuraient ironiquement introuvables. Thérèse s'arrêtait, plissait le front et disait :

– Où ai-je mis les caleçons mauves? Ai-je pensé aux bretelles de papa?

Cependant, le capitaine surgissait les mains derrière le dos et, voyant sa femme immobile, grognait :

– Accélérons, accélérons!

A quoi Thérèse :

– Ah ! fiche-moi la paix, hein! C'est toujours ceux qui ne fichent

rien qui viennent embêter les autres. As-tu jamais vu!

Placide regardait Thérèse avec une pitié majestueuse et s'éloignait jusqu'à la porte en disant d'une voix rageuse :

– Ah! sacrée femme, sacrée femme, sacrée femme de nom de Dieu!

A la gare, le capitaine ayant distribué les billets, Thérèse avait perdu le sien au moment de passer sur le quai. Elle cherchait fébrilement dans son sac, ne le trouvait pas, se demandait si on le lui avait bien donné, protestait qu'elle ne l'avait jamais vu et, au même instant, se rappelait qu'elle l'avait glissé dans son gant. Le capitaine haussait les épaules et décidait de garder jusqu'à Marseille un mutisme réprobateur. Thérèse, pour se venger, entamait avec Jean une conversation amicale. Elle lui disait en se trompant le nom des stations et lui expliquait que Marseille était « du côté de Bayonne ». Le capitaine ne pouvait résister à l'envie d'intervenir. Il savait où était Marseille pour s'y être embarqué plusieurs fois et pour avoir, selon son expression, « consulté la carte ». S'adressant à Jean et à Jean seul, il entreprenait de lui expliquer où était Marseille.

– Surtout ne crois pas que Marseille soit près de Bayonne. Marseille est près de l'Étang de Berre. On a dû vous en parler en classe.

Thérèse, prenant directement Placide à partie, intervenait avec fureur.

– C'est ce que j'ai voulu dire. Est-ce que Marseille se trouve oui ou non au bord de la mer? Je n'ai pas dit autre chose.

– De quelle mer? tonnait le capitaine.

Sans hésitation Thérèse répondait :

– De l'Océan Atlantique.

Sur quoi Placide partait d'un gros rire et se renfonçait dans son coin en prenant un journal.

– Ah! là, là, là, là! Si ce n'est pas malheureux d'entendre des choses pareilles! La femme d'un capitaine qui a fait trois fois le tour du globe ! Enfin, vaut tout de même mieux entendre ça que d'être sourd.

Jean, qui n'osait rire tout fort de peur d'être giflé, était intérieurement aussi joyeux que si on l'avait emmené à la comédie. Il se demandait bien avec un peu d'anxiété ce qui allait résulter d'un tel choc, mais il n'en résultait, pour lui tout au moins, que des

choses agréables. Sa mère, se penchant vers lui, caressait ses cheveux et lui tendait une poche de bonbons acidulés, tandis que le capitaine, descendant à la première station, lui achetait d'un seul coup *Nick Carter* et *Buffalo Bill* et, à peine assis, ouvrait un petit sac de voyage, en sortait une orange qu'il lui offrait, non sans l'avoir auparavant soigneusement épluchée. Thérèse, furieuse de ces attentions paternelles, pensait en elle-même : « Il dresse son fils contre moi, eh bien ! nous allons voir ça. » Battue dans la générosité, elle prenait aussitôt un air soucieux et dirigeait vers Jean une longue file de : « Veux-tu pas faire ça ! Enlève tes mains de là ! Reste assis ! Tiens-toi tranquille ! » qui se terminait bientôt par une paire degifles. Jean, l'air étonné, quêtait un secours chez son père, mais le capitaine, plongé dans le *Figaro*, car il se disait « de droite », faisait semblant de ne rien voir.

A Marseille, Jean avait été ébloui par la ville. Il avait d'abord fallu chercher un hôtel, car on n'embarquait que deux jours plus tard. On en avait découvert un, assez correct, situé en face d'une place où l'on donnait des représentations de guignol. Mais Jean n'avait pas eu le loisir de jouer sous les arbres. Thérèse s'était aussitôt lancée dans des monceaux d'achats : casques coloniaux, vêtements blancs et kaki, souliers de toile, chemises légères, moustiquaires, etc. Le capitaine était parti de son côté, Jean et sa mère ne se quittaient plus. On prenait des taxis et des fiacres, et l'on se retrouvait à midi dans un restaurant où l'on mangeait de la bouillabaisse.

Jean avait surtout hâte de voir le bateau, qui s'appelait le *Bamako*. Depuis deux mois, il se berçait de ce nom sonore et il avait imaginé de mille façons le navire qui devait l'emporter vers ce pays mystérieux que l'on nommait l'A.O.F. et dont il n'avait pas compris exactement où il se trouvait. Chaque fois qu'il apercevait de loin une cheminée ou des mâts, il disait à sa mère :

– C'est peut-être le *Bamako*.

Mais Thérèse, préoccupée, répondait :

– Et non, petit sot, le *Bamako*, est bien plus loin. Tiens-toi tranquille, tu le verras demain.

Le lendemain, vers onze heures, un taxi débarquait le capitaine, sa femme et son fils devant le *Bamako*. C'est un bateau à cheminée noire, pas très gros, pas très grand. Le capitaine se planta devant lui, l'examina et dit :

– J'en ai vu de plus beaux, mais il n'est pas mal tout de même.

Thérèse, qui n'avait jamais contemplé que quelques barcasses de rivière, se sentit émue. Jean trouvait que le *Bamako* était plus beau

que dans ses rêves. Évidemment, il n'avait pas pu imaginer toute cette agitation, ce bruit, cette atmosphère de départ et le bateau tout noir dans le soleil de février.

A midi juste, le *Bamako* leva l'ancre. Comme la famille Delmain était à table dans la salle à manger des premières, elle ne vit rien du départ. D'ailleurs, elle trouva le menu excellent et copieux.

– On mange toujours bien à bord des bateaux, disait le capitaine.

Et Thérèse :

– Je me demande où ils vont dénicher tous ces plats.

Pendant tout le voyage les Delmain - qui en temps ordinaire ne s'étonnaient de rien – devaient s'extasier deux fois par jour sur la perfection des repas et la valeur du chef. Thérèse disait, en manière d'excuse peut-être :

– Manger comme cela, ça va bien pendant quelques jours, mais à la fin on s'en lasserait.

Jean pensait qu'il ne s'en lasserait pas du tout et le capitaine qui, depuis le départ, s'appliquait à boire du vin blanc avec les hors-d'œuvre et du vin rouge avec le rôti, approuvait en hochant la tête :

– Moi, avec un œuf sur le plat et une miette de camembert je fais une chère de roi.

Thérèse, heureuse de cette phrase rassurante pour l'avenir, trouvait le mot « chère » distingué et cherchait aussitôt l'occasion de l'employer à son tour. Le capitaine s'étant replongé dans le silence, elle disait au bout de quelques instants :

– Placide, as-tu goûté de ces choux à la crème, ils fondent dans la bouche? On mange divinement sur ce bateau : la chère est supérieure.

– Oui, répondait Placide, tu as raison. Mais je crois que sur le *Cholon* que j'ai pris en mars 19 on mangeait encore mieux que ça.

– Oh! tu crois? disait Thérèse incrédule.

– Oh ! oui. On nous servait notamment des artichauts à la grecque. C'était quelque chose.

– Mais Placide, goûte-moi ces gâteaux, goûte-moi ces fromages, goûte-moi ces fruits. Et la poularde de tout à l'heure, et les soles de ce matin, et les pigeons d'hier. As-tu déjà si bien mangé dans un restaurant ?

– Oui, évidemment, tu as raison. Mais puisque tu admires tant le

chef, va donc lui demander quelques recettes et sors-nous-les un peu de temps en temps.

– Qu'il est sot, disait Thérèse. A la maison, c'est pas pareil. Tu dis toi-même que je fais très bien la cuisine.

– Allons, allons, ne te fâche pas, Moumoutche. Je vais aller prendre l'air sur le pont.

Et le gros capitaine faisait pivoter son fauteuil sur la vis qui le fixait au plancher et s'en allait en faisant « tap, tap, tap » avec sa langue qu'il envoyait chercher des restes de nourriture au fond de ses dents creuses.

Quant à Jean, plus que la mer, c'était le bateau qui l'intéressait. Au bout de quelques heures il l'avait parcouru de fond en comble, depuis l'avant jusqu'à l'arrière et depuis le couloir des cabines jusqu'au deuxième pont. Par malchance, il était le seul enfant qui fût à bord - en première classe du moins. Sans compagnon d'aucune sorte, il avait l'impression d'être le maître absolu du navire. Le fumoir ne l'amusait pas : on ne trouvait là que des messieurs solennels qui discutaient de politique en buvant de la bière et en fumant des cigares. Par contre, le salon lui plaisait. Il était meublé de fauteuils et de tables chargées de revues maritimes où était racontée l'histoire de la Compagnie. En les feuilletant, Jean apprit que, pendant la guerre, le *Bamako* avait coulé un sous-marin allemand à l'aide d'un canon de 75. Il en conçut immédiatement une grande joie et autant de fierté que si c'était lui qui avait pointé la pièce. Au dîner, il annonça la glorieuse nouvelle qui fit bien rire le capitaine.

– Un bateau de commerce couler un sous-marin, non, tu entends ça, Thérèse! Dire que c'est notre fils !

– Mais papa, je l'ai lu au salon. Tu n'as qu'à aller voir.

Le rire de Placide se cassait net et il disait avec une grimace de fureur, en diminuant la sonorité de sa voix pour ne pas effrayer les autres passagers :

– Bougre de petit crétin! Tu ne veux tout de même pas savoir ces choses-là mieux que moi qui ai fait la guerre. Et redresse-toi un peu. Depuis qu'on est partis, il mange le nez dans son assiette. Ah ! tu as de la chance qu'on soit ici, sans ça, je te promets que je t'aurais flanqué une paire de gifles dont tu te serais souvenu toute ta vie.

Jean ne disait plus rien et mangeait en retenant ses larmes. Après le repas, il repartait pour le salon et s'installait à l'un des petits secrétaires qui occupaient les angles de la pièce. Les casiers étaient

remplis d'un beau papier gravé aux couleurs de la Compagnie. Jean commençait alors de longues lettres à Pierre Toubat, des lettres qui ne devaient jamais partir et qui contenaient l'inventaire complet du salon, de la salle à manger et des cabines. Dans ce salon, il ne venait presque jamais personne, et le piano demeurait couvert d'une housse que, depuis le départ, nul n'avait songé à enlever. Jean le regardait avec envie, car il rêvait d'être un grand artiste. Mais ses parents, qui d'ailleurs avaient décidé de lui faire donner des leçons, croyaient qu'on ne pouvait guère apprendre le piano avant l'âge de douze ou treize ans. Et encore, Thérèse avait longtemps soutenu qu'il n'y avait pas besoin d'apprendre. Il suffisait, pensait-elle, d'avoir un piano et de se mettre devant pour jouer. Placide l'avait détrompée.

– Voyons, voyons, Thérèse, je ne peux pas comprendre comment tu ignores des choses comme ça qui sont élémentaires. Il faut prendre au moins quelques leçons pour jouer du piano. Certains même prennent des leçons pendant deux ans d'affilée, mais alors ce sont les grands virtuoses. Tiens, mon neveu Pierre Telche, tu sais bien le fils à Rodolphe et à Marie, le blond grisé, là, beau garçon, eh bien ! il a pris des leçons pendant deux ans, mais lui c'était du violon. J'aurais voulu que tu l'entendes jouer la « Sérénade » de Toselli. Rodolphe qui a pourtant le cœur dur en pleurait.

– Ah ! c'est beau la musique, disait Thérèse. Moi je l'ai toujours beaucoup aimée. Mais avec un père comme le mien, tu penses que je n'allais pas souvent au concert. Il disait que c'était bon pour les putains, mais que les filles sérieuses ne se mêlaient pas de musique. Une fois, nous y sommes allées avec maman, dans la voiture du grand Surault, le marchand de melons. C'était à Royan, et ce qui m'a le plus amusée c'était le chef d'orchestre. Tu peux pas t'imaginer comme il gesticulait. J'en ai ri pendant tout le concert et tellement (ici Thérèse baissait la voix) que j'ai failli en pisser mes pleines culottes.

– Heureusement qu'elles étaient ouvertes, disait le capitaine en partant d'un rire qui lui secouait tout le buste.

– Oui, justement. Mais un musicien qui est venu à Saint-Crépin a dit à maman que cela leur était très utile, que ça les entraînait beaucoup. Moi, évidemment, je n'y connais rien, mais je trouve que ce bonhomme qui est planté devant les musiciens avec une baguette est un peu ridicule. Et, au fond, je me demande si ça leur sert tant que ça.

Il y avait un petit silence au bout duquel Placide ajoutait :

– Je pensais à Jean. Pour lui, je ferai ce qu'il faudra. Quand il aura dix ans, on lui fera donner des leçons, pendant deux années si c'est nécessaire. Une heure par semaine je crois que ça suffira, mais s'il en a besoin, il en aura deux.

– Crois-tu qu'il nous sera reconnaissant de tous les sacrifices qu'on fait pour lui? répondait Thérèse. Nous sommes bien trop bons. Il se moque pas mal de nous.

– Reconnaisant ou pas reconnaissant, je m'en fiche. L'essentiel est que je fasse mon devoir de père et que j'aie la conscience tranquille. Une fois que j'aurai fait mon temps, je n'attendrai plus rien des autres.

– Tu as raison et c'est pas moi qui irai te contredire, mais c'est égal, les enfants c'est bien ingrat. C'est pénible à élever et on n'en a aucune satisfaction. Heureusement que nous n'en avons qu'un.

– Oui, disait Placide, mais celui-là en vaut dix. Je vais aller au fumoir faire un bridge avec le médecin à trois galons et Maillechausson et son gendre. Tu ne viens pas avec?

– Oh! je ne peux pas, mon ami, j'ai du travail à la cabine. Ne bois pas trop d'apéritifs et ne fume pas trop de cigares : ça te ferait mal.

– Sois tranquille, je ne fume pas plus d'une pipe et je bois de la bière.

Le capitaine était déjà parti en se heurtant aux cloisons du couloir, que Thérèse se penchait sur le seuil de sa cabine et criait :

– Si tu vois Jean, envoie-le-moi.

Placide répondait « ya wohl » sans se retourner et entamait lourdement l'escalier du fumoir.

Jean avait fait la connaissance d'un Père Blanc qui s'en allait vers le Sud. Le brave homme lui avait appris à jouer aux échecs et lui avait prêté *Les Voyages de Gulliver*. Ils se promenaient ensemble sur le pont et le missionnaire montrait au loin des îles en disant :

– Voici les Baléares.

Jean, qui était dans le bateau comme chez lui, se sentait brusquement dépaycé à ce nom inconnu. «Voici les Baléares. Où

sommes-nous?» pensait-il. Mais les îles ne tardaient pas à disparaître et bientôt on apercevait les côtes d'Espagne. Jean les regardait défiler pendant des heures.

Un soir, le capitaine annonça :

– Nous passerons à minuit à Gibraltar. C'est un spectacle unique. Est-ce que tu te lèveras pour voir ça, Thérèse?

– Peut-être, si je ne suis pas trop fatiguée.

– Et moi, papa? disait Jean.

– Non, mon petit. A minuit les enfants bien élevés dorment.

Jean, dont la couchette était près du hublot, se promettait de ne pas dormir. Mais à peine sa mère avait-elle éteint la lumière et tiré les rideaux, que le bercement du bateau l'endormait. Au réveil, il faisait jour depuis longtemps. Jean bondissait en pyjama sur le tapis et demandait au capitaine occupé à se raser :

– Est-ce que nous avons passé Gibraltar?

– Il y a pause. Va donc voir où nous sommes.

Jean s'habillait et montait sur le pont. Il s'apercevait alors que le bateau était arrêté, et devant lui s'étendait, éclatante et inattendue, la rade de Tanger. On voyait des maisons blanches, des dunes et, au pied des dunes, trois chameaux à la file indienne. C'était exactement comme sur les images et les cartes postales. Malheureusement on ne pouvait pas descendre, parce que l'escale n'était pas assez longue. Mais en apprenant ce contretemps, le capitaine s'était écrié :

– Tant pis, nous prendrons notre revanche à Casablanca.

Et devant tous ces paysages, tous ces noms qui sortaient des atlas pour entrer dans l'aventure, Jean sentait en lui-même que la vie, brusquement, avait battu les rêves.

Le lendemain, lorsque le capitaine sortit de sa cabine, le bateau était à l'ancre en rade de Casablanca. Après avoir jeté un coup d'œil sur le port, il descendit chercher sa famille :

– Dépêchez-vous vite, nous allons à terre.

On prit place dans une barque que deux indigènes pilotaient.

Elle contenait, outre la famille Delmain, un jeune médecin de marine et sa femme. Au quai, on décida de ne pas se séparer et de visiter la ville ensemble. Thérèse marchait à côté de la jeune femme qui donnait la main à Jean. Les deux maris allaient devant. On ne visita pas les quartiers arabes, on se borna à prendre les boulevards

et à les suivre jusqu'à la grande poste que l'on admira longuement. On acheta des albums de cartes postales, on en expédia quelques-unes à Saint-Crépin et aux amis de garnison à qui on avait promis d'envoyer « des nouvelles de là-bas ». Puis ce fut l'heure de l'apéritif et celle du déjeuner. Avant de boire, le capitaine levait son verre d'anis où perlaient des gouttes fraîches en disant :

– Sympathique confiance camionnage, macaroni fromage.

Cela faisait rire les dames devant lesquelles Placide s'était incliné le matin même avec ces mots :

– Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter mes respectueux fromages et l'expression de mes sentiments bourrus.

Le déjeuner pris au « Roi de la Bière » fut trouvé de premier ordre. Mais au café dégusté sur la terrasse, il fallut se débarrasser d'une horde de marchands singulièrement obstinés. Marchands de tapis qui s'approchaient de votre table d'un air amical et confidentiel et qui faisaient déployer par deux sbires à gages leurs laines épaisses. Un tapis offert pour cinq cents francs au dernier prix fut acheté deux cents par le jeune médecin, lequel fut outrageusement volé et garda toute sa vie l'illusion qu'il avait roulé un Arabe. Pendant ce temps, le capitaine était aux prises avec un individu extraordinairement volubile qui voulait à toute force lui vendre un long poignard gainé de cuir, d'ailleurs très beau. Le prix était de quatre-vingts francs. Devant le mutisme du capitaine - que le marchand après lui avoir donné les plus hauts grades de l'administration coloniale, avait fini par appeler « Missié l' Maréchal de France » - le prix fut baissé franc par franc jusqu'à cinquante centimes. Aussitôt Placide se déclara acheteur, mais l'astucieux commerçant ayant entrepris de remonter sou par sou jusqu'à quatre-vingts francs, le marché ne put se faire.

Vint l'heure du retour vers le bateau. On abandonna à regret cette ville si blanche, ses files de petits ânes surchargés que des hommes maigres et nerveux bâtonnent sans arrêt en poussant des cris rauques, ses mendiants merveilleusement pouilleux et tenaces, ses marchands vagabonds qui vendent de l'eau dans des outres en peau de chèvre et ses femmes silencieuses et voilées.

Sur le port, on trouva aisément une barque pour retourner au *Bamako*. Seulement, les prix modiques que l'on avait demandés à l'aller avaient augmenté pour le retour dans des proportions effrayantes. Il ne fallait pas songer à accomplir ces cinquante mètres dans l'eau du port pour moins de soixante francs. Toutefois, après vingt minutes de discussion, on put rentrer pour dix.

Revenu dans sa cabine, Placide déclara que ces quelques heures à Casablanca lui avaient suffi pour connaître à fond l'âme arabe, étant donné l'expérience qu'il avait déjà de « la mentalité indigène ». Quelques années plus tard, on pouvait l'entendre commencer de longues tirades par des phrases comme celle-ci :

– L'annamite n'est pas du tout comme le malgache, l'arabe ou le sénégalais. L'arabe lui, par exemple...

Puis ce furent les premiers jours de chaleur. Les passagers, qui arboraient déjà des casques coloniaux et des vêtements de toile blanche, ne pouvaient se tenir que sur le pont qui faisait face au large. L'autre, malgré les toiles que l'on avait tendues, brûlait comme la terre invisible que l'on côtoyait. Un matin, lorsque Jean se réveilla, il était seul dans la cabine familiale. En regardant par le hublot il vit que le Bamako était à quai. C'était Dakar.

Le bateau était déjà envahi par une foule de gens qui n'avaient pas fait la traversée. Ce n'étaient plus les têtes familières, les habitudes du bord étaient déjà perdues. Dans la cabine, Thérèse, affolée, remplissait des valises et bouclait des cantines plates sur lesquelles le nom du capitaine était écrit en lettres blanches. Dans le salon, on avait installé une table devant laquelle trois messieurs étaient assis. Placide passait devant eux à son tour, leur montrait des feuilles et signait des registres. Le voyage terminé, le bateau était revenu parmi les choses terrestres, et Jean avait déjà l'impression d'être en fraude sur ce navire qu'il allait quitter. De Dakar, il ne voyait pour l'instant que des hangars de marchandises et d'énormes tas de cacahuètes poussiéreux. Il y avait des nègres, le torse nu, vêtus d'un pantalon bouffant et serré à mi-jambe, qui déchargeaient des malles et des marchandises, il y avait des cargos pleins de fumée qui partaient vers le nord chargés des bois d'Afrique, il y avait une mer sale et scintillante, du soleil et pas de gaieté et une longue avenue, large et déserte, sur laquelle passait de temps à autre une Ford déclinquée, conduite à toute allure par un chauffeur nègre effrayé de son audace.

Dans le fumoir, le capitaine buvait en compagnie d'un autre officier qu'il avait connu en Indochine et qui était venu l'attendre. C'était le capitaine Cobaye, homme joyeux et sympathique, que le capitaine n'aimait guère.

– Ah ! nom d'un chien, ce vieux Cobaye, disait-il en lui frappant sur l'épaule.

– J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer. Tu es affecté à Gorée. Tu sais, la petite île devant laquelle vous avez passé tout à l'heure.

– Oui, je vois ce que tu veux dire.

– Là, tu seras ton maître absolu, et tranquille comme Baptiste. Tu en as de la veine, vieux saligaud !

Le capitaine était un peu choqué de voir qu'on le traitait avec cette familiarité. Mais comme ni son fils, ni sa femme ne pouvaient entendre, il n'en souffrait pas trop, craignant seulement que Jean ou Thérèse ne surgisse dans le fumoir. Ce qui précisément arriva. Jean apparut en disant :

– Papa, maman te cherche partout. Il faut que tu viennes pour fermer les valises. Elle dit que c'est toi qui as les clés.

– C'est bon, j'y vais, répondit Placide en épongeant son front chargé d'inquiétude. Inquiétude d'ailleurs justifiée, car au même instant, Cobaye prenant Jean par le bout du nez s'écriait :

– Ah! sacré clampin, tu peux dire qu'il en a de la veine ton saligaud de père. Il faut qu'il soit bigrement cocu. Qu'en penses-tu, fils? Qu'est-ce que tu prends ?

– Il ne boit jamais rien, disait Placide en s'efforçant de rire. Puis s'adressant à Jean : Va vite dire à ta mère que j'arrive.

– C'est pas tout ça, reprenait Cobaye, tu déjeunes à la maison avec ta femme et ton gosse.

– Je ne voudrais pas te causer de dérangement, mon vieux.

– Penses-tu. Ma femme vous attend. Ça sera une occasion pour elle de faire votre connaissance à tous les trois.

– Alors entendu, je vais en parler à ma femme.

Le capitaine Cobaye habitait près du quartier des Madeleines une villa neuve et fleurie. La ville traversée dans une voiture aux roues caoutchoutées (ce que Thérèse trouvait très aristocratique), on arrivait devant la maison. Une grande femme pâle et blonde, prête à mourir aurait-on dit, attendait dans une pièce emplie d'ombre. Elle avait préparé un repas délicieux, et il y avait de l'eau fraîche dans des gargoulettes de terre brune. Thérèse était fatiguée, Jean avait soif et le capitaine se montrait galant.

Le soir, il fallait partir pour Gorée. La chaloupe qui faisait le service s'appelait *Rosario*. Elle passait devant le *Bamako* amarré, auquel on disait adieu, et au bout de vingt-cinq minutes, contournant une pointe de rochers, elle venait se ranger près d'un wharf de bois dans une petite rade pleine de pirogues. Jean regardait de tous ses yeux l'endroit où il allait vivre, et découvrait enfin dans un long palmier penché sur une terrasse le premier objet

d'Afrique qui ne le décût pas.

L'île, évidemment, n'avait rien d'un repaire de pirates. Pas de végétation luxuriante, pas de trésor caché. Depuis près d'un an qu'il l'habitait, Jean la connaissait bien. D'autre part, le capitaine - qui venait d'être nommé commandant - avait fait prendre ses mesures et avait annoncé :

– Huit cents mètres de long sur trois cents de large.

En dépit de ses dimensions restreintes, Gorée jouait encore à cette époque un rôle important dans la vie sénégalaise. Et cela à plusieurs points de vue. D'abord au point de vue militaire. Très plate dans ses deux premiers tiers, l'île était occupée à l'une de ses extrémités par une grosse colline que l'on appelait le Castel. Ce Castel, possession de l'autorité militaire, était couronné par une tourelle munie de deux énormes canons, chargés en cas d'attaque de défendre la passe du Cap Manuel qui mène à Dakar. Voilà pour le militaire. Au point de vue « civil », elle possédait, outre une école professionnelle que l'on transportait à Dakar, un hôpital, l'imprimerie du Gouvernement et l'École Normale chargée de former les instituteurs nègres de l'A.O.F. La population noire pouvait donc se diviser en deux parties. D'abord les authentiques Goréens, électeurs et fiers d'avoir vu naître le député du Sénégal qui était alors Diagne), ensuite les élèves de l'école, venus de tous les coins de l'Afrique Occidentale. Ils étaient vêtus d'un uniforme kaki et d'une casquette grise à visière de cuir. C'étaient de bons jeunes gens, supérieurs en général à la moyenne des instituteurs français dont il faut déplorer la faiblesse.

La population blanche était formée de trois groupes importants. Celui des imprimeurs, braves gens connaissant leur métier, celui des instituteurs qui enseignaient à l'École Normale et qui, représentant l'élément intellectuel de l'île, se croyaient exactement à l'égal des dieux. Enfin celui des militaires. Les militaires comprenaient, en dehors des soldats et de quelques sous-officiers qui ne sortaient jamais de la caserne, un adjudant, le commandant Delmain effroyable de graisse et de nullité, et le docteur Alfa, petit bonhomme maigre et nerveux, collectionneur de timbres et d'insectes, ignorant tout de la médecine et croyant dur comme fer qu'il avait découvert le moyen de guérir la lèpre en collaboration avec un sorcier nègre. Il avait trente-deux ans, une jolie femme et trois galons. C'est ce que des esprits ingénus appellent « une brillante situation ». On trouvait encore, solitaire et perdu dans sa mission, le Père Marquette, homme d'une grande bonté et d'un grand savoir. Mais personne n'y prenait garde.

Aussitôt après son arrivée dans l'île, le commandant Delmain, furieux de voir que les circonstances l'avaient obligé à laisser Jean longtemps inactif, s'était occupé de lui trouver une école. La chose avait été facile : il existait à Gorée une école primaire qui se chargeait de conduire les négrillons au certificat d'études. Cette école était dirigée par un nommé Lafume, au physique sorte de sauterelle chevelue et au moral d'un tel orgueil qu'il avait spontanément renoncé à mettre les pieds dans la classe qui lui avait été confiée. Le Gouvernement, d'une mansuétude infinie, l'engraissait à ne rien faire. Le nommé Lafume, toutefois, avait eu l'astuce de se procurer un instituteur nègre de premier ordre qui était certainement l'homme le plus intelligent et le plus cultivé de l'île après le Père Marquette. Ainsi, Jean fut-il admis à se joindre aux jeunes Goréens qui suivaient les cours du certificat d'études. De cette année, il ne retint pas grand-chose. Il remarqua seulement qu'à l'époque du jeûne un crachoir était installé dans la classe à seule fin d'éviter que les musulmans ne se damnent en avalant leur salive. Toutes les minutes un élève se levait et allait au crachoir pour y déverser un litre entier de liquide visqueux. Au bout de l'an, fort de la connaissance de ces rites, il se rendit à Dakar pour l'examen et fut reçu brillamment avec la mention très bien, ainsi d'ailleurs que tous les candidats de couleur blanche. L'épreuve s'était montrée moins favorable aux noirs qui subirent de lourdes pertes.

Cependant, un des condisciples noirs de Jean avait été reçu. C'était le jeune Abdoulaye Benga, grand garçon de seize ans, pas bête du tout et qui d'ailleurs était le premier de la classe. Jean qui était demeuré l'élève fantaisiste et distrait qu'il était déjà à l'école maternelle, accueillit joyeusement ce succès. Abdoulaye était son ami, un ami très sérieux et qui riait rarement, affectant la dignité dont, à son avis, les intellectuels ne devaient jamais se départir. Il était pourtant très aimable et il vouait à Jean une admiration sans bornes, dont ce dernier ne jouissait d'ailleurs que médiocrement, n'étant pas vaniteux. Il l'admirait davantage depuis qu'il l'avait vu se jouer du certificat d'études comme d'une formalité ennuyeuse sans doute, mais combien facile à remplir. Dans la chaloupe qui les ramenait à Gorée les deux amis parlaient avec abandon. De choses frivoles ? Non. Jean citait les noms d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, de Chateaubriand, et Abdoulaye l'écoutait avidement, car la littérature et la poésie le passionnaient, comme elles passionnent d'ailleurs tous les noirs qui, ayant reçu un atome d'instruction, se croient voués au service de l'esprit. Un paquebot de la Sud-Atlantique partant pour Buenos-Ayres accompagnait quelques instants *Rosario* et s'écartant doucement, disparaissait vers le large. La mer était immobile, le soleil cessait enfin de brûler, et quand la

chaloupe contournait la Pointe Nord, elle jetait trois coups de sirène. La moitié de la population de l'île était rassemblée sur le wharf pour attendre les résultats de l'examen. La machinerie turbulente de *Rosario* s'arrêtait, et l'on n'entendait plus que le bruit de l'étrave qui fendait l'eau silencieuse. Jean apercevait Thérèse, en conversation avec la femme de Lafume, impatiente de savoir si la longue paresse de son mari avait été couronnée de succès. Lafume sautait le premier sur le quai et s'avancait vers les dames en secouant sa crinière.

– Deux sur sept, criait-il. C'est beaucoup mieux que je ne l'espérais.

Et se tournant vers Thérèse :

– Mes félicitations, chère Madame, votre fils a été brillamment reçu. La mention « très bien » : c'est la gloire de mon école.

L'émotion rendait Thérèse un peu plus rouge qu'à l'ordinaire. Elle pensait : « Tout le monde dans la famille a maintenant son certificat d'études », et elle serrait vigoureusement les mains de Lafume en disant :

– Mais c'est à moi de vous féliciter, cher ami, pour votre beau succès. Vous viendrez bien dîner ce soir à la maison. Ce sera à la fortune du pot, mais tant pis, c'est pour le plaisir d'être ensemble n'est-ce pas, et non pour la mangeaille.

– Malheureusement cela nous est impossible, chère Madame, nous dinons ce soir chez les Sèverins et, bien entendu, nous ne pouvons pas nous décommander.

– Oh ! quel dommage ! disait Thérèse désappointée. Enfin, ce sera pour une autre fois, n'est-ce pas. On trouvera toujours moyen d'arranger ça. Allons, au revoir et amusez-vous bien.

On se séparait et Thérèse découvrait enfin Jean qu'elle cherchait du regard depuis l'arrivée de la chaloupe. Il était toujours avec Abdoulaye, et Thérèse se demandait : « Quel est donc ce nègre à qui parle Jean ? J'espère que c'est celui qui a été reçu, sinon j'en ai pour ma part. » Comme Jean ne la voyait pas, elle criait d'une voix qu'elle voulait pleine de tendresse :

– Eh bien ! Jean, tu ne regardes donc plus ta mère ?

Et quand Jean arrivait près d'elle, elle l'embrassait en lui disant :

– Mes félicitations, mon chéri, tu as été reçu. Rentrons vite à la maison. C'est papa qui va être content. Depuis deux jours il n'en dormait plus.

Le commandant attendait sur la véranda. En apprenant le résultat, il s'exclamait :

– Tiens, tiens, tiens, tiens, tiens. Je n'aurais jamais cru ça de toi, sacré marmouset. Viens ici que je t'embrasse.

Il lui posait un baiser sur le front et, se retournant vers Thérèse, disait :

– Sers-lui donc un petit quinquina avec de la glace et de l'eau. Il doit crever de soif ce petit, après une journée pareille.

Lui-même remplissait à nouveau un grand verre d'anis, malgré Thérèse qui le regardait d'un air de reproche en répétant pour la centième fois :

– L'anis, c'est la mort des hommes. Placide, tu creuses ta tombe de tes propres mains.

Le commandant répondait :

– T'occupe pas du chapeau de la gamine.

Puis s'adressant à Jean :

– Tu as ton certificat d'études, c'est très bien, j'approuve. Mais c'est maintenant qu'il va falloir travailler.

Malgré les paroles du commandant, c'étaient bel et bien les vacances. Au Sénégal, elles durent de juillet à novembre à cause de l'hivernage qui approche et qui est la saison des grandes chaleurs et des pluies. Jean se voyait donc obligé de passer la plus grande partie de ses journées à la maison et dans la plus complète oisiveté.

Les Delmain habitaient à la caserne le premier étage d'un petit pavillon rectangulaire, qui était le pavillon affecté par l'administration militaire au commandant d'armes. Ce premier étage se composait de trois pièces assez vastes et était entouré sur trois côtés par une véranda carrelée, séparée du dehors par des persiennes toujours closes. A l'une des extrémités se trouvait la chambre du commandant et à l'autre la salle à manger. La pièce du centre était la chambre de Jean, et la cuisine se faisait sur un petit fourneau à gaz installé dans un coin de la véranda. On voit que cette maison n'offrait guère de ressources.

Jean, qui aimait la lecture, avait l'autorisation de lire pendant les vacances *Ivanhoë* et *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. Il y avait ajouté les aventures de Vidocq découvertes au fond d'une caisse. Mais les trois livres avaient été vite lus. De son côté, l'île n'offrait pas grand-chose d'intéressant. Dans ses rêves du *Bamako*, Jean avait cru naviguer vers un pays rempli de mystères et de sorcellerie, de plantes et d'animaux inconnus. En fait, Gorée était un rocher stérile où les arbres ne poussaient qu'avec la plus grande difficulté. Les rues étaient pleines de sable et de soleil, les maisons des blancs étaient laides et fermées et les nègres vivaient dans des cases en ruines dont l'odeur était repoussante à cause de leur effroyable cuisine de couscous et de poisson pourri.

Mais Jean devait participer d'une manière plus intime à la vie de la caserne. Devant le pavillon du commandant s'étendait la cour du quartier, rectangle dur et caillouteux qui avait un côté sur la mer. La caserne elle-même était un lourd bâtiment de trois étages entouré par de larges vérandas, brûlantes de soleil. Derrière, se dressait le Castel où l'on ne pouvait entrer qu'en service commandé et avec le mot de passe et, au pied du Castel, passaient les sentiers desséchés qui longeaient les rochers et la mer.

Au début, Jean s'amusa beaucoup à bondir d'un rocher sur l'autre et à chercher les oursins et les petites pieuvres. Mais il est fatiguant de jouer au pirate lorsqu'on est seul, lorsque les criques désertes n'ont plus de secrets, lorsqu'on a la mer et pas de bateau.

Il n'y avait rien, non plus, à découvrir au pied des baobabs et dans les herbes sèches. Pas d'animaux, sauf quelques margouillats effrayés, quelques salamandres endormies au soleil et de temps à autre un serpent minute, invisible et dangereux. Dans les airs, de vastes « charognards » en quête d'une proie morte et des oiseaux-mouches colorés. Mais rien de tout cela n'est beau, nulle part on ne voit d'asile. Les baobabs sont sans accueil, avec leurs troncs énormes et leurs branches grises, trop petites. Le bois est mou et, devant le Castel, les troncs sont couverts d'initiales de soldats, de dates, de prénoms féminins et de cœurs percés d'une flèche. A l'école, les petits nègres ont fait goûter à Jean des pains de singe qui vous laissent une poussière blanche au bout des doigts. Avec les cacahuètes, c'est le seul fruit qui soit en abondance : il est acide et désagréable. Le commandant a bien essayé de faire pousser des bananiers dans la cour de son poulailler, mais il n'a obtenu que de grandes feuilles vertes, et les trois ananas du jardin ne mûriront jamais. Ou alors, il y a des fruits amers dont personne ne connaît les

noms, des papayes juteuses et fades, des goyaves et les petites boules sèches des jujubiers. Quelquefois, on reçoit des mangues filandreuses et parfumées, mais il n'en pousse pas dans l'île. Il n'y a pas de fruits dans les jardins du commandant et pas de fleurs, sauf dans un coin plus sombre, des bouquets de lilas et la touffe malsaine des lauriers-roses. Pourtant, devant l'écurie du cheval boiteux, poussent le flamboyant magique qui perd ses feuilles écarlates et les deux eucalyptus. Mais l'ombre est trop chaude encore. Il ne faut sortir que le soir et, lorsque la nuit tombe, la mer tremble plus sourdement sur les rochers et Jean n'ose plus passer sous les arbres. On lui a dit que c'était l'heure où les serpents noirs sortaient des pierres et où les bêtes se réunissaient dans les ruines. L'œil des chats sauvages brille férocement dans la nuit, et l'on entend soudain leur miaulement tragique. On devine, un peu plus loin sur la côte, d'anciennes prisons d'esclaves. Les nègres ont mimé leurs prières. En se tournant vers le ciel, on peut voir la Croix-du-Sud. Le commandant, affalé sur une chaise longue, explique à Jean les étoiles, en remuant une cuiller sonore dans son pernod glacé.

Dans quelques jours, Jean tournera les ordres du commandant. Il ne craint pas le soleil et il veut se mêler à la vie du quartier.

Les soldats européens - dès qu'on a quitté la France, les blancs sont devenus des Européens - sont presque tous des têtes brûlées. La batterie de Gorée est un peu une batterie disciplinaire et le commandant la mène avec sévérité. Elle comprend beaucoup de Bretons. Ils ont des fronts durs et ne parlent pas. Jean a peur d'eux, parce que les soirs où ils sont ivres ils deviennent terribles. Ils tiennent de longs discours avec des menaces effrayantes et il faut cinq hommes pour les mettre en prison. Jean se rappelle en avoir vu un échapper aux soldats qui le menaient « en tôle ». Il a buté et il est tombé dans des escaliers de pierre. Sa tête rebondissait sur chaque marche et laissait une trace de sang. Quand il est arrivé en bas il ne s'est pas relevé. A travers les persiennes de la véranda, Jean a vu son visage qui n'était plus qu'une masse rouge. On l'a mis sur une civière et on l'a transporté à l'infirmerie. En passant la porte de la caserne, il poussait des hurlements à fendre l'âme.

La batterie possède aussi un Corse qui s'enivre tous les dimanches. Tous les dimanches, il entre en prison et il a juré la mort du commandant. Quand il le croise dans la cour il lui fait un grand salut et lui jette un regard très sombre. On dit qu'il porte toujours un poignard sur sa poitrine. Le commandant connaît la menace et le poignard, et il a très peur. Mais comme le Corse est encore plus peureux, il ne fait jamais rien et le dimanche soir, ivre mort, il dort sur les planches de la prison.

Non, Jean n'aime pas ces soldats blancs qui sont pleins de haine. Un seul est son ami. C'est un Landais qui joue de la trompette et qui tient la cantine. Il a les yeux vifs, il est bavard, il est amical. Il est fier d'être l'ami de Jean et il lui raconte sans cesse des histoires de son pays où il y a des pins, des jolies filles et des chasses à la palombe. Chaque jour ce sont des histoires nouvelles, comment on tue le cochon, comment on prépare le gibier, comment on séduit les filles. Jean écoute et comme le soldat est patient, il lui lit des poèmes que ni l'un ni l'autre ne comprennent, mais qu'ils sont d'accord pour trouver très beaux. Lorsque la cantine est vide le Landais chante sur l'air de *La Paimpolaise* une terrifiante histoire d'assassinat à Mont-de-Marsan. Son regard devient triste et il pose les deux mains sur le dossier d'une chaise. Quand il a fini, il a presque envie de pleurer et Jean a le cœur aussi serré que s'il était arrivé un malheur. Mais le soldat éclate brusquement de rire et met sur le phonographe à pavillon rouge une chanson sentimentale.

– Allons, petit, oublie ce que je viens de chanter et trinquons. Tu prends du mousseux?

Un soir qu'ils étaient seuls dans la cantine est entré le soldat breton. Il demanda un verre d'alcool, et sans souci de Jean, ou peut-être bien parce qu'il était là, dit :

– Le commandant est un salaud et sa femme une putain.

Le Landais se tourna vers Jean et vit que ses yeux étaient pleins de larmes. Il lui dit d'une voix douce en posant la main sur son épaule :

– Ne pleure pas et n'écoute pas ce qu'il dit. C'est un voyou et tu vois bien qu'il est déjà ivre. Et surtout ne le répète pas à ton père.

Le Breton ricanait sourdement avec une flamme de joie dans les yeux.

– Tu peux le répéter à ton père. C'est même pour que tu lui répètes que je l'ai dit. Ton père est un salaud, ta mère est une putain et toi tu es un petit con.

Ayant dit, ses rires redoublèrent. Il vida son verre, paya, et partit en bousculant la porte. Qu'allait-il faire? Il y eut un court silence pendant lequel on entendit le brigadier noir du troisième étage qui grattait sa mandoline aux cordes de métal. Les souliers cloutés de l'ivrogne frappaient lentement les marches de l'escalier et la véranda carrelée. Il pénétra dans la chambrée en disant tout fort :

– J'ai dit au fils du gros que son père était un salaud et sa mère une putain. Demain j'irai engueuler le paternel en personne dans son bureau et après-demain je baiserais sa femme. On verra bien si oui ou merde, y a toujours une justice, bordel de Dieu!

Il y eut quelques voix rigolardes qui répondirent : « T'as raison, vieux, te laisse pas faire », et l'ivrogne qui répétait : « ... baiserais sa femme... baiserais sa femme... », puis il y eut de nouveau un silence et l'on entendit encore la mandoline du troisième étage qui tremblait nerveusement dans la nuit.

La maison d'Abdoulaye Benga touchait au mur de la caserne. Elle tenait à peu près debout et le sol était en terre battue, recouvert de nattes dans les chambres. Pour entrer, il fallait pousser une sorte de portillon de bois qui donnait sur une cour carrée. À gauche, se dressait le mur de la caserne, élevé et solide, et à droite la maison. La cour était limitée au fond par un mur éboulé, derrière lequel s'étendait un terrain en friche, recouvert de broussailles épineuses. Au milieu de la cour, poussait un jujubier auquel on attachait le mouton de la famille. Quelques poulets squelettiques parcouraient le sol de cailloux. Dans le coin le plus reculé, deux piquets fichés en terre étaient réunis par une toile qui formait paravent. Derrière la toile, était installée une vieille touque de pétrole recouverte d'une planche et qui servait maintenant de water-closet. Tout à côté, étaient de larges pierres plates, sur lesquelles on laissait pourrir de grands poissons. Avec tout cela un soleil d'enfer et une odeur à renverser un homme. Là, vivaient le père et la mère d'Abdoulaye, son frère, une tante et une petite cousine de quatorze ans nommée Fatou. La mère et la tante, tantôt fumaient en bavardant leurs pipes de terre, tantôt pilaient le riz en chantant et en frappant des mains. Le père, lui, s'installait au soleil sur la pierre d'un seuil, et pendant des heures fumait sa pipe en silence. Il n'avait pas encore de barbe blanche et ne faisait pas partie des anciens, ce qui ne l'empêchait pas de méditer longuement sur le monde et la religion. Quelquefois il allait au coin de la rue du Chevalier de Boufflers, et s'installait dans le sable avec les joueurs de dames. Ils étaient cinq ou six qui passaient leur vie accroupis dans la rue autour d'un grand damier. De temps en temps l'un d'eux disparaissait pour la journée. Il se rendait près du wharf, sur la petite plage où le soir, on tirait les

pirogues, et partait sur la mer. Il rentrait avec du poisson pour un mois. Débarrassé de tout souci, semblait-il pour l'éternité, il reprenait sa place silencieuse auprès du damier.

La première fois que Jean se décida à pousser le portillon de son ami, il aperçut le frère d'Abdoulaye qui baisait Fatou derrière le jujubier. Ainsi prit-il une connaissance directe des choses de l'amour. Il ne devait d'ailleurs pas en tirer de fortes conclusions, étant peu curieux de ces expériences. Il se borna à rougir et à crier « Abdoulaye » d'une voix rauque. L'étoffe tachée de graisse qui cachait la porte s'agita, et Abdoulaye parut. Il regarda sévèrement son jeune frère, le pagne dénoué de Fatou traînant dans la poussière, et dit à Jean :

– Laissons ce salaud-là. Tous les soirs il va dans son lit pendant qu'elle dort.

– Mais que disent tes parents?

– Rien. La première fois mon père l'a frappé, mais comme il est tout le temps sur elle, il a dû renoncer.

– Et sa mère à elle?

– Elle la surveille, mais tu vois...

Les deux amis s'asseyaient sur les racines du baobab qui montait devant la porte. Jean racontait, sans oublier un détail, *le Tour du monde en quatre-vingts jours* et *Ivanhoë*. Abdoulaye écoutait, avouait son désir de partir immédiatement pour la France et de quitter son boubou graisseux. On avait dit en classe que la France était le plus beau pays du monde, et Abdoulaye rêvait d'une vie extraordinaire. Pour lui, le changement commençait aux repas. Il demandait à Jean de lui décrire le pâté, le camembert, les pêches. Et Jean promettait de lui porter un jour une boîte de foie gras. Les heures chaudes passaient, et lorsque le soleil était tombé, que la lumière n'était plus mortelle, c'était le départ pour les aventures.

Entre la dernière rangée de maisons du village et le Castel, s'étendait une zone inexplorée. C'étaient de très vieilles maisons d'autrefois, dont il ne subsistait que des pierres écroulées et quelquefois un médiocre pan de mur. Elles étaient envahies par une végétation désordonnée d'herbes piquantes, de figuiers sauvages et d'arbres à ricin. Les anciens du certificat d'études, divisés en deux camps, jouaient à la guerre. Jean était le chef d'une armée qui gagnait toujours parce que les plus forts avaient voulu être avec lui. Quelquefois, une jeune curieuse, noire comme l'Erèbe, les cheveux

tressés de mille petites nattes huileuses, s'aventurait dans les ruines. Les garçons tapis dans les herbes la cernaient en silence et l'entraînaient derrière les murailles. Surprise, elle essayait de pousser quelques cris, mais elle était renversée sur le dos, son pagne rouge et vert était dénoué, et ses grigris de cuir noir bondissaient sur sa poitrine tant son cœur battait. L'un après l'autre, tous les garçons l'enfourchaient et Jean surveillait l'opération d'un air dédaigneux, sans s'émouvoir de ces cuisses maigres écartées sur le sol et de ces gémissements plaintifs dans le silence. Plus tard, la prisonnière était libérée et elle se sauvait en courant avec d'affreuses malédictions que Jean avait fini par comprendre. Au début, il était un peu effrayé par ces exercices et il essayait, en vain d'ailleurs, de contenir l'ardeur de ses troupes. Mais comme les jeunes indigènes finissaient toujours par revenir, il prit un goût singulier à ces chasses impudiques. Il entraîna sa bande jusque sur les rochers bruns qui bordaient la côte. Les imprudentes qui se risquaient aux endroits déserts pour laver leur linge dans les flaques salées devaient payer la rançon charnelle. Une fois, une petite effrayée se sauva vers la mer. Elle était très jeune et une vague l'emporta. La bande affolée courut alerter le village. On repêcha la fillette et Alfa, mandé en toute hâte, lui donna des soins énergiques pendant une heure. C'était inutile : elle était morte. Son corps était entouré de femmes gémissantes, et l'on entendait une petite religieuse qui répétait sans cesse :

– Quelle catastrophe : elle était musulmane.

On ne sut jamais comment la petite morte avait été emportée vers la mer, mais de ce jour la bande fut dissoute. Abdoulaye et son ami avaient maintenant un terrible secret. Ils ne quittèrent plus les racines du baobab et Jean songea sérieusement à se faire moine. Il n'y avait plus de jeux dans les herbes, plus de poursuites, plus de gaieté. L'enthousiasme ancien était mort; on avait perdu le goût du risque.

Ainsi, dans la chaleur étouffante de l'été, à l'abri des tentations nouvelles et des aventures, passaient doucement les vacances.

En novembre, il fut décidé que Jean poursuivrait ses études à l'Institution des Pères du Saint-Esprit à Dakar. Le commandant avait bien hésité un moment avant d'envoyer son fils chez les Pères. Il

avait coutume de dire :

– Étant au service de l'État, je dois envoyer mon fils dans les écoles de l'État.

Mais, renseignements pris, il était apparu que l'établissement officiel était inexistant et que la plupart des officiers envoyaient leurs fils chez les Pères. Le commandant n'eut plus alors aucun scrupule et cela d'autant mieux qu'il avait cru discerner chez le Père Daulouse, alors directeur de l'Institution, une âme rigide et la poigne nécessaire pour mener sévèrement les élèves. En réalité, le Père Daulouse était un homme délicat et charmant, facilement scandalisé, ami des règles et des conventions. C'était un frère aîné plutôt qu'un Supérieur et il répugnait aux punitions et aux solutions fortes. Jean ne fit jamais partie du groupe des préférés, mais il fut toujours traité avec douceur et bonté, ce qui étonna l'enfant, son père lui ayant dit :

– Et tu sais, celui-là ne badine pas. Si tu flanches, il saura te remettre durement dans le droit chemin.

De son côté, Abdoulaye avait persuadé ses parents de l'envoyer à l'Institution, les Pères accueillant dans leurs murs autant de musulmans que de catholiques. Les deux amis devaient partir le matin et rentrer le soir par la chaloupe, de sorte qu'ils ne se trouveraient séparés qu'au repas de midi.

Le premier départ fut délicieux. Le soleil ne brûlait pas encore, la mer était fraîche et brillante. Jean n'était allé à Dakar que de loin en loin, et il était heureux de se sentir seul dans la ville, et de marcher vers l'inconnu. On allait avoir de nouveaux camarades et l'on ressentait une émotion charmante à l'idée d'apprendre le latin et l'anglais.

A Dakar, on passa par le marché et l'on acheta des beignets que Jean fit sucrer et Abdoulaye arroser d'une sauce pimentée. On remonta l'avenue William-Ponty chargée de grands arbres. Des femmes accroupies vous comblaient pour deux sous de cacahuètes grillées. Abdoulaye admirait la circulation, les automobiles, les fiacres alignés le long d'un trottoir, les alcatis aux bâtons blancs, tout ce qui rappelait, semblait-il, la vie d'Europe. Jean expliquait que ce n'était rien à côté de Marseille où certaines rues étaient dangereuses à traverser. Abdoulaye poussait de petits cris d'admiration et couvrait la place Protêt d'un regard dédaigneux. Mais on gagnait bientôt le Palais du Gouverneur et les jardins qui entourent la statue de Faidherbe. Il fallait tourner à droite et pénétrer dans une longue avenue dont on ne voyait pas la fin. De

larges trottoirs bordaient des villas étouffées de verdure, mais au bout de quelques mètres l'avenue mourait dans les sables. On distinguait au loin la masse grise de la cathédrale en construction et l'on arrivait près d'une petite maison entourée de fleurs roses. Quelques jeunes garçons étaient massés devant la porte et chacun d'eux tenait à la main une règle neuve, un buvard sans taches et des feuilles de papier blanc. Au moment où Jean et Abdoulaye arrivèrent, le Père Daulouse se montra sur le seuil et frappa dans ses mains. Tous les garçons se bousculèrent pour entrer dans la petite cour fleurie. Le Père fit un appel et les places furent distribuées dans des pièces étroites qui n'avaient pas l'air de classes. On donna les cahiers et les livres, et les professeurs entrèrent tous en même temps. Ils eurent de bons sourires de bienvenue et s'agenouillèrent sur les marches de leurs chaires. Les musulmans se levèrent en silence et les catholiques firent le signe de la croix. On dit tout haut un « Notre Père » et un « Je vous salue, Marie », puis tout le monde se rassit. L'année scolaire était commencée.

Cette année scolaire, somme toute, se passa très bien. Contrairement à leur réputation, les bons Pères n'étaient pas des professeurs extraordinaires, et Jean au sortir de l'école primaire les tenait pour des puits de science. Il écoutait leurs leçons avec docilité, mais il commença à manifester dès les premiers jours un dédain lamentable pour les mathématiques, ce qui le fit passer aux yeux de ses parents pour un esprit dangereusement rebelle. Sa famille devait lui garder longtemps cette réputation et, au cours des années d'études, négocier des alliances avec les professeurs pour le traquer à coups de leçons supplémentaires.

Lorsque son père le voyait suer pendant des heures sur un problème dérisoire, il finissait par se pencher sur l'énoncé auquel, en dépit de laborieux efforts, il ne comprenait rien. Il le lisait plusieurs fois de suite entre ses dents et disait :

– Alors tu n'es même pas foutu de calculer combien de temps il faudra à ce robinet pour remplir un bassin de trente mètres cubes ?

– Mais, papa, à quoi cela sert-il ? Tu vois bien que ce calcul est inutile. Le plus simple serait d'ouvrir le robinet.

– Tu entends ça, Thérèse ? disait le commandant en poussant un véritable rugissement. On voyait sa grosse tête se contracter de fureur et il brandissait sa lourde main dans la direction de Jean d'un

air de menace.

– Tu mériterais une bonne paire de claques, bougre d'idiot! Avise-toi de me répondre encore et tu verras.

– Tu peux pas lui flanquer une « mornife »? disait Thérèse. Ça l'apprendra.

Mais le commandant, furieusement replongé dans son journal, ne répondait que par un reniflement rageur qui en disait plus long qu'aucune parole. Jean, que ces scènes n'étonnaient plus, se courbait davantage sur son problème en abandonnant tout espoir d'en découvrir jamais la solution.

Car, Jean était frappé par la folle inutilité des mathématiques. Comment ces spéculations gratuites, aussi éloignées que possible du réel, passaient-elles justement aux yeux des parents d'élèves pour la matière d'utilité pratique? Ce grossier contresens devait longtemps le surprendre, Jean ayant pu conserver au cours des âges une merveilleuse faculté d'étonnement. Plus tard, il devait comprendre que seuls les lettres et les arts - matières réputées frivoles et bonnes pour les rêveurs et les pas-de-ce-monde - sont d'une utilité constante dans la vie quotidienne. Possédant cette clé, il ne s'étonna pas de reconnaître par la suite, chez son ami le grand violoncelliste Robert Marko, un homme extrêmement précis et remarquable dans la conduite des affaires, alors que le jeune Paul Mauban, déjà célèbre dans les milieux scientifiques, n'était, avec ses yeux bleu pâle perdus derrière un lorgnon, sa redingote d'un autre âge et ses distractions continues, qu'un rêveur insolite et dépaycé.

Pour l'instant, il se sentait vaguement coupable, et cela d'autant plus, qu'on lui répétait à longueur de journée qu'avec un minimum d'efforts supplémentaires « il arriverait aussi bien que n'importe qui en mathématiques ».

– Mais cet effort, tu te refuses obstinément à l'accomplir, grondait le commandant. Dès maintenant je t'ai jugé : tu ne seras jamais qu'un fruit sec. Thérèse, aussitôt que nous serons de retour en France, nous le mettrons chez un épicier.

Le commandant n'avait pas encore compris qu'un élève normal, à raison d'un travail consciencieux, pouvait réussir à manier correctement sa langue, alors que pour les mathématiques une certaine intuition est toujours nécessaire. Il disait au contraire .

– Je reconnais que tout le monde ne peut pas réussir en français. Pour les lettres il faut être doué. Mais pour les problèmes il suffit de travailler. Tu es doué pour la littérature, je ne dis rien, encore qu'il vaudrait mieux que tu le sois pour les mathématiques, mais nom de Dieu de bon Dieu, travaille tes calculs !

Or, justement, Jean était médiocrement doué pour les lettres. Il écrivait sa langue sans faire trop de fautes et cela paraissait miraculeux aux bons Pères dont les élèves utilisaient pour la plupart une étrange syntaxe. Cette correction lui valait régulièrement la place de premier en narration française qui inquiétait ses parents comme une tare secrète et leur donnait par contrecoup un amour soudain et immodéré des mathématiques.

A midi, Jean déjeunait chez les sœurs. Elles habitaient une vaste maison pleine de corridors et entourée de jardins. En principe, elles ne recevaient que des filles, mais comme Jean était encore très jeune, elles acceptèrent après de longues discussions de le nourrir à midi. Ce ne fut pas sans précautions. Le réfectoire était occupé par deux longues tables recouvertes de toiles cirées. D'un côté la table des grandes, de l'autre celle des petites. Comme la table des petites n'était pas complètement occupée, on installa Jean à une extrémité solitaire et de façon à ce qu'il tournât le dos aux grandes. Les premiers jours, il souffrit d'entendre les filles rire dans son dos comme elles rient quand elles se moquent des garçons. Mais bientôt, les grandes cessèrent de rire et de se moquer et Jean put voir, à des regards furtifs, qu'on éprouvait pour lui de l'amitié. Il comprenait bien que son œil noir et ses mèches folles devaient lui composer un attrait romantique, propre à séduire les femmes. Il arrivait à l'âge qui est sans doute le plus propice aux passions sentimentales de l'amour : il venait d'avoir douze ans. Aussi, cette Syrienne brune et dorée qui chuchotait si fort dans son dos n'était pas sans l'émouvoir. Son cœur battait lorsque leurs regards se rencontraient à la sortie du réfectoire, et il se disait qu'il aurait souhaité lui baiser la main dans l'ombre d'un couloir. Mais le repas à peine achevé, une religieuse l'entraînait par des escaliers tortueux et l'enfermait à double tour dans une petite pièce où il y avait un piano. Jean demeurerait prisonnier pendant une heure, mais ne s'ennuyait pas. Depuis plusieurs mois qu'il prenait des leçons de piano, il avait fait des progrès considérables. La jeune religieuse qui était son professeur s'en montrait stupéfaite. Lorsque Thérèse venait la voir, elle

n'hésitait pas à dire :

– Je suis particulièrement satisfaite de votre fils, Madame. Il a les dispositions d'un véritable artiste.

Thérèse, serrée dans une robe blanche, le teint cramoisi par la chaleur qui s'ajoutait aux fatigues que le moindre voyage lui causait, répondait d'une voix mielleuse :

– Vous m'en voyez ravie, ma très chère sœur, car si je ne connais pas moi-même la musique, j'en suis très « fêlée ».

Thérèse voulait dire « fêlée », mais n'ayant entendu prononcer ce mot qu'une fois dans sa vie et par un officier atteint de lambdacisme, elle n'avait pas su lui restituer d'elle-même sa véritable orthographe. Elle utilisait ainsi lorsqu'elle allait « dans le monde » toute une série de mots qu'elle trouvait distingués et qu'elle prononçait de la manière la plus inconvenante, en sorte que, souhaitant de se hisser au niveau des gens qu'elle entretenait, elle laissait l'impression d'une femme ignorante et parvenue, qui s'exerçait maladroitement au beau langage.

De retour à Gorée, elle enlevait sa robe trempée de sueur et, vêtue d'une simple chemisette rose, les cheveux défaits, se jetait sur une chaise longue pour souffler. Son mari apparaissant dans la chambre pour troquer sa tenu kaki contre un pyjama de tussor, elle lui disait :

– Placide, je suis morte. Ce voyage à Dakar m'a éreintée. Si tu savais comme la sœur qui donne des leçons de piano à Jean est jolie. Elle est toute jeune. Il paraît qu'elle était très riche et que c'est une demoiselle « de ». Si c'est pas malheureux de voir des jeunesses comme ça gâchées pareillement.

– T'en fais donc pas pour elles, disait le commandant. A quoi crois-tu donc que servent les Pères du Saint-Esprit? Je suis bien sûr que si je passais sur elles je ne les écorcherais pas, va.

– Placide, comment oses-tu dire des choses pareilles? Tu sais très bien que ces femmes-là ignorent les sensations.

Le commandant ne répondait pas, car il n'aimait guère que la conversation prit un tour grivois qu'il jugeait incompatible avec sa dignité. Quant à Thérèse, elle déclarait à qui voulait l'entendre, qu'elle avait l'esprit très libre et que les plaisanteries les plus salées ne lui faisaient pas peur. Elle avait décrété une fois pour toutes qu'il fallait être gai en société et qu'il n'y avait rien de plus sot que de s'y montrer morose et pudibond.

– Là où il n'y a pas de gaieté, il n'y a pas de plaisir. Et tout le

monde comprenait bien que pour elle « gaieté » était le synonyme rigoureux de « cochonnerie ».

Partant de ce principe, son plus grand plaisir était d'aller à Dakar avec son mari pour déjeuner à « la popote des célibataires ».

Les célibataires étaient trois vieux coloniaux très racornis, tous les trois stagnant au grade de capitaine. Étant donné leur double qualité de coloniaux et de célibataires, ils se croyaient tenus d'être ivres tous les soirs et de dérouler leur morne existence dans le plus crapuleux débraillé. Le laisser-aller et le dévergondage atteignaient leur diapason lorsque Placide et Thérèse se trouvaient là. Placide devait se faire violence pour participer à ces agapes qui heurtaient sa conception solennelle de la vie, mais Thérèse l'entraînait et, le verre en main, n'hésitait pas à entamer d'une voix criarde les chansons les plus imprégnées d'esprit gaulois, cependant que le capitaine Méricat, furieux d'avoir eu les fesses piquées à coups de fourchette par le facétieux Braquellé, vidait par mégarde sur le crâne de Placide ahuri un litre entier de vin blanc.

Cette étonnante aptitude de Jean pour le piano n'était d'ailleurs pas sans inquiéter sa famille. Placide le voyait glisser avec effroi sur une pente artistique singulièrement dangereuse.

– Je n'aime pas le genre artiste, disait-il. Ce sont tous des crève-la-faim.

– Cependant, mon chéri, on ne peut tout de même pas l'empêcher d'apprendre la musique. Plus tard il nous en sera reconnaissant.

– D'accord, mais je voudrais pas qu'on le pousse exagérément dans une voie pour laquelle il ne montre, hélas, que trop de dispositions. Maintenant, il ne va rêver que de poésie et de musique, et ce n'est pas cela qui nourrit son homme.

Le commandant qui disait souvent à son fils : « Surtout n'entre pas dans l'armée, je ne connais pas de plus sale métier que le métier militaire », souhaitait au fond de lui-même de le voir suivre le même chemin que lui. Il aurait aimé voir s'établir dans la famille Delmain une forte tradition militaire. De père en fils on se serait transmis l'épée et, dans ses rêves les plus grandioses, il voyait Jean dans la peau d'un général. Mais le souvenir des succès de son fils en

narration et en musique lui ôtait brutalement tout espoir.

– Non, décidément, je l'avais bien dit, ce Jean ne sera jamais qu'un fruit sec. Ce n'est pas avec un piano qu'on fait son chemin dans le monde. Ou alors il faut avoir de la galette, et de la galette nous n'en avons pas. Thérèse, je te le répète, lorsque nous arriverons en France, nous mettrons Jean chez un épicier. Cela ne correspond pas à mes rêves de vieux père, mais la vie est la vie, et il faut la prendre comme elle est.

– Et nous aurions bien tort, disait Thérèse, de nous tourmenter pour un drôle qui nous méprise. Plus tard, quand il aura des enfants, il comprendra tous les sacrifices que nous faisons pour lui.

Le commandant, accablé par la noirceur de son destin paternel, jurait d'un ton sec :

– Garce de vie, va ! Avoir fait toutes les colonies, avoir risqué sa peau de 14 à 18 sur tous les champs de bataille pour en arriver à avoir un fils épicier ! Il y a de quoi se foutre une balle dans le caisson, bon Dieu ! Tiens, buvons un coup et n'y pensons plus, ça vaudra encore mieux. Le pernod, il n'y a encore que ça de vrai.

Arriva le mois de mai. C'était le temps de la première communion, et le commandant qui disait dans les moments d'émotion : « S'il y a un Dieu et qu'il nous voie de là-haut... » s'était fort peu préoccupé de l'éducation religieuse de son fils. Par contre, Thérèse, dont la profession de foi était « Je suis croyante mais pas pratiquante », considérait la première communion comme au moins aussi importante que le certificat d'études. Elle était donc entrée en relation avec le Père Marquette et avait loué un banc à l'église, au premier rang. A la suite de cette entrevue, Jean était devenu l'élève du bon Père et ce dernier disait que, s'il ne récitait pas son catéchisme par cœur, il manifestait une compréhension remarquable de sa religion. Phrase qui déchaînait chez le commandant de sourds grondements de colère et une série de regards exaspérés, lancés par son petit œil humide qui avait pris à la longue la couleur vert pâle de l'anis Berger.

– F'rait mieux de comprendre les mathématiques. J'ai dit, concluait-il.

– Mais voyons, Placide, tu n'es pas du tout dans la question.

– Je m'en fous. Laisse-moi tranquille. Toutes ces histoires de curé c'est de la frime. Je sais ce que je dis, peut-être.

L'atmosphère était lourde dans la maison, car ces discussions éclataient le plus souvent à l'heure des repas. Le Bambara géant qui servait à table, dès qu'il entendait le commandant élever la voix, se mettait à trembler de frayeur. Il s'attendait toujours à ce que la colère du chef, abandonnant son objet primitif, se détournât vers lui. Il avait alors un regard craintif, des yeux apeurés, et il cassait généralement un verre, une assiette ou une soucoupe. Ce qui, chose curieuse, arrêta net la colère du commandant qui se bornait à dire :

– Allons bon, voilà encore ce grand imbécile qui a cassé quelque chose.

Et quand le Bambara paraissait, tenant à la main des débris de verre ou de porcelaine :

– Y en a pas moyen faire attention à ci qui ti fais? Si toi y en a si maladroït, toi y en a pus ordonnance et toi y en a coucher prison.

– Oui, ma commandant, répondait l'autre qui aurait donné volontiers une livre de sa chair pour être transporté soudain à cent lieues de là.

Cette terreur du noir avait le don de flatter le gros Placide qui se sentait alors vraiment dans la peau d'un gouverneur militaire. Thérèse souriait, émue de voir à son mari tant de puissance, et le commandant, complètement apaisé, tirait cependant de l'affaire une morale énergique :

– Ces gens-là, il n'y a qu'un moyen d'en venir à bout : la matraque et le coup de pied au cul.

Jean se plaisait beaucoup à la mission. C'était une grande maison précédée d'une cour sableuse, maison très vieille, très compliquée et qui avait une terrasse sur la mer. Le Père Marquette le recevait dans une chambre pleine de livres, meublée d'un lit, d'une table de travail, d'une chaise, d'un fauteuil couvert de reps rouge et d'un prie-Dieu. Le Père faisait asseoir Jean dans le fauteuil et rangeait des feuillets manuscrits en expliquant qu'il écrivait une réfutation du Qôran. La leçon de catéchisme commençait sur le ton de la conversation familière et, lorsqu'elle était terminée, on se rendait

sur la terrasse pour la partie d'échecs. Jean tenait toute sa science du Père, mais il était rapidement devenu assez fort pour lui résister pendant une grande heure. Sur la balustrade, une mâchoire de rhinocéros était posée. On ne voyait pas la petite rade des pêcheurs, ni la Pointe Nord, mais la mer venait jusqu'au pied de la maison et il y avait un cargo sombre partant pour Rufisque qu'on devinait au loin.

Après la partie, le Père Marquette laissait Jean dans une salle étroite qu'on appelait la salle de l'harmonium. Jean s'exerçait jusqu'à l'heure du dîner. Quand il rentrait, le commandant lui demandait d'une voix sévère :

- Qu'est-ce que tu as bien pu foutre jusqu'à maintenant ?
- J'étais chez le Père et je jouais de l'harmonium. Placide ne trouvant sur-le-champ aucun commentaire, se taisait, tandis que Thérèse, les mains sur les hanches, déclarait d'un air entendu :
- Ça ne vaut pas le piano.
- Ce n'est pas la même chose.
- Bien sûr, mais ça ne vaut tout de même pas le piano.
- Évidemment, répondait Jean, rien ne vaut le piano.
- Si, disait le commandant, les mathématiques.

Le mois de mai, pour la population catholique de l'île, c'était le mois de Marie. Thérèse disait « le mois des fous », mais laissait volontiers Jean assister aux bénédictions du soir. Le commandant avait bien protesté :

- Tu oublies que Jean doit partir à l'école tous les matins et qu'il faut qu'il soit levé de bonne heure.

Mais Thérèse avait répondu :

- Jean fait sa première communion le mois prochain, on ne peut tout de même pas l'empêcher d'être pieux. C'est pas tous les ans qu'on fait sa première communion.

Le soir, après dîner, Jean se rendait à la petite église. La mer, presque sans mouvement, débarquait sans bruit sur la côte et ne repartait plus. La nuit, arrivée par surprise, donnait aux rues de sable un tel silence qu'on n'osait plus s'y engager. Les fruits des

arbres éclataient comme un coup de feu dans l'obscurité, et les lampes à acétylène qui éclairaient le coin des rues versaient en tremblant leur lueur pâle et sifflante. La nuit était si profonde qu'on se demandait si le jour reviendrait jamais, et il y avait un ciel plein d'étoiles et tout au bout d'une rue sans lumières, la mer tranquille et scintillante.

Dans l'église, on ne voyait que l'autel éclairé par les cierges et le prêtre qui levait l'ostensoir. Jean montait avec les chanteurs groupés autour des petites orgues et il était ému par cette atmosphère si familiale, cette adoration naturelle et cette protection tendre que la Vierge Marie semblait réellement envoyer du ciel sur les femmes agenouillées. Le plus petit enfant de chœur balançait l'encensoir et, quand la bénédiction était terminée, le plus grand éteignait les lumières avec ses doigts.

Jean retournait lentement chez lui, la tête encore bourdonnante des chants de l'Église, et penché sur la véranda, jetait avant d'entrer dans sa chambre chaude un regard amical sur le monde endormi.

Mais l'amour devait se montrer.

Ce soir-là, dans l'ombre de l'église, une jeune fille belle, belle, et que Jean n'avait jamais vue, s'était agenouillée. Elle était accompagnée d'une dame plus âgée qui pouvait bien être sa mère ou peut-être sa tante. « La duègne », pensa Jean qui venait de lire *Cyrano* de *Bergerac* et il sentit qu'il pâlisait et qu'il devait s'accouder à la balustrade des chanteurs. Pendant toute la bénédiction il eut les yeux fixés sur elle pour se gorger de cette peau mate, de cette chevelure passionnée, et cet œil noir fixé sur l'autel ou clos dans la prière. N'oubliera-t-il pas ces traits dans son sommeil et, le jour venu, gardera-t-il sur le chemin de l'école autre chose que le souvenir d'une jeune fille nouvelle? A la sortie de l'église, Jean vit qu'elle parlait aux vieilles femmes du village qui venaient respectueusement la saluer. On la connaissait donc déjà dans l'île. Il semblait qu'après une longue absence, elle revenait prendre une place qu'un hasard seul lui avait fait quitter. Il frôla le groupe où elle était, pour mieux contempler son visage et aussi, avec l'espoir à peine avoué qu'elle allait tourner les yeux vers lui. Puisqu'il était le seul garçon blanc de l'île, ne devait-il pas forcément l'intéresser? Sans doute la jeune fille était plus âgée que lui. Elle avait seize ans peut-être et lui n'en avait que douze, mais n'était-il pas beaucoup

plus grand et plus fort qu'on ne l'est habituellement à son âge? Il paraissait bien lui aussi avoir seize ans, mais il ne savait pas encore combien il est difficile de séduire une jeune fille lorsqu'on a des culottes courtes et qu'on est en sixième A. N'importe, il se sentait follement amoureux, jusqu'à donner sa vie pour un regard ou un geste d'amitié. Il fut inquiet, soudain, de savoir s'il était beau et s'il pouvait garder l'espoir de toucher le cœur des femmes, mais il ne savait qui interroger. Il ne fallait pas songer à ses parents qui ne comprenaient jamais rien à rien, et quant à ses camarades d'école, ils ne pouvaient pas savoir. Il avoua tout au soldat landais qui lui frappa sur l'épaule en disant :

– La fille qui ne voudrait pas de toi serait bigrement difficile. Crois-moi, Jean, tu peux y aller.

Mais oserait-il jamais lui déclarer son amour? Comment ferait-il pour la voir, pour la connaître?

Le chemin de l'école était maintenant le chemin du bonheur. Jean traversait la place Protêt comme si, de toute éternité, les arbres et les massifs de fleurs avaient été ménagés pour l'accueillir. Le réfectoire des sœurs ne l'effrayait plus, avec ses filles moqueuses qui lui paraissaient soudain inoffensives parce qu'elles n'étaient pas dans le secret. Il ne désirait plus connaître le nom de la Syrienne et ne cherchait plus son regard. Il attendait seulement la bénédiction du soir, le moment où la jeune fille brune s'agenouillerait à son banc sans se douter qu'elle était attendue, sans se douter que de tout le jour il y avait eu un garçon qui n'avait pensé qu'à elle.

Jean la vit comme il l'avait vue la veille. Elle n'avait rien perdu de sa beauté et il comprit que son amour était déjà irréparable. Évidemment, il ne pourrait pas vivre sans elle : il allait falloir l'épouser. Il songea brusquement à ses douze ans, à toutes ces années qui étaient devant lui et qu'il faudrait dépasser une à une. Pourquoi avait-il tant négligé les mathématiques, pourquoi avait-il sottement compromis son avenir?

Le lendemain était un jeudi. Dans la matinée, Jean avait décidé de résoudre coûte que coûte le problème de la semaine. Mais à peine assis devant la table en bois blanc où il écrivait ses devoirs, il comprit que maintenant encore moins qu'autrefois, ces énoncés puérils retiendraient son attention. Il avait envie de rêver et de lire des vers. Il prit un gros livre rempli des poèmes de Victor Hugo et il partit vers les rochers pour lire près de la mer. Mais il y avait trop de soleil, les rochers brûlaient et la mer était aveuglante. A l'ombre

des baobabs, il lut l'histoire de la jeune fille qui aimait trop le bal et qui était morte. Chaque vers faisait rebondir son amour et il regardait avec émerveillement cette petite île de sable avec ses côtes de pierres. Dans le jardin de l'adjudant, on voyait deux rangées de citronniers et une branche de laurier-rose qui passait sur le mur. Au coin des rues, d'anciens canons portugais menaient leur vie de rouille, le cinéma des instituteurs jouait pour toujours *Les Trois Mousquetaires* et la rue du Chevalier-de-Boufflers était tellement sinueuse, tellement pleine d'ombre, qu'on se demandait ce qu'il y avait derrière les portes, que le bouquet de fleurs rouges attaché à la fenêtre grillagée pendait comme un message et qu'une angoisse mortelle vous serrait brutalement le cœur. Le monde était-il donc soudain plein de présages? Ah! cette île n'était pas une île déserte : elle ne gardait plus rien d'inconnu. Et voici qu'une jeune fille brune plus belle que toutes les jeunes filles brunes, avait mis le pied sur cette terre cent fois parcourue et qu'elle avait tout transfiguré. Jean connaissait les détours de cette île sèche et brûlante, et maintenant le décor usé était prêt de nouveau pour l'aventure. Après tout, rien n'était perdu : le mystère naissait d'une présence humaine et des jours venaient qu'on n'attendait plus. Jean, qui était grimpé au Castel par une échelle de fer, regardait les maisons du village écrasées sur la terre. Dans l'une d'elles vivait la jeune fille qu'il aimait, elle passait tous les jours dans une de ces rues. Il fallait découvrir sa maison, se faire connaître d'elle et se jeter à ses pieds. Jean découvrait avec bonheur une tâche difficile et passionnante, que nulle puissance étrangère ne lui avait imposée. L'île s'enveloppait d'une atmosphère enchantée, puisqu'au détour de chaque rue la plus belle rencontre était permise. Dakar, au loin, n'avait plus d'attrait, même avec ses bateaux pour l'Amérique du Sud et le cargo aveugle qui sifflait pour entrer dans le port.

Au début de l'après-midi, Jean se rendit à la mission pour la leçon de catéchisme, puis vers quatre heures il alla rejoindre Abdoulaye qui partait pour la pêche. La pêche avait lieu dans la rade et l'on s'installait sur le wharf de bois. Abdoulaye, accroupi sur le bord des planches, les jambes croisées comme un bouddha, enroulait un bout de sa ligne de corde autour de son gros orteil dressé, en sorte que, chaque fois que le poisson mordait, le gros orteil fléchissait et tirait Abdoulaye de son rêve. Lorsque Abdoulaye pêchait, il demeurait silencieux et d'apparence endormie. Il expliquait à Jean que c'était pour mieux méditer sur la nature de Dieu et des hommes et quelquefois sur les aventures de l'amour.

Ce jour-là, il consentit à écouter Jean qui lui dévoila d'un coup sa rencontre et sa passion. Abdoulaye sourit en découvrant ses dents

jaunes, pour montrer que ses expériences ne lui étaient pas étrangères et qu'il savait les considérer à leur juste valeur, qui était infime. Toutefois, il consentit à faire un effort de mémoire et à se rappeler l'existence d'une jeune fille qui avait quitté l'île deux ans auparavant et qui était connue pour sa beauté et la grâce de son maintien. Il savait même où était située son ancienne maison. Jean écoutait avec une grande émotion ces paroles de réconfort qui lui procuraient une joie telle, qu'il n'avait pas le souvenir d'en avoir jamais éprouvé de semblable. Il laissa éclater son bonheur.

– Conduis-moi vite à la maison. Je veux la voir tout de suite.

Jean parla longuement de la jeune fille qu'il aimait et étourdit Abdoulaye de mille questions saugrenues auxquelles l'autre ne savait plus répondre. Enfin, on tira de l'eau un poisson ruisselant qui fut jeté sur le wharf. C'était un poisson large et plat, avec des écailles parcourues d'arabesques brillantes. Il faisait des bonds énormes et tous les pêcheurs s'étaient rassemblés pour mesurer d'un œil jaloux la valeur de la prise et pour voir ses belles couleurs qui pâlissaient jusqu'à disparaître. Près du wharf, s'étendaient la plage et le petit port dont les pirogues étaient parties. Au-delà, se dressait la terrasse blanche des palmiers-dattiers. Abdoulaye entraîna son ami derrière la terrasse en passant par le marché aux poissons. Ils débouchèrent sur la grande place de l'île où se trouvaient l'ancienne école professionnelle, les bâtiments des élèves instituteurs, l'hôpital militaire, l'imprimerie du Gouvernement et la mairie aux jardins fleuris. Quelques équipiers de l'Union Sportive Goréenne jouaient au ballon sans souci de leurs pieds nus et du sol recouvert de graviers coupants.

Jean et Abdoulaye traversèrent les jardins de la mairie et s'engagèrent dans une rue étroite qui bordait la côte. Abdoulaye s'arrêta devant une grosse maison qui avait deux fenêtres au premier étage avec des rideaux de dentelle.

– Je crois que c'est là, dit-il.

Et Jean, qui craignait de voir une main soulever doucement le coin du rideau, l'entraîna avec autant de hâte que si sa présence dans cette rue avait été le témoignage irrécusable de son amour.

Au dîner, Thérèse dit à brûle-pourpoint :

– Crois-tu qu'elle est jolie la fille de cette pauvre Martha! On a

rarement vu une beauté pareille.

– Oui, elle n'est pas mal, dit le commandant. Évidemment, il y a mieux, mais enfin elle n'est pas mal tout de même.

– Je te dis, Placide, qu'elle est remarquablement jolie. Cette enfant a des yeux à la perte de son âme. Tout de même, si j'avais cru retrouver Martha à Gorée. Quand je pense que nous avons passé notre certificat d'études ensemble.

Cette fois, Jean écoutait ses parents avec une attention passionnée. Leurs paroles avaient dépouillé toute banalité, toute leur ineptie coutumière parce qu'elles pénétraient, avec quelle inconscience, dans un monde caché. Tout de suite, il avait compris le miracle. Il avait compris qu'au moment où il était à la pêche, celle qu'il aimait était venue chez lui et qu'il avait ainsi maladroitement perdu la première occasion qu'il avait eue de la connaître. Il s'efforçait d'interroger avec calme.

– Quelqu'un est venu à la maison, maman?

– Oui. A propos, où étais-tu, petit galopin? Chaque fois qu'on a besoin de toi tu n'es jamais là.

– Mais maman, tu sais bien que j'étais chez le Père à ma leçon de catéchisme. Après je suis allé à la pêche avec Abdoulaye.

– Eh bien ! tant pis pour toi, tu as manqué une charmante visite et qui t'aurait sûrement fait plaisir. C'est une de mes amies d'enfance qui est venue me voir avec sa fille qui est, entre parenthèses, bien plus intéressante que toi. Elle aurait voulu faire ta connaissance, mais on ne sait jamais où te prendre quand il le faudrait. Cette jeune fille serait pour toi une compagne autrement intéressante que tous tes négros.

Jean ne cachait plus son émotion. Ainsi sa mère connaissait la jeune fille merveilleuse et, sans qu'il ait été nécessaire de rien dire, lui en proposait l'amitié. C'était vrai, elle la lui proposait et ses paroles prononcées d'un ton rogue étaient accueillies avec un tremblement de joie, avec une reconnaissance sans limites. Mais voici qu'elle ne se contentait plus de lui suggérer cette compagne de jeu, elle la lui imposait presque et avec quelle délicieuse vérité.

– Raymonde est une jeune fille très bien. Je te présenterai à sa mère dimanche et tu tâcheras d'être poli avec elle et de ne pas te conduire comme un benêt.

Et, s'adressant à Placide :

– Mais regarde-moi donc ce petit sot : il passe par toutes les

couleurs de l'arc-en-ciel. Est-ce que par hasard il aurait l'intention de se rebiffer contre ses parents qui se saignent aux quatre veines pour lui donner de l'instruction? Dis-lui donc de se tenir tranquille, Placide. Sinon, on ne pourra bientôt plus en avoir raison.

Placide, que toutes ces histoires n'intéressaient pas, remuait dans son orbite un œil déserté par l'intelligence et lançait d'une voix caverneuse :

– Veux-tu poser tes mains sur la table et te tenir droit sur ta chaise. Et laisse-moi ce couteau tranquille : on ne coupe pas son pain, on le rompt.

Puis il reprenait avec une grande dignité son effrayante mastication de viande, car un de ses principes les plus chers était qu'il fallait mâcher soigneusement les aliments.

Thérèse, un peu vexée, reprenait :

– Le mari de mon amie est mort le mois dernier à Conakry où il était agent de la maison « Durand et Polk ». C'était un homme très bien et Martha est folle de chagrin. Tu tâcheras d'être aimable avec la jeune fille et de ne pas faire de gaffes. Et ouvre la bouche pour dire bonjour, habituellement on ne t'entend jamais quand tu parles. Elles ont habité Gorée pendant cinq ans et au moment de partir à Conakry elles ont préféré laisser leurs meubles plutôt que de faire un déménagement. Elles vont rester ici quelque temps avant de rentrer en France.

Ainsi Jean découvrait d'un seul coup et sans les avoir cherchés tous les renseignements qu'il ne croyait pouvoir surprendre que longtemps plus tard et au prix des plus pénibles difficultés. Toute la fantastique entreprise qu'il avait rêvée se trouvait réduite à la plus banale des présentations. Il regardait sa mère qui vidait en pinçant les lèvres un grand verre de vin rouge fortement alcoolisé. Elle avait engraisé depuis qu'elle était au Sénégal, elle était écarlate et de grosses gouttes de sueur coulaient de son chignon dans son cou nu. Elle aimait se mettre « à l'aise » et pour l'instant elle était simplement vêtue d'un peignoir qui collait à sa peau et qui dévoilait la naissance d'une gorge moite et pendante. Le commandant, son repas terminé, rotait bruyamment à petits coups secs et sonores.

– C'est extrêmement distingué chez les Arabes, disait-il en manière d'excuse.

Puis il se mettait à chanter :

*Métroli-métrolo-métroli-métrotain,
Vlà l' métropolitain.*

Quant à Jean, il se glissait sur la véranda, dévalait l'escalier et bondissait à l'église où il attendait, dans la sacristie, l'heure troublante de la bénédiction.

Lorsque Jean, bien des années plus tard, songe à cette aventure, il ne peut s'empêcher de sourire à l'idée de cette exaltation puérile et de tout cet appareil sentimental dressé autour de sa douzième année. Mais, de ces constructions naïves et fragiles, filles d'un cœur débauché par la solitude, les poèmes romantiques et les tendres histoires de La Bibliothèque de ma Fille, l'émotion ancienne n'a pas complètement disparu. Il suffit de se rappeler combien le bonheur tenait à peu de chose et combien Raymonde était belle. Il n'y avait presque rien entre les deux enfants, sinon les efforts de Jean pour faire comprendre un amour qu'il n'osait pas avouer. Sans doute, dès le premier instant, la jeune fille avait deviné dans ces regards battants, dans ces manœuvres malhabiles le secret « du petit Delmain », mais elle avait toujours repoussé avec une ironie dédaigneuse cet amour enfantin. Toujours, elle avait gardé une attitude hautaine et des gestes secs. Lorsque Jean y pense, il se dit que son idole n'a été, en y regardant bien, qu'une petite fille très bête et très orgueilleuse, comme elles le sont toutes lorsqu'un garçon les aime et qu'elles manquent de simplicité. Et celle-ci avec son teint pâle, son arrogante beauté, avait le goût du romanesque, des silences lourds de sous-entendus et des vies maudites. Elle rêvait d'aimer un Espagnol qui se serait appelé Don Pedro et qui aurait gratté de la guitare sous ses fenêtres, enveloppé dans une cape de lumière. Lorsqu'elle était avec Jean sur la terrasse, elle restait longuement les yeux fixés sur la mer. Chaque bateau quittant le port lui semblait manqué. Elle disait :

– Damnation, damnation, pourquoi ne suis-je donc pas à bord?

Et son visage exprimait une souffrance mortelle.

– Mais parce qu'il est préférable pour vous et pour tout le monde que vous soyez ici, répondait Jean. Ce bateau, qui d'ailleurs n'est qu'un affreux sabot, s'en va vers des pays effrayants où il y a trop de soleil et des fièvres.

– Ne parlez donc pas de ce que vous ignorez, mon pauvre Jean.

Vous êtes jeune, vous ne pouvez pas deviner et vous vous comportez comme un enfant stupide. Ah! *stupid fellow!*

Et Raymonde, penchée davantage sur la mer, poussait un long soupir, comme ceux des héroïnes incomprises.

Cette hauteur, ce refus d'entrer dans le jeu, avaient fini par décourager Jean, qui aurait bien percé des murailles pour la conquérir, mais que déroutaient les difficultés sentimentales. Il trouvait que cette Raymonde trop belle était bien ennuyeuse et qu'elle avait une manière parfaitement insupportable de poser sur vous ses yeux noirs. Au début, effaré d'un échec qu'il n'avait pas prévu, il avait songé à se tuer.

– Je me jetterai du Castel, disait-il, et on cherchera mon corps dans les rochers avec des lanternes. Lorsqu'elle apprendra ma mort elle pâlera affreusement, poussera un cri et s'évanouira. Elle entrera dans un couvent et n'aura pas trop d'une vie de remords pour sécher ses larmes.

Il s'était ouvert de ce projet à Abdoulaye qui avait trouvé la vengeance très belle, mais l'avait néanmoins déconseillée. La philosophie de cet astucieux jeune homme était presque entièrement fondée sur un magistral dédain des femmes. Il l'expliquait d'un ton grave :

– Les femmes ne valent pas qu'on se donne pour elles le moindre chagrin. Considère qu'elles sont juste bonnes à être renversées sur une natte poussiéreuse et à lécher les pieds des hommes qui seuls possèdent la sagesse. Ne t'inquiète plus de celle-là et à l'avenir, avant de choisir une femme, assure-toi bien de son amour.

Jean avait bien cherché à retrouver l'atmosphère du mois de mai et les bénédictions du soir. Il aurait probablement suffi d'un mot de Raymonde pour que tout fût sauvé, mais ce mot, la jeune fille ne le disait pas. Un jour pourtant, elle l'accueillit avec une joie qu'il ne lui avait jamais vue. Elle dansait, chantait, frappait des mains comme une petite sotté.

– Jean, que je suis heureuse, maman a reçu une lettre : nous partons dans dix jours.

Puis elle recommença à danser, mit un doigt sur sa bouche et entraîna Jean vers la terrasse. Ses yeux luisaient inexplicablement et il y avait une flamme presque féroce dans son regard. Elle se pencha vers lui et lui dit à voix basse :

– Jean, vous avez toujours été un bon camarade, je vais vous dire mon secret. A Conakry, j'ai connu un jeune homme qui avait vingt

ans et qui était blond comme vous ne pouvez pas l'imaginer. Maintenant il est en France et il fait son service militaire. Il m'a dit que lorsque je reviendrais et que son service serait fini, il m'épouserait. Il est riche, Jean, il est beau et dans quelques jours je serai sa femme.

Et Raymonde reprit sa danse tournoyante et son chant de bonheur. Ces petites phrases banales et cruelles, troublaient Jean jusqu'au désespoir et lui faisaient deviner ce qu'était la vie des hommes et qu'il n'y avait pas d'enchantement sans contre-partie de malheur. Il aurait voulu prendre une attitude désinvolte, montrer que toutes ces choses le touchaient fort peu et qu'il évitait tous les pièges. Mais sa voix devenait rauque et ses larmes, longtemps contenues, finissaient par couler. Raymonde le regardait curieusement, comme si cette douleur n'avait pas été prévue, comme si elle ne reconnaissait plus la souffrance qu'elle avait causée. C'était sa première victoire de femme, et elle en fut tellement heureuse qu'elle eut un véritable élan de bonté.

– Que vous êtes sot, Jean. Il ne faut pas pleurer comme ça : ce que je vous ai dit tout à l'heure n'était pas vrai, vous avez bien vu que c'était une plaisanterie. Je ne voulais pas vous faire de peine.

Puis à voix basse, et en inclinant sa joue sur son épaule :

– Vous m'aimez donc un peu, Jean?

Jean fit « oui » de la tête et cela fit tomber des larmes qui hésitaient au bord de ses paupières. Alors Raymonde l'attira près d'elle et posa un baiser fraternel sur ses joues mouillées.

Tous les soirs, dans son lit surmonté d'une moustiquaire, Jean devait s'endormir avec le souvenir du baiser. Il devait y penser surtout, lorsque Raymonde partit pour la France. Sur le wharf où l'on s'était dit adieu, il agita sa main jusqu'au moment où *Rosario* contourna la Pointe Nord. Raymonde était debout à l'arrière de la chaloupe, le visage tourné vers lui, et de temps à autre elle agitait dans sa main gantée un léger mouchoir blanc. Lorsque le bateau fut caché par les rochers noirs, il courut au Castel et grimpa au plus haut qu'il put monter. *Rosario* était déjà loin sur la mer et comme le vent portait vers l'île, il entendit le faible cri de la sirène à l'entrée du port. Soudain on ne vit plus que la côte déserte et le port de Dakar avec tous ses bateaux tapis derrière les digues. Jean baissa les yeux sur l'île et s'aperçut qu'elle n'était plus la même. Elle avait repris une forme ancienne qui avait été oubliée. C'était une île qui était marquée sur les cartes, qui faisait partie du Sénégal et dont les habitants étaient électeurs. En pivotant simplement sur lui-même,

Jean pouvait voir dans la cour de la caserne la silhouette épaisse du commandant Delmain.

Le lendemain était jour de classe. Le matin en arrivant au port, Jean avait montré à Abdoulaye le bateau de la Compagnie Paquet qui allait emmener Raymonde vers la France. Le bateau partait à une heure de l'après-midi et Jean ne put assister à son départ. De la petite salle de piano où les bonnes sœurs l'avaient enfermé comme à l'accoutumée, il entendit les sombres mugissements du navire qui larguait les amarres.

C'était la fin d'une aventure et, ce qui était plus triste que tout, la fin d'un amour que l'on avait cru éternel. Dans la salle du piano fêlé, il y eut ce jour-là un garçon fou de douleur parce qu'une jeune fille brune était partie pour un autre monde.

Le temps arriva où la famille Delmain dut songer au retour. Dans le courant de juin, le commandant apprit qu'il devrait s'embarquer le mois suivant à bord du s. s. *Matadi* de la Compagnie Sud-Atlantique, à destination de Bordeaux. Un soir que Thérèse et le commandant étaient allés à Dakar pour le bal du gouverneur, elle avait dit en voyant le *Matadi* qui partait vers l'Europe :

– J'aimerais voyager à bord d'un bateau comme ça. C'est ça qui doit être agréable, et j'aime tant les voyages.

Lorsqu'elle apprit de la bouche du commandant que son souhait allait être réalisé, elle se mit à pousser des cris de joie et à couvrir son mari de baisers jusqu'à l'étouffer. Le gros Placide, heureux lui aussi, disait :

– Allons, allons, sotte. Tiens-toi voir un peu tranquille. Et tu ne sais pas qui m'a le premier annoncé la nouvelle? Eh bien! c'est le commandant Vormitte.

Placide et Thérèse éclatèrent de rire à l'idée du commandant Vormitte. Il possédait à leurs yeux une vertu comique particulière, qui tenait à la fois à son patronyme considéré par eux comme grotesque et réjouissant, et à l'incomparable dignité avec laquelle il portait une tunique blanche rapiécée et couverte de taches. Delmain avait déclaré une fois pour toutes que Vormitte était un « as » et désormais, on ne pouvait plus évoquer son allure sautillante et mécanique, ni entendre sa voix rouillée sans être aussitôt saisi d'un rire puissant. En outre, Vormitte était capable de boire dans la journée un nombre incalculable d'apéritifs et il n'était pas meilleur moyen de se concilier ses bonnes grâces, que de l'inviter à prendre un verre. Placide ne put s'empêcher de narrer sa rencontre.

– Je l'ai aperçu en face le café du Palais. Aussitôt qu'il m'a vu, il s'est mis à agiter ses bras et à courir vers moi comme un gamin. « Alors, gros plein de soupe, tu pars en France, qui dit. T'as bien de la chance, qui dit, d'embarquer sur le *Matadi*, qui dit. Tu vas bien m'offrir un verre, qui dit. Ce n'est pas ma faute, qui dit, si je te rencontre juste en face d'un café, qui dit. » Alors nous sommes allés à la terrasse et il s'est enfilé trois pernod en un clin d'œil. Sacré Vormitte, va!

Cette histoire avait le don de plonger Placide et Thérèse dans une joie vraiment débordante. Des larmes lui venaient aux yeux.

Thérèse, accoudée à la glacière, se tenait le ventre d'une main et murmurait entre les éclats de rire : « Ah ! mon Dieu, ah ! mon Dieu, j'ai jamais tant ri ! » tandis que le commandant, au mépris de toute dignité, se frappait lourdement sur les cuisses.

En apprenant la nouvelle, Jean avait éprouvé une grande joie. Gorée, décidément, l'ennuyait et les cours de l'Institution des Pères étaient mornes. L'hivernage aussi s'annonçait redoutable. Rarement avait-on supporté de pareilles chaleurs. Il y avait des moments où Jean, perdu dans Dakar, avait tellement soif qu'il frappait à n'importe quelle maison pour demander un verre d'eau. La nuit, il fallait s'allonger, complètement nu sur le lit, et la moustiquaire, impalpable et légère, oppressait comme un mauvais rêve. Les gestes les plus simples étaient décourageants et le commandant passait des journées entières en siestes accablées.

Cependant, Jean devait partir tous les matins pour Dakar et malgré l'heure, l'éclat de la mer fatiguait déjà les yeux. Le soir, en rentrant il annonçait :

– Le *Matadi* est arrivé à Montevideo, ou bien à Santos, ou bien à Rio de Janeiro.

Et Thérèse, qui n'avait aucune idée des distances et qui ignorait absolument où pouvait se trouver l'Amérique du Sud, interrogeait Placide :

– Tu ne trouves pas qu'il va vite pour un bateau?

– Tout ça, c'est une question de vents contraires et de savoir repérer la carte, répondait le commandant. Plus tu as de bons officiers et de bonnes machines, plus le bateau va vite, n'est-ce pas? D'ailleurs l'essentiel c'est qu'il nous ramène en France. Le reste on s'en fout.

Thérèse hochait la tête d'un air attentif et disait :

– Tout de même, c'est pas rien de diriger un bateau comme ça. On dira ce qu'on voudra, mais le commandant d'un bateau c'est quelqu'un. J'admire ces hommes-là, moi.

– Évidemment, on ne confie pas le commandement d'un navire au premier venu. C'est tout naturel. Il faut surtout être fort en mathématiques. Tu entends, Jean : sans les mathématiques, rien à faire. Avec les mathématiques, toutes les portes s'ouvrent devant toi.

– Ça, c'est bien vrai, disait Thérèse qui, pas plus que le commandant, n'était capable de faire une addition de deux chiffres.

Mais Placide, embarqué dans les considérations sérieuses,

continuait :

– Je veux bien faire tout ce que je pourrai pour toi et aller jusqu'au bout de mon devoir de père. Seulement, le tout est de savoir me prendre. Travaille les mathématiques et passe ton baccalauréat, et tu obtiendras tout de moi. Mais si tu continues à faire le paresseux, tu n'auras rien de rien. Il ne faudrait pas nous prendre pour plus poire qu'on est.

– Allons, Placide, tu t'emballes, mon ami. Sois donc un peu plus calme.

– Je ne m'emballe pas, je sais ce que je dis. D'ailleurs je n'insiste pas, j'espère que Jean aura compris.

Et le commandant posait un regard d'une grande sévérité sur la glacière, le petit buffet des apéritifs et, par-delà la porte ouverte, sur la nuit et les étoiles.

Une grande partie de la nuit se passait sur la véranda, car dans les chambres il était impossible de dormir. Le commandant était allongé sur un transatlantique, vêtu d'un pyjama léger qui laissait voir en transparence sa graisse rose et humide. Il fumait lentement sa pipe et continuait de boire des apéritifs dans de grands verres d'un demi-litre. Thérèses'éventait et soufflait bruyamment. Au pied de la maison s'étalait la mer phosphorescente, endormie sur les rochers bruns. Derrière la caserne se dressait la masse sombre du Castel et l'on pouvait voir, luisant traîtreusement sous la lune, la tourelle aux deux canons. Thérèse regardait le ciel, la mer, l'île silencieuse et se sentait émue soudain, par tant de silence et tant de beauté. Le trompette noir Timbo Alassane avait sonné l'extinction des feux et les hommes du poste étaient endormis sur leur bat-flanc. On entendait seulement le pas de la sentinelle et l'on voyait, lorsqu'elle passait devant la véranda, l'éclair de sa baïonnette. Thérèse, après avoir longuement réfléchi, soupirait :

– Tout de même, on aura vu des nuits comme on n'en verra jamais plus.

Ces paroles tombaient dans le silence, parce que le commandant était peu sensible aux beautés de la nature et que Jean trouvait les nuits étouffantes et pleines de moustiques. Cependant, lorsqu'on arrivait aux approches de minuit, le commandant, qui avait fini sa pipe, la frappait à grands coups sur la paume de sa main en disant :

– C'est pas tout ça, mais il faut aller se coucher.

Le 13 juillet au soir, toute la famille quitta l'île. Jean avait une dernière fois parcouru le Castel et la côte, une dernière fois joué aux échecs sur la terrassedu Père Marquette. Il regrettait à peine cette île où il avait connu son premier amour. Abdoulaye passait ses vacances à Dakar, et Jean lui avait donné rendez-vous le 16 juillet, jour du départ, à bord du *Matadi*. Sans tristesse, il quitta la maison, passant une dernière fois dans les rues de sable et devant le baobab sur lequel il avait gravé son nom : « Jean 1926. » Sur le wharf, tous les anciens du certificat d'études étaient venus lui dire adieu. Thérèse jeta dans l'eau quelques sous pour les voir encore plonger et remonter entre leurs dents la pièce brune. Lorsque *Rosario* quitta le bord, ils l'accompagnèrent quelques instants à la nage et Jean, de l'arrière, leur faisait des signes, leur parlait et leur promettait de revenir bientôt. L'un d'eux, qui s'appelait N'Diaye, continua jusqu'à la Pointe Nord. Au moment où la chaloupe disparut derrière les rochers, il se dressa dans la mer et fit un grand signe d'adieu de son bras gouttant d'eau salée. C'était fini. On ne voyait plus ni le marché aux poissons, ni la maison des douanes, ni les palmiers-dattiers de la place de la mairie. Il y avait encore Gorée de profil, avec ses rocs de basalte et ses maisons blanches, il y avait encore la masse noire du Castel bordée d'écume, qu'on ne vit plus du tout en entrant dans le port.

La famille Delmain déjeuna, dîna et coucha pendant deux jours « à la popote des célibataires ». Ce furent des jours de liesse, de grandes beuveries et de grandes mangeailles. On peut même dire sans exagérer qu'au soir du 14 juillet, les trois célibataires ainsi que le digne commandant, étaient complètement ivres, « pompettes » comme disait Placide. Thérèse, en dépit de ses solides préventions contre l'ivresse, était emportée par le mouvement joyeux. Jean était à la fois étourdi et dégoûté, et malgré tout heureux, quoique le commandant, dont la grosse tête ballait de droite et de gauche, eût entrepris de lui enseigner brutalement la manière correcte de se tenir à table.

Le 14 juillet à Dakar était, comme partout, un 14 juillet de drapeaux, de lampions et de défilés militaires. L'après-midi, Thérèse et Jean avaient assisté aux courses de pirogues qui se déroulaient dans le port. Les longues pirogues de vingt, de trente, voir de cinquante rameurs filaient sur l'eau éblouissante, et Thérèse disait qu'elle ne regretterait jamais d'avoir vu ça.

Le lendemain, elle alla chercher des bijoux qu'elle avait commandés, car il avait bien fallu emporter des souvenirs. D'abord

le commandant avait déclaré :

– Le Sénégal est un pays où il n'y a pas de souvenirs. Tu en vois des souvenirs, toi?

Thérèse avait répondu que mis à part les calebasses, elle ne voyait pas grand-chose. Mais on lui avait indiqué un bijoutier dakarois qui faisait de l'excellent travail. Il habitait en dehors de la ville et il fallut pour gagner sa maison, traverser le village nègre. Pour la première fois il vit les huttes noires rassemblées aux pieds des fromagers et il respira cette exécration odeur des villages d'Afrique dont les poissons pourris de Gorée n'avaient pu lui donner qu'une faible idée.

Le soir, Thérèse montra deux broches en or assez lourdes et assez laides qui furent saluées de sifflements admiratifs. Dans la nuit du 15 au 16, on nedormit pour ainsi dire pas. Le *Matadi* arriva, comme il était prévu, dans la matinée du 16. Jean attendit longtemps sur le quai Abdoulaye qui ne vint pas. Au bar du navire, on échangea des cocktails avec les célibataires et dans la soirée le *Matadi* quitta le port, grossi de la famille Delmain et de quelques Charentais qui affectaient de parler patois, ce qui enchantait Thérèse. Encore une fois, le bateau partit à l'heure du dîner. Jean, qui avait rêvé d'assister au départ, penché sur le bastingage, fut déçu. Il n'emporta pas la vision de Gorée et du Cap Manuel qu'il attendait depuis des jours. Quand il eut achevé de dîner, il bondit sur le pont, mais c'était déjà la nuit. Il y avait seulement à l'arrière et de plus en plus faible, la lueur intermittente d'un phare à éclipse, dernier indice d'une terre qu'on ne verrait plus.

L'arrivée à Bordeaux fut une déception. Cette traversée avait été tout au long comme un rêve et l'on regrettait qu'il fût déjà fini. Le navire était un monde compliqué et plein de surprises, avec ses rondes d'enfants qui venaient d'Amérique du Sud et qui chantaient en espagnol, avec les belles Argentines qui dansaient le tango et les Brésiliens en pantalon de flanelle blanche qui fumaient de longs cigares. Il y avait l'enfant Marilis qui se jetait en riant sur la balançoire, et Robert Pépin qui venait de Bahia-Blanca et qui enseignait à Jean le jeu de poker.

Longtemps on n'avait vu que la mer. Un matin, on avait longé les Canaries qui étaient sur l'eau comme un brouillard, puis on avait rencontré, premier visage de l'Europe, le Cap Saint-Vincent. Le

Matadi était resté à l'ancre tout un après-midi dans le port de Lisbonne, où l'on n'avait pu descendre à cause de la révolution, et l'on apercevait sur le Tage, où parvenaient de temps à autre des sonneries de clairon, quatre sous-marins silencieux. On n'avait pu descendre non plus à Vigo, parce qu'il faisait nuit et qu'on ne devait rester qu'une heure; et chaque rocher devant la côte semblait un repaire de brigands et chaque bateau, le bateau d'un pirate.

Un soir, une lumière avait éclaté dans la nuit et un officier était entré dans le salon pour dire :

– Mesdames et Messieurs, il faudra dans quelques instants vous arrêter de danser, parce que nous allons passer la barre et que le bateau va remuer un peu.

On avait applaudi sans savoir pourquoi et, malgré l'avertissement, tout le monde avait continué à danser. Jean avait été envoyé dans sa cabine et le lendemain, au réveil, le bateau s'était avancé très loin dans la Gironde et gagnait avec lenteur le port du Croissant.

On était à Bordeaux et déjà il n'y avait plus de soleil. Le quai Bacalan était sale, les pavés étaient restés boueux des pluies récentes et l'air était plein de poussière et de fumée. Derrière les hangars de la Compagnie, on apercevait de hautes maisons presque noires avec des volets clos. Thérèse pleurait sottement, parce qu'elle avait cru reconnaître sur le quai une ancienne amie qui était veuve et qu'elle n'avait d'ailleurs pas prévenue de son retour. Le commandant s'occupait des formalités, rôle dans lequel il était de première force, et Jean regardait avec ennui ses vêtements d'Afrique qu'il devinait soudain ridicules et qui, croyait-il, le désignaient à la moquerie des gens.

Dès qu'ils furent à terre, Thérèse l'entraîna à la « Belle Jardinière » et le vêtit de neuf des pieds à la tête. Puis elle rejoignit Placide dans un restaurant que, d'un commun accord, ils avaient trouvé très chic. On servit des escargots et du poulet. Pour les escargots, on apporta des instruments étranges que Thérèse n'avait jamais vus, mais dont Placide feignit d'avoir une longue habitude. Lorsqu'elle eut réussi à maintenir son escargot entre les deux coques de métal, Thérèse sentit une bouffée d'orgueil lui envahir la poitrine, et en extrayant de sa coquille le petit animal enroulé, elle connut qu'elle était arrivée au sommet de son existence.

Le commandant et sa famille décidèrent, comme tous les ans, de passer leurs vacances à Saint-Crépin. Placide avait six mois de permission : tout allait bien. Cependant, il importait d'éviter à tout

prix que Jean restât inactif. Lorsque l'installation à Saint-Crépin fut bien assurée, le commandant fit appeler son fils pour le haranguer.

– Mon fils, dit cet homme imposant, nous arrivons d'Afrique. A Gorée, tu as joui d'une liberté que les circonstances imposaient et qui d'ailleurs est de règle aux colonies. Je ne blâme donc pas ce que moi-même j'ai toléré, mais ici nous sommes en France : ce n'est pas pareil. Nous avons résolu, ta mère et moi, de te mettre à l'Acropole Militaire de Sagette. Il va falloir que tu prépares soigneusement l'examen, car on y pénètre par concours. Cette école, ouverte seulement aux fils d'officiers, est la première école de France et peut-être du monde. Les professeurs y sont tous hors ligne : c'est le *nec plus ultra* des as de l'Université. J'espère que tu reconnaîtras tous les sacrifices que nous faisons pour toi et que tu vas te mettre sérieusement au travail.

Jean acquiesça d'un signe de tête, et retourna à ses occupations qui étaient paisibles. La perspective d'aller à l'Acropole ne l'attristait guère, d'abord parce qu'il ignorait tout de cette vénérable institution, ensuite parce qu'il était un enfant docile et qu'il n'avait pas d'opinion préconçue sur les établissements de l'État.

Le commandant avait réussi à découvrir à Saint-Crépin un homme de belle apparence qui, durant l'année scolaire, professait dans une institution libre du Midi. Ce dernier consentit à commencer la préparation de Jean au concours et à lui enseigner les mathématiques, l'anglais et la géographie. Les leçons de cet homme astucieux dégageaient un profond ennui. Le maître avait des lorgnons, une voix très forte et il traitait son élève avec une ironie méprisante, fondée en partie sur des réminiscences classiques et les plus solides traditions de l'Université. Lorsque le cycle des leçons fut achevé, il avertit la famille.

– L'enfant réussira parce qu'il a l'esprit ouvert, mais je vous conseille de le surveiller de très près, car il est d'une paresse dont rien n'approche. Méfiez-vous, cela pourrait lui jouer de mauvais tours.

Sur quoi, le commandant fit appeler Jean pour lui « laver la tête ». Il prit une voix dure et commença :

– Jean, je viens d'apprendre que tu t'es conduit d'une manière inqualifiable vis-à-vis de ton professeur. Tu as été d'une paresse ignoble. Tu ignores, paraît-il, où se trouvent les îles Aléoutiennes et tu n'as pas encore réussi à extraire la moindre racine carrée. Tout ceci est très grave et de nature à compromettre sérieusement ton avenir. Toutefois, j'estime qu'il est encore temps pour toi de tenter

un redressement qui sera, je l'espère, définitif. Les vacances sont maintenant finies : nous allons rentrer à Livrac où je suis affecté et où je pourrais ne rentrer qu'au mois de janvier puisque ma permission va jusque-là. Mais je répugne à l'idée que tu pourrais demeurer dans l'oisiveté qui est, comme tu le sais, la mère de tous les vices. Ainsi donc, nous partirons à Livrac et tu iras au collège de la ville comme externe surveillé. Là tu travailleras en vue du concours de l'Acropole. J'ai dit : tu peux circuler.

Le facteur, qui depuis l'arrivée des Delmain ne dessaoulait pas, et qui d'ailleurs n'avait pas cessé de rouler dans les fossés durant tout leur séjour au Sénégal, se saoula à en crever la veille de leur départ, si bien que le matin on ne put le réveiller pour les adieux et que Thérèse déversa sur sa tête folle des torrents d'injures. A l'aube, la famille s'entassa dans la voiture d'un fermier qui la conduisit au petit trot jusqu'à la gare de Saujon. Là, un coup de vin blanc fut accordé aux hommes et un café crème à Jean et à Thérèse qui brisait délicatement entre ses doigts gantés des croissants durs comme la pierre. Elle les trempait ensuite dans le liquide fumant en disant pour faire de l'esprit :

– J' suis-t'à-Royan, j' fais ma p'tite trempinette.

On paya le fermier complaisant qui fut chargé d'une commission pour les parents, et ce fut le départ silencieux pour une vie nouvelle.

Livrac est une petite ville de la Gironde située au confluent de l'Isle et de la Dordogne, à une trentaine de kilomètres de Bordeaux. Elle est célèbre par une vigoureuse équipe de rugby et par ses vins. Elle possède en outre un régiment d'artillerie coloniale, une mairie du XVI^e, une église du xv^e et quelques monuments du style cher à la III^e République. La ville passe pour être agréable et coquette, mais chacun de ses murs sue l'ennui. Les distractions y sont rares, et les Livracais ont l'âme tournée vers la médisance. Les moindres amours des collégiens y sont commentés avec verve et il n'est pas jusqu'au subconscient de l'honorable Supérieur de l'Institution Voltaire (à Livrac le collège religieux s'appelle ainsi) qui ne soit fouillé avec une cruauté presque sadique. Quant à ce collège auquel Jean se trouvait destiné, c'est un rassemblement lamentable d'élèves médiocres et de professeurs nuls, à la tête duquel se trouve un principal du nom de Ramol, fat, pédant, cocu, et qui porte sur son crâne chauve des chapeaux à bords plats pour confirmer qu'il est licencié ès lettres et, somme toute, un artiste.

Jean vécut dans cet établissement les dix mois les plus ternes de son existence. En juin, on l'avait conduit à la préfecture de Bordeaux, rue Esprit-des-Lois, où il avait passé le concours d'admission à

l'Acropole Militaire de Sagette. Il trouva l'examen facile. Seul le problème l'étonna un peu. Le texte en était le suivant :

« Une automobile a franchi en 9 secondes un pont de 140 mètres de longueur. Quelle est sa vitesse en kilomètres à l'heure? Au moment où elle débouche du pont, une autre automobile est à 1 kilomètre en avant allant dans le même sens. Les deux voitures se rejoignent à 3,500 kilomètres du pont. Quelle est la vitesse de la deuxième automobile ? A partir de leur rencontre les deux automobiles roulent de conserve à la vitesse de la deuxième. Elles arrivent à 12 h 15 dans une ville située à 75 kilomètres du pont. A quelle heure la première a-t-elle franchi le pont ? »

Jean pensa que des questions d'une telle puérilité étaient le fait d'un gâtisme sénile et dès cet instant fatal il conçut des doutes sur l'extraordinaire valeur des professeurs de l'Acropole Militaire. Il répondit par des indications fantaisistes et réprima l'envie qu'il avait d'écrire que les automobiles étaient peintes en rouge et qu'elles étaient toutes les deux conduites par un homme barbu. A la sortie il rassura Thérèse, qui l'interrogeait d'une voix coupée par l'anxiété.

– As-tu réussi ton calcul?

– Je crois que oui, maman, il était très facile.

Le soir, le commandant réclama les brouillons, mais Jean avait égaré jusqu'au texte des épreuves, de sorte que Placide ne put rien pronostiquer, ce qui ne l'empêcha pas de grommeler que l'échec était certain. En août cependant, on apprit que Jean était reçu et qu'il devrait se rendre à Sagette le 27 septembre.

A la veille de ce jour mémorable, tout était prêt pour le départ.

Sur le quai de la gare de Saumur, en attendant l'heure du train de Sagette, le commandant disait à son fils :

– Le tout maintenant est que tu sois pris à la visite médicale. J'ai lu attentivement les instructions et l'essentiel est, je crois, que tu n'aies pas d'albumine. A part ce détail qui me chiffonne, le reste va bien.

A trois heures le train fut prêt et consentit à partir avec un grand bruit de ferraille. Placide regardait soigneusement par la portière, ainsi qu'il avait accoutumé de le faire en voyage, et faisait des remarques sur les ressources agricoles du pays.

– C'est curieux comme, suivant les régions, l'habitant n'a pas le goût aux mêmes cultures. Alors que dans notre Gironde ce ne sont que vignes après vignes, ici on chercherait en vain le moindre pied de raisin. Ainsi, dans le Nord où le buveur préfère la bière, c'est tout naturellement le houblon qu'il cultive et en Normandie où c'est le cidre, le hasard veut qu'il y pousse spontanément des pommiers. Regarde Jean, la région que nous traversons me semble fortement boisée. De temps à autre nous apercevons un bois de pin. C'est assez intéressant tout de même en ce sens que cela permet de supposer qu'on recueille de la résine, chose que je croyais réservée à ce stérile département des Laidès. C'est vraiment curieux.

Ces remarques profondes coulaient sans effort de la moustache en pointe du commandant. Il s'ébahit au passage, de voir le clocher tordu de Baugé, et ce phénomène lui parut d'une effarante étrangeté. Néanmoins, il n'en tira aucune conclusion philosophique et lorsque le train s'immobilisa en gare de Sagette, il se borna à constater qu'il n'avait que sept minutes et trente-cinq secondes de retard, ce qui parut satisfaire son amour-propre. Et comme Jean, qui avait regardé l'horloge de la gare, lui disait :

– Mais non, papa, tu te trompes. Le train est à l'heure.

Il répondit :

– En effet, cette horloge de gare n'est pas d'accord avec moi. Mais sache, mon fils, que cette montre m'a été donnée par mon père et qu'elle a été fabriquée à Besançon en un temps où l'on savait encore fabriquer les montres. En cinquante ans, elle n'a pas varié d'une demi-minute et il est permis d'en conclure que c'est une bonne montre. Tu n'ignores pas que chaque pays a ses mœurs, ses coutumes et par conséquent son heure. Nous savons maintenant que l'heure de Sagette est en avance de sept minutes et trente-cinq secondes sur celle de Livrac. Cette considération gouvernera notre conduite.

Ayant dit, le commandant monta dans un taxipeint en rouge et se fit conduire à l'hôtel des Quatre-Vents qu'on lui avait recommandé. De fait, le dîner fut appréciable en dépit d'un service d'une lenteur telle, qu'un monsieur grincheux qui ressemblait à Clemenceau, se crut obligé de faire un esclandre en hurlant qu'il y avait exactement vingt-cinq minutes qu'il attendait la poularde maison, ce qui déclenchait les rires de l'assistance. Placide fut soulagé par les cris de cet homme et il en profita pour sermonner le garçon, mais tout bas.

Le lendemain matin, le commandant conduisit son fils à l'infirmerie de l'école. On le fit déshabiller; il fut interrogé, palpé, et

finalement déclaré acceptable. On l'introduisit alors, accompagné de Placide, dans le cabinet du médecin-chef. Là, vautré dans un fauteuil, se tenait un homme ventru, vêtu de sombre. Il avait une trogne écarlate, une voix enrouée et puissante, et une paire de moustaches d'une longueur insolite. De plus, il était manchot. A peine eut-il aperçu Jean qu'il s'écria, sans se soucier de la présence de Placide :

– Qui m'a foutu un grand con pareil? Tu tiens pas debout, mon ami. A quoi pensait ta mère quand elle t'a mis au monde? hein, dis-le-moi un peu à quoi elle pensait.

Et, apercevant Placide :

– Bonjour, commandant, asseyez-vous donc. Je ne vous fais pas compliment de votre fils, vous savez. C'est un véritable squelette.

Placide n'avait rien répondu, qu'un timide « Bonjour, docteur » qui s'était perdu dans le vacarme épouvantable que faisait le médecin-chef en frappant sur son bureau avec le pommeau de sa canne. Calmé en apparence par cette explosion de fureur, ce personnage qui jouait les médecins bourrus, mais braves bougres au fond, consentit à ausculter Jean. Il le fit avec le plus grand soin, non sans avoir été secoué à plusieurs reprises, par d'effroyables quintes de toux. De cet examen rapide, il résulta que Jean était en parfaite santé, mais qu'il devrait prendre du sirop iodotannique phosphaté.

La visite médicale passée, on traversa la rue pour se rendre à l'Acropole.

Placide, tout heureux du résultat, disait :

– Le docteur a un peu rouspété, mais tu es pris. Le plus dur est fait.

On admira la grande porte surmontée d'écussons à fleurs de lys et de l'inscription : « Acropole National Militaire », et l'on pénétra dans la cour d'honneur. Des allées de graviers couraient entre des parterres de gazon et des massifs d'arbustes. Quelques parents d'élèves se promenaient en silence en attendant leurs fils, et Jean fut entraîné dans une petite pièce qui sentait mauvais et que l'on appelait « le magasin ». En quelques instants, il fut transformé. On lui avait donné une chemise et des caleçons qui lui écorchaient la peau, des souliers qu'il pouvait à peine soulever, un pantalon qui avait été autrefois bleu horizon, mais dont les taches graisseuses avaient changé la couleur, une veste sale et rapiécée, aux manches trop courtes, et un calot pointu. Au premier abord, Placide ne le reconnut pas sous cette apparence saugrenue, mais quand il eut, après s'être longuement demandé où il avait vu cette tête-là,

découvert que ce répugnant troupier n'était autre que son fils, il partit d'un rire si violent que plusieurs personnes qui se trouvaient là sursautèrent. Jean, au contraire, trouvait un plaisir étrange à cette mascarade. Il expliqua avec une nuance de regret que Placide ne saisit pas :

– On nous a dit qu'on nous ferait faire bientôt une tenue sur mesures. Elle sera beaucoup plus belle que celle-ci qui est la tenue de tous les jours.

A quoi Placide, qui était ami des uniformes impeccables et qui surveillait de près la tenue de ses hommes, répondit :

– Heureusement, parce que tu sais...

Il fallut subir encore une visite à l'Inspecteur des Études, puis au colonel, et l'on retourna déjeuner aux Quatre-Vents après cette matinée bien remplie.

On avait dit à Jean qu'il ne serait pas à l'Acropole même, mais dans un bâtiment situé à l'entrée de la ville et qui s'appelait l'Annexe de Bouillon. C'est cette annexe qui abritait les élèves, de la classe de sixième jusqu'à celle de troisième. L'Acropole, qui datait du XVI^e siècle, avait vraiment belle allure avec ses flèches, ses murs épais, et ce parfum d'histoire qui touche quelquefois les imaginations comme un parfum d'aventures. Lorsqu'il arriva devant l'Annexe de Bouillon, il fut presque désespéré. C'était une affreuse caserne rectangulaire, avec une multitude de fenêtres et un toit rouge qui faisait regretter singulièrement les ardoises gris-bleu de l'Acropole. Le commandant et son fils furent reçus par un adjudant qui les conduisit au dortoir où il montra le lit de Jean (et l'on avait écrit « Delmain » à la craie sur le plancher) puis au réfectoire, puis dans les salles de classe, puis devant un vaste rectangle herbeux entouré de haies basses, qu'il appelait simplement « le terrain ». Il expliqua que ce terrain était livré aux élèves pour les grandes récréations de midi et demi et de quatre heures, et que l'on y pratiquait les jeux de la balle. Il montra des poteaux de football et déclara que, l'école se modernisant, il y aurait bientôt des poteaux de rugby, ce qui contrista le commandant. Placide avait en effet prévenu Jean :

– Et il ne faut pas croire que tu vas à l'Acropole pour jouer au football. Là-bas, pas de ballon. C'est la discipline scolaire jointe à la discipline militaire. Je t'assure que l'on saura te dresser et que tu perdras vite la manie du ballon.

Il demanda à l'adjudant d'une voix inquiète :

– Mais on y joue souvent au football?

– Bien sûr, répondit l'autre, à chacune des grandes récréations, c'est-à-dire deux fois par jour.

– Bon, dit Placide en rentrant sa fureur, car il n'avait pas conçu une école où l'on encourageât la pratique immorale du football et il souffrait de voir les événements lui donner devant son fils un démenti aussi flagrant. Et il pensait en lui-même : « Décidément, cette école est moins parfaite que je croyais et cet adjudant m'a tout l'air d'un idiot. »

A quatre heures, Placide fit ses adieux à Jean. Le moment du départ approchait et le commandant avait hâte d'être de retour à Livrac. Après un baiser sur le front, il prononça les paroles que depuis plusieurs jours déjà il savait par cœur et qu'il estimait être de son devoir de père de prononcer :

– Mon fils, tu es entré à l'Acropole, c'est très bien. Le difficile est maintenant d'y rester. J'espère que tu t'y emploieras de toutes tes forces et que tu travailleras bien. Écris-nous souvent et raconte-nous ta vie dans ses moindres détails : tout nous intéressera. Au revoir mon fils. Aie du courage, trois mois sont vite passés et nous serons bientôt à Noël.

Lorsque son père l'eut quitté, Jean songea d'abord à faire le dénombrement de ses nouveaux camarades. Pour la classe de quatrième, il compta seulement trois nouveaux ce qui était peu. Ces derniers étaient installés dans le même dortoir que lui, et leurs lits étaient proches du sien. C'étaient des garçons d'apparence morne et sympathique. Il y avait Paul Rabert, jusque-là élève médiocre d'un collège de l'Est, et qui devait se découvrir quelques jours plus tard une passion violente pour les mathématiques, passion qui le conduisit tout droit à l'École Polytechnique où il entra par la suite, brillamment et complètement idiot. Pour l'instant, ce n'était qu'un petit bonhomme brun, qui avait déjà une grosse tête et qui parlait du nez. Joseph Mingault, lui, était Parisien. Comme tel, il affectait une ironie gouailleuse et les rares fois où il prenait la parole, il laissait l'impression d'avoir derrière la tête une idée très subtile qu'il n'exprimait pas et que, dans son arrondissement, on avait coutume de deviner. Quant à Albert Batol, il était laid et poète. Dès le premier soir, il montra à Jean un poème dont il était l'auteur et qui s'appelait *La Volupté des Nuits*. On y pouvait lire ce vers :

Et maintenant plus pâle, la nuit rêveuse écoute.

Jean, qui ne manquait pas d'ironie, dit :

– Ce vers est beau. Il est digne des plus grands poètes.

– Oui, répondit Batol, j'ai fortement subi l'influence de Samain.

Ce nom était tout à fait inconnu de Jean. L'école primaire l'avait entretenu dans le culte jumelé de Victor Hugo et d'Eugène Manuel, et les bons Pères du Saint-Esprit n'avaient jamais dépassé Lamartine. Jean se rappelait encore sa surprise, lorsqu'il avait lu à Gorée dans un roman des *Lectures pour Tous* cette phrase étonnante :

« Dans l'enivrement éperdu de son amour, elle murmurait d'une voix alanguie ces vers du grand poète français Verlaine :

« *Voici des fleurs, des fruits...* »

Comment, il existait un grand poète français qui s'appelait Verlaine et nulle part avant ce jour, il n'en avait trouvé la trace. Voilà qui était surprenant. Un moment il avait cru à une imagination de l'auteur du roman et pensé qu'il avait lui-même rimé les vers qu'il citait. Mais voici qu'il entendait encore un nom nouveau et un nom qui était prononcé avec une véritable ferveur. Avant de s'endormir, il eut la sensation confuse que ses maîtres l'avaient mystifié et que son éducation littéraire se trouvait fort mal en point. Comme il aimait la poésie, il en fut touché et il se promit de se mettre au travail dès le lendemain.

Au réfectoire, les nouveaux de quatrième entrèrent en contact avec les nouveaux de troisième. Ceux-ci étaient gonflés d'orgueil parce qu'ils représentaient la plus haute classe de l'Annexe et ils lièrent mal la conversation avec des inférieurs. Pourtant, Pierre Végère se montra d'emblée bluffeur et sympathique et, comme il venait du nord, il offrit à la ronde des bêtises de Cambrai. Roland Mernay accueillit également les « quatrième » avec faveur. Mais on s'aperçut vite que sa condescendance pour « les miteux du quatre » était intéressée. Il faisait de la propagande pour les Jeunesses Patriotes et il distribua à tous les nouveaux des tracts et des bulletins d'adhésion. La vérité oblige à dire qu'il n'eut aucun succès et que les nouveaux se bornèrent à lui assurer qu'ils étaient de cœur avec lui. Mais ses efforts n'avaient pas été complètement inutiles : ils avaient révélé à Jean l'existence de la politique et ce dernier avait obtenu du jeune Mernay des explications qui l'avaient passionné. « La poésie et la politique, avait-il pensé, voilà maintenant ce qu'il va falloir étudier. Ce sont les seules choses qui m'intéressent. »

Les nouveaux passaient la plus grande partie de leur journée au terrain. Ils étaient heureux de leurs uniformes, s'enchantaient

d'appartenir à la quatrième compagnie et s'interrogeaient réciproquement pour savoir s'ils avaient l'intention de préparer Saint-Cyr, Navale ou Polytechnique. Ils étaient surveillés par un caporal nommé Marron, pour l'instant très calme, mais qui devait finir, quelques mois plus tard, dans un asile d'aliénés. De temps à autre, Marron donnait de violents coups de sifflet pour organiser un rassemblement et pour apprendre aux bizuths les mouvements qui devaient constituer dans un avenir prochain la structure de leurs marches collectives. On entendait : « En avant... marche », « demi-tour... droite », « à droite... marche », et, suprême raffinement, « en ligne face à gauche... halte ».

Au bout de quelques répétitions, Marron avait constaté que les bizuths manœuvraient convenablement et il les avait lâchés sur le terrain. Cette fin de septembre était encore ensoleillée et les nouveaux amis s'allongeaient sur l'herbe, se racontaient des souvenirs, disaient leurs goûts et leurs dégoûts. Mernay critiquait violemment la politique insensée du cabinet, et Végère affirmait qu'il connaissait intimement un ministre. Batol avait entraîné Jean tout au fond du terrain. Il avait déboutonné sa veste et avait tiré de sa poitrine un livre à couverture jaune, marqué d'un caducée. Il s'appelait *Aux Flancs du Vase* et Batol en lut avec ravissement quelques pages. Jean se plaisait à ces molles évocations naturelles et chaque fois que Batol s'arrêtait, il le priait de continuer sa lecture. Il trouvait sincèrement que la vie était charmante et, loin de Placide et de Thérèse, les murs élevés de la caserne lui donnaient l'impression délicieuse de la liberté.

Le 28 septembre après dîner, alors que les quatre nouveaux de quatrième faisaient leurs lits au dortoir, Marron leur dit :

– Dépêchons, dépêchons, vous ne serez pas encore prêts à l'extinction des feux. Pour ce soir encore, ça va. Mais demain les anciens seront là et il faudra aller aussi vite qu'eux, sinon vous prendrez vos couvertures et vous irez coucher au poste. Compris ?

Batol rit comme s'il s'agissait d'une plaisanterie, mais Marron, dont les manières changeaient, le regarda sévèrement et tout le monde se tut. Dans le silence du dortoir, Jean songeait à l'arrivée des anciens. On lui avait parlé des brimades et il s'attendait aux pires mystifications. Cependant il était heureux, parce qu'il rencontrerait bientôt une foule de nouveaux visages et qu'il avait l'espoir, secrètement avoué, de découvrir parmi eux le compagnon de ses joies et de ses peines.

Le lendemain, les anciens arrivèrent, et tout aussitôt, les nouveaux se sentirent perdus dans cette multitude qui remplissait

bruyamment les cours et les dortoirs. C'était une troupe de garçons joyeux, qui avaient des valises pleines de ces choses qu'on rapporte des vacances : gilets de flanelle tassés dans un coin par des mères attentives, chaussettes neuves, poches de bonbons acidulés offerts pour le voyage, oranges, tablettes de chocolat. Contrairement aux prévisions, ils se montrèrent amicaux et ne manifestèrent aucune morgue. Lorsque Jean s'entendait appeler : « Eh ! bizuth ! », il répondait avec bonne grâce, et un ancien au nez tordu et au visage rouge déclara :

– Cette année les bizuths sont sympas. Il ne faut pas les chahuter.

C'est ainsi que l'année scolaire commença. Derrière le bâtiment principal de l'Annexe qui était haut de trois étages et qui contenait surtout les réfectoires et les dortoirs, s'étendaient deux petites constructions rectangulaires qui renfermaient les salles de classe. Les élèves de quatrième, trop nombreux pour être réunis dans la même salle, avaient été divisés en deux sections : 4^e A1 et 4^e A2B. Jean était en 4^e A2B alors que Batol, Mingault et Rabert avaient été désignés pour la 4^e A1. Le premier soir d'études, entouré de visages inconnus, il chercha à entrer en relations avec son voisin. C'était un grand gaillard d'apparence vigoureuse, à l'air déluré. Il avait les cheveux châtons, un grand nez et de petits yeux clignotants, fermés et ouverts sans cesse par des paupières sans cils. En voyant le nouveau inoccupé, il lui proposa de lire avec lui le livre qu'il tenait. Jean accepta et jeta un coup d'œil sur le titre. C'était *Arsène Lupin, gentleman cambrioleur*.

– Ça t'intéresse? demanda l'ancien en haussant les sourcils.

– Oui, répondit Jean qui, n'étant pas encore au fait des moindres gestes d'Arsène Lupin, ignorait ce dont il s'agissait, mais qui était déjà alléché par le titre et par ce jeune homme monoclé qu'on voyait sur la couverture.

– Comment t'appelles-tu?

– Jean Delmain. Et toi?

– Fernand Sey. Allez, lisons.

Fernand Sey lisait très vite et Jean avait peine à le suivre, mais au bas des pages, il attendait patiemment en se tapotant les ongles avec un coupe-papier. Quand l'étude fut terminée, Jean le remercia. Fernand Sey sourit et offrit :

– Chaque fois que nous aurons un livre, nous partagerons.

– Mais je croyais qu'il était interdit de lire en étude?

– En principe, oui, c'est défendu, mais le pion Raphin n'est pas comme le gros Porthos qui surveille les A1 : il ne dit jamais rien. Et puis tu verras qu'à l'Acropole il n'y a rien de plus facile que de faire ce qui est défendu. On parle de discipline militaire. Laisse-moi rire. Ici, c'est la plus complète pagaïe qu'on puisse rêver. Attends seulement la prochaine classe de Chiquette et tu verras.

Le jeune professeur surnommé Chiquette était un garçon bien sympathique. Il portait des pantalons très larges, faisait tourner en marchant une canne de bois précieux et se rendait à l'Annexe de Bouillon avec l'intention, chaque jour renouvelée, d'enseigner l'histoire et la géographie. Or, voici comment il fut accueilli le premier jour. La classe était entièrement jonchée de petites fleurs jaunes qui s'élevaient en guirlandes le long du tuyau de poêle pour, de là, gagner les ampoules électriques qui se balançaient dans les airs au risque de s'entrechoquer. Un serpent crevé était soigneusement enroulé sur la chaire magistrale et, çà et là, des crapauds desséchés étaient répandus. En outre, le tableau, les murs et le sol étaient recouverts d'inscriptions très violentes et lorsque le buste athlétique de Chiquette s'encadra dans la porte, la classe poussa un hurlement tel, qu'une vitre déjà fêlée s'émietta sur le sol avec un bruit cristallin. Jean qui, en arrivant à l'Acropole, s'était préparé sur les dires de Placide à une discipline draconienne, fut saisi devant cette scène par un étonnement mêlé de terreur. Il s'attendait malgré tout, à ce que des sanctions terribles et collectives viennent remettre l'ordre dans la classe déchaînée. Mais le surveillant général, qui avait une petite moustache et un œil fouinard, ne vint pas coller sa face soupçonneuse contre les vitres, et Chiquette pénétra dans la classe avec autant d'assurance et de détachement que si tout avait été dans le plus grand calme. De toute l'heure il ne fut question - faut-il l'avouer? - ni d'histoire, ni de géographie. Chose surprenante, on ne parla que de discipline. Chiquette ayant repoussé le serpent et les crapauds du bout de sa canne, se livra aux plus terribles menaces et poussa même l'audace jusqu'à punir plusieurs élèves, ce qui décupla le vacarme d'une manière inquiétante. Fernand Sey, debout sur une table, incitait ses camarades à la révolte en brandissant une règle et Chiquette, impassible, recevait tantôt sur le front, tantôt sur le nez, tantôt sur l'œil, des boulettes de papier chargées de morceaux de craie. Au bout d'un quart d'heure, profitant d'un apaisement soudain et inexplicable de ses assaillants, il risqua une allusion timide aux inimitiés qui séparaient le Pape et l'Empereur. Or, tout sujet historique lui était rigoureusement interdit. Devant cette méconnaissance des lois qu'ils avaient promulguées, Fernand Sey et ses camarades furent pris d'un indescriptible accès de rage, et

pendant plusieurs instants, on put croire que la vie du professeur était en danger. Mais la colère des insurgés ne put se maintenir longuement à un tel diapason. Elle se changea peu à peu en un silence houleux, lourd de menaces, au milieu duquel Chiquette put énumérer les diverses mesures disciplinaires qu'il allait prendre pour rétablir l'ordre qui, déclarait-il, avait été compromis.

– Il importe, disait ce jeune homme, de sévir avec la plus grande rigueur. Vous vous conduisez comme des voyous et des malotrus. C'est une indignité.

– Chiquette, répondait Fernand Sey d'un air sombre, tu es trop sévère.

– Non, je ne suis pas « trop sévère ». Je suis sévère, mais juste et je sais me faire obéir.

– Bravo, Chiquette, défends-toi, criait une voix.

– Vous, là-bas, silence, où vous passez à la porte dans deux minutes. Je n'ai nullement besoin de votre approbation.

A ce moment les caporaux et les sergents - soit, dans le langage de l'école, les cognes - chargés de la discipline militaire, surgissaient dans les couloirs et donnaient de véhéments coups de sifflets qui annonçaient la fin de l'heure. La classe était terminée et Chiquette sortait dignement, cependant que quarante-cinq élèves entonnaient la *Marseillaise* en son honneur.

Tout autre était la classe de M. Onclinier, agrégé des lettres. M. Onclinier avait vingt-huit ans et en paraissait quarante-cinq. Il bedonnait avec assurance, portait lorgnon et une petite moustache en brosse à dents, seule tache noire sur un visage pâle et gras. Il ressemblait vaguement à Balzac, mais il manquait de flamme. Toujours vêtu de couleurs sombres, il s'enveloppait le cou d'un foulard bigarré aux couleurs criantes, et les professeurs de l'Acropole disaient que c'était sa femme qui avait mauvais goût et qui lui imposait ces vêtements mal taillés, ces chapeaux violets, ces souliers qui pointaient vers le ciel. Pourtant M. Onclinier était un homme majestueux. Il régnait dans ses classes le plus profond silence et un seul regard de son œil myope suffisait à étouffer la moindre tentative de dissipation. L'intelligence de M. Onclinier ne faisait aucun doute, et son savoir était grand. C'est ainsi qu'il était capable de dire par cœur toutes les dates de publication des *Épîtres* de Boileau, et lorsque les nécessités de son cours voulaient qu'il citât un vers, il ne pouvait s'empêcher de réciter le poème tout entier. Non qu'il se laissât griser par la musique du poème, loin de là, mais il voulait montrer à ses élèves combien sa mémoire était meublée de

souvenirs classiques et combien cela lui procurait de supériorité et de bonheur. Cependant, malgré toutes ses connaissances, il préférait Leconte de Lisle à Ronsard, *Ruy Blas* à *Andromaque*, et dans ses grands moments de hardiesse, il n'hésitait pas à déclarer que tout le XVIII^e siècle se résumait dans Bernardin de Saint-Pierre. Il donnait aussi fâcheusement dans la méthode critique dénoncée naguère par Thierry Maulnier. Ce qui l'intéressait chez un écrivain, c'était la part de son œuvre qui le rattachait à un devancier ou à un « grand courant d'idées ». Son grand plaisir était de replonger le prosateur ou le poète dans son temps et dans son milieu.

– Si les écrivains ne se ressemblaient pas, disait-il, la littérature ne serait qu'un sec catalogue, monotone et sans intérêt. L'important, c'est de faire des comparaisons et de voir comment tel se rattache à tel autre. Je dois vous dire que sans Corneille, il n'y aurait pas eu Racine et nous verrons plus tard que Voltaire doit tout ou presque tout à Bayle.

Ses élèves l'admiraient beaucoup parce qu'il faisait son cours sans notes et qu'il parlait d'abondance, étant méridional. Somme toute, c'était un excellent professeur.

Lorsque M. Onclinier revint avec le paquet de copies de la première composition française, le cœur de Jean battait. Depuis que Batol lui avait révélé l'existence des poètes modernes, il s'était pris de passion pour la littérature et il ne songeait plus qu'à s'illustrer à son tour par la verve poétique. A vrai dire, cette excitation n'était pas sincère et, beaucoup plus qu'aux poèmes de Batol, elle tenait à l'attitude et à l'influence de Fernand Sey. Fernand Sey affectait l'indifférence la plus complète pour tout ce qui n'était pas la littérature ou les arts. Pendant les études et les classes de mathématiques, il lisait des poèmes surréalistes ou, suivant l'inspiration de son génie, écrivait de petits pamphlets contre les surveillants et les professeurs. Jean éprouvait de la sympathie pour ce garçon curieux et désinvolte et, inconsciemment peut-être, cherchait à l'imiter. De là, le soin qu'il avait apporté à sa composition française, de là l'émotion avec laquelle il attendait un résultat qui devait décider de son avenir littéraire. M. Onclinier, après avoir expliqué pendant une heure comment il aurait traité le sujet, exposé et vigoureusement flétri les principaux défauts des copies, composé un plan bourré de divisions, de subdivisions, d'accolades, de renvois et de lieux communs, se résigna à donner les places et les notes. Fernand Sey était premier avec 16 et M. Onclinier déclara que son devoir était remarquable, presque parfait. Quant à Jean, il était quinzième avec la note 10 et tous ses espoirs envolés. Le professeur avait écrit sur sa copie avec une belle encre

rouge : « Devoir étrange et mal écrit. Vous n'avez pas le sens de la composition. Du travail, et vous pourrez arriver. » De cette minute, Jean comprit qu'il devait renoncer à l'espoir de se rendre célèbre à l'Acropole par ses qualités littéraires et il se demanda avec anxiété quelle était sa voie et quel côté de sa nature le conduirait au succès. Il regardait avec admiration Fernand Sey, Racassol qui était premier en mathématiques et Bardac qui faisait d'extraordinaires compositions de géographie. Faudrait-il se résigner à sombrer dans la grisaille des élèves médiocres ou moyens ? Serait-il un de ces travailleurs obscurs dont les professeurs connaissent à peine le nom ? Pourtant, il brûlait déjà de guider les passions qui partageaient la classe. Car la composition française avait suscité à Fernand Sey un rival dangereux, en la personne d'un garçon tout blond, joufflu et rose, que Jean avait à peine remarqué et qui composait des vers en secret. Il avait obtenu la note 15, et M. Onclinier avait reconnu qu'il avait hésité longtemps à départager les deux copies.

– J'ai choisi Sey, disait-il, parce que son devoir avait plus de verve et de vie, mais la copie de Reymond était imprégnée d'un charme poétique très prenant. Tout compte fait, je considère que les deux copies se valent et j'ai tout lieu de penser que les prochaines compositions nous offriront des luttes homériques qui ne seront pas sans rehausser l'intérêt de la vie scolaire. Ce n'est pas tous les ans qu'on a des élèves remarquables et félicitons-nous de la présence dans nos murs de MM. Sey et Reymond qui sont incontestablement les deux plus beaux fleurons de ma classe.

Après le cours, alors que Fernand Sey et Jean se promenaient au terrain sous l'œil perpétuellement indigné du sergent Marbaleuf, Paul Reymond vint à eux pour féliciter Fernand Sey et s'entretenir avec lui des résultats de la composition. Mais Fernand n'y pensait déjà plus et, visiblement, la présence de son rival à ses côtés l'importunait. Il jeta :

– Oh ! tu sais, ces compositions ne sont pour moi qu'un divertissement sans importance. Mon vrai travail n'est pas là.

– Le mien non plus, répondit Reymond. Je méprise Onclinier et mes seuls maîtres sont Baudelaire et Verlaine. Si tu veux je te montrerai mes poèmes.

– As-tu fini de me japper aux chausses, bougre de sombre crétin ? interrogea Fernand Sey d'un ton infiniment courtois, car il mêlait toujours une exquise politesse à l'expression directe de ses sentiments.

Reymond, vexé, partit sans répondre, et Fernand prenant Jean par

le bras, l'entraîna tout au fond du terrain, derrière la mare aux grenouilles.

– Tu as vu ce Reymond qui est venu me lécher les pieds, dit-il, eh bien c'est un monstre d'hypocrisie. Il mène une campagne terrible contre moi et il va réussir à me rendre antipathique à la classe. On m'a déjà surnommé le Roi Def, ce qui signifie, comme tu le sais, le Roi des Fous. Mais nous allons réagir violemment et prendre nous-mêmes l'offensive. J'ai appris par un sbire à ma solde que le Reymond allait fonder un journal. Eh bien! je vais en fonder un, moi aussi, et quel journal. Tu es à côté de moi en étude, je puis compter sur toi, n'est-ce pas?

– Entendu, répondit Jean déjà plein d'impatience, déjà presque au cœur de l'action.

– Naturellement, ajouta Fernand, il faudra constamment des miracles d'ingéniosité et d'intelligence. Pour les compositions, inutile de t'inquiéter nous aurons les meilleures collaborations. Racassol et Bardac, élèves modèles, nous assureront une moyenne honorable. Donc, à partir de maintenant, tout pour le journal.

– J'accepte avec d'autant plus d'enthousiasme, répondit Jean, que je hais les besognes scolaires. J'éprouve une véritable passion pour la musique et je crois que sans les arts ma vie serait impossible. Or, je commence seulement à les découvrir. Je veux employer toute ma vie à les aimer et je ne distrairai pas une minute de leur étude. Tu me trouveras toujours prêt à les défendre.

Deux jours après cette conversation touchante et naïve, qui devait sceller l'amitié des deux jeunes garçons, un événement imprévu arriva à point pour servir les desseins de Fernand Sey. Ce fut un triomphe que Jean remporta en classe de dessin. Le professeur, M. Caillasse, était un homme d'une grande culture et d'un goût délicat. Il était indulgent, aimable, et avait beaucoup d'autorité sur ses élèves. Au premier dessin de Jean, il poussa de véritables cris de joie. S'emparant de la feuille de papier, il la fit circuler dans toute la classe et il proclama bien haut que des huit cents élèves de l'Acropole, Jean était de beaucoup meilleur. Or, Jean n'avait jamais dessiné et il était le premier étonné de ce succès que rien ne faisait prévoir. Le sujet de la composition était : « Dessinez une scène qui vous aura frappé pendant vos vacances », et Jean avait représenté le marché de Livrac en quelques coups de crayon débordants de vie et d'humour. M. Caillasse manifesta pour ce dessin un enthousiasme dont les professeurs n'ont pas coutume, et il déclara qu'un talent et une originalité authentiques perçaient dans cette simple étude. D'une minute à l'autre, Jean devint l'une des

célébrités de l'Annexe de Bouillon et tout le monde, depuis le lieutenant Collard qui commandait la compagnie, jusqu'au sergent Marbaleuf obscur sous-ordre, connu son extraordinaire virtuosité en dessin. Justement, Reymond avait lancé le matin même le premier numéro de son journal *Les Rêveries de l'Acropole*. Le soir, Fernand Sey faisait circuler en étude une note ainsi conçue :

SENSATIONNEL!!!

**DEMAIN... lisez tous le SEUL journal
digne de la classe, le :**

« QUICK »

Texte de Fernand SEY

Illustrations de Jean DELMAIN

La vie à l'Annexe de Bouillon était soigneusement réglée par une administration prévoyante. Réveil à six heures et demie. Petit déjeuner à sept heures, étude de sept heures et quart à huit heures et, de huit heures à midi, classe, avec une courte récréation à la fin de chaque heure et à dix heures, le droit de prendre un morceau de pain dans une corbeille d'osier. De midi à midi et demi, déjeuner; de midi et demi à treize heures et demie, terrain; de treize heures et demie à quatorze heures, étude et, de quatorze à seize heures, classe. A seize heures, pain et chocolat, rassemblement de la compagnie et lecture du rapport. Puis, jusqu'à dix-sept heures, terrain. De dix-sept heures à dix-neuf heures, étude sous la surveillance de Raphin, à dix-neuf heures dîner, puis dortoir et extinction des feux.

Le jeudi, il n'y avait pas de cours. La matinée se passait en revues de souliers, de pantalons, de boutons de veste, en douches et en études. L'après-midi il y avait promenade, c'est-à-dire que chaque classe lancée sur une route différente abattait tristement des kilomètres. Le dimanche matin, la plupart des élèves de l'Annexe traversaient la ville au pas cadencé pour aller entendre la messe dans la chapelle de l'Acropole qui, étant une ancienne école de jésuites, se trouvait sur ce point beaucoup mieux partagé que les autres établissements scolaires, tant laïques que religieux. Puis il y avait une heure d'étude et une heure de terrain, et l'après-midi, on allait soit en promenade, soit à l'unique cinéma de Sagette, qui à cette époque était encore muet et, pour les élèves de l'Acropole, ne

coûtait que vingt sous.

Ainsi l'existence était-elle prévue dans sesmoindres détails. Les lectures défendues dont on s'entretenait au terrain ou en promenade, *Candide* apporté en secret par l'unique externe de la classe, le cinéma du dimanche après-midi et la rédaction du *Quick* passionnaient Jean Delmain et Fernand Sey qui ignoraient les cours, les professeurs et la discipline militaire. Pourtant les deux amis avaient assez d'esprit pour ne pas se prendre trop au sérieux. Fernand disait :

– Je ne serai jamais un écrivain : je n'ai rien dans le ventre. Seulement ça m'amuse d'écrire, alors j'écris. Toi ce n'est pas pareil, tu as un réel talent.

– Penses-tu, répondait Jean, Caillasse exagère. Je n'ai jamais su dessiner, tu comprends.

Les deux amis s'étaient arrangés à l'Annexe une vie assez agréable et insouciante au milieu des coups de sifflets des sergents, des souliers à cirer, des boutons à astiquer et des marches au pas cadencé. Au moment d'entrer au réfectoire, alors que les élèves devaient être alignés au garde-à-vous en colonne par trois, Fernand Sey perdu dans les rangs soutenait qu'il était en frac et demandait à Jean dans quel restaurant il comptait prendre le dîner. Au réfectoire, les soldats idiots ou malingres qui composaient le personnel domestique de l'Annexe, apportaient les plats fumants en trempant leurs pouces dans la sauce. Les plats remplis d'une pitance gaillonneuse, étaient destinés à nourrir huit élèves, tous affamés et c'était à chacun son tour de se servir le premier, de sorte que dans cet astucieux établissement, on ne mangeait à sa faim qu'un jour par semaine. Fernand et Jean, qui étaient l'un à côté de l'autre, discutaient à perdre haleine, parlant du prochain numéro du *Quick*, des professeurs, des sergents, de *Ben-Hur* que l'on allait voir la semaine prochaine et qui soulevait déjà des remous. Pour le moment, Jean expliquait son prochain dessin auquel il voulait donner un grand retentissement. Il avait été pris en grippe par un professeur de mathématiques surnommé Thalès, gros bonhomme à la jambe traînarde, à la voix lasse, qui le poursuivait sans cesse d'une haine massive et il avait conçu à son intention un dessin vengeur. Quant à Fernand, il était préoccupé par un mouvement qui se dessinait en 4^e A1. Il l'expliquait à Jean :

– Figure-toi, disait-il, que cet idiot de Caballeau (c'était le professeur de français des A1) a eu l'idée ridicule de hisser sur le

pavois la dernière copie de Mieuserve. Tu sais que Caballeau donne à ses élèves des sonnets à composer. Tous les quinze jours, il emporte sa moisson de chevilles, de platitudes et de vers faux. Ce matin, en rendant les devoirs, il a lu la copie de Mieuserve avec un accent enivré en prétendant que le sonnet de cet abruti était beau entre les plus beaux. Il le compare à Musset, à Baudelaire, à Verlaine, que sais-je encore. Il en a parlé à Onclinier dont tu connais la grotesque admiration pour Rostand. Eh bien! Onclinier a déclaré que c'était aussi fort que du Rostand, ce que je crois sans peine note bien, mais dans la bouche d'Onclinier c'est un éloge fabuleux. Alors Mieuserve est inabordable et c'est maintenant le Dieu de l'Annexe. Ce n'est pas que je tiennne à l'admiration de la tourbe de crétins qui nous environne, mais je voudrais dégonfler le Mieuserve, brave type, mais poète ridicule et qui s'enfle maintenant comme une outre.

Les Rêveries de l'Acropole, un instant submergées par le *Quick*, avaient eu l'habileté de s'assurer aussitôt la collaboration de Mieuserve, ce qui avait décuplé leur succès. Fernand et Jean étaient inquiets, car ils pressentaient la mort du *Quick* dont l'audace, l'esprit libre, la désinvolture, effrayaient le gros des élèves de l'Acropole, qui cependant portaient avec orgueil le nom barbare de Sauvageons dont une légende saint-cyrienne les avait gratifiés. Ce fut l'affaire *Ben-Hur* qui causa la mort du *Quick*. Le dimanche où ce film à grand spectacle devait passer, l'Acropole s'était rué en masse au Ciné-Palace de Sagette. Les écoles religieuses y avaient envoyé leurs enfants, ce qui ne fait honneur ni à leur goût, ni à leur sens moral. Le spectacle était à peine commencé que Jean Delmain et Fernand Sey hurlaient à la mystification, cependant que l'âme collective des Sauvageons était toute tremblante d'admiration. A côté de Jean se trouvait un caporal qui poussait des cris d'enthousiasme.

– J'ai vu ce film trois fois, disait ce jeune homme, et j'y retournerai ce soir. C'est le plus beau film qu'il soit possible de tourner et au point de vue strictement artistique, je lui dois les minutes les plus émouvantes de ma vie. May Mc Avoy et Ramon Novarro ont vraiment du génie.

Jean, se tournant vers le caporal, lui dit d'une voix calme :

– Caporal, votre admiration éperdue pour ce sombre navet, déshonneur du cinéma universel, restera toujours à mes yeux comme une des preuves les plus accablantes de la bêtise humaine.

Devant cette audace, ce ton sérieux, le caporal sursauta. D'une voix que la rage étrangeait et qui troublait le silence de la salle, il répondit :

– Je pourrais vous faire punir gravement parce que vous m'avez insulté et que vos paroles sont une profanation. Je ne le ferai pas, parce que vous êtes un petit imbécile et que je vous méprise. Mais si vous dites encore une parole, je vous gifle et je vous fais sortir de la salle, vous m'entendez!

Cependant on commençait déjà à crier « Silence » autour d'eux et Jean ne répondit rien. Mais le soir, à peine arrivé en étude, il exécutait d'un crayon nerveux le pantin frisé Novarro, tandis que Fernand Sey écrivait son article le plus virulent de l'année. De son côté, le journal de Reymond publiait un touchant poème de Mieuserve : qui remportait le plus franc succès. Jean Delmain et Fernand Sey furent offerts à l'ironie de la classe comme des ânes incompréhensifs et hostiles à la beauté. Le dortoir fut le cadre de violentes controverses, qui se prolongèrent bien après l'extinction des feux. Cependant, tout le monde refusait le *Quick* et Fernand Sey annonçait que « devant l'attitude écoeurante de ses camarades » son journal ne paraîtrait plus. Debout sur son lit, il lança d'une voix forte :

*Le souffle du Grand Art a passé sur Sagette,
Nos cœurs mordus d'Amour en ont tremblé d'émoi.*

– Désormais vous pourrez vous repaître des conneries filandreuses de Reymond et des vers pâteux du Mieuserve. C'est de cet infâme brouet que vous êtes dignes et je ne pousserai pas la sollicitude jusqu'à vous fournir malgré vous un aliment intellectuel que vous ne méritez pas. Larves que vous êtes, continuez à ramper, croupissez dans la fange, vautrez-vous dans l'ordure, trinquez joyeusement au banquet de la turpitude, lapez avec avidité le vin de la déchéance, et au ballet de l'ignominie cavalcadez hardiment en tête de la farandole de la bêtise...

Il aurait probablement continué plus longtemps si une vaste clameur ne l'avait interrompu. Comme on était au dimanche soir, les sacs à linge pleins des dépouilles de la semaine passée n'étaient pas encore partis pour le lavage, et il en reçut plusieurs sur le crâne, ce qui l'incita, mieux que tout autre argument, à se tapir sous ses couvertures, bien heureux encore de ne pas aller rouler sur le plancher en compagnie de son matelas et de sa caisse à paquetage. Il le fit de mauvaise grâce et en se promettant une revanche prochaine. Cette revanche, il ne put l'avoir dans le cours du trimestre, car on partit en vacances quinze jours plus tard, et ses

ennemis eux-mêmes, à l'approche de Noël, avaient considérablement ralenti leur activité.

Les Delmain s'étaient installés à Livrac dans une petite maison de la rue des Capucins. Le commandant, ainsi qu'il en avait l'habitude, avait cherché un logement qui ne fût pas trop éloigné de la caserne. Il avait pris de la graisse au Sénégal, et chaque fois qu'il marchait trop longuement, il était saisi d'étouffements qui l'obligeaient à s'arrêter. Cette fois, le hasard l'avait bien servi, et il n'avait qu'un jardin public à traverser pour se trouver devant la grille de la caserne. Thérèse, de son côté, avait fait effort pour rendre la maison agréable. Avec ses économies d'Afrique, elle avait pu se mettre « dans ses meubles » et une partie de son grand rêve (qui était d'avoir des meubles et une maison à elle) se trouvait ainsi réalisée. En attendant, elle avait loué une maison sans apparence, composée de pièces petites et sombres où l'électricité devait rester allumée toute la journée. Cela l'ennuyait un peu, mais par contre, elle avait pu s'offrir le luxe d'un salon, lequel était minuscule et contenait tout juste un piano qui était la grande fierté de Thérèse. Elle disait :

– Y a pas à dire, mais un piano ça donne du cachet à un appartement.

Et le commandant, qui n'aimait pas la musique, était bien de cet avis.

C'est là que Jean venait trois fois par an passer les vacances. Depuis cinq ans qu'il était à l'Acropole, il n'avait guère changé. On ne lui passait plus le crâne à la tondeuse, comme autrefois, et il avait repris ses mèches brunes. Il était toujours à l'Annexe de Bouillon où l'on avait transféré en 1928 la classe de seconde et, en 1930, la classe de première. Il redoublait d'ailleurs cette classe fatale et Fernand Sey la redoublait avec lui. Le baccalauréat, en effet, ne leur avait pas souri. Fernand Sey, particulièrement, avait été lamentable. Il avait eu de mauvaises notes partout, même en dissertation française, parce qu'il avait montré la cruauté de Racine, alors que le correcteur était persuadé que Racine – ainsi qu'Onclinier s'était tué à l'expliquer – était un auteur mièvre, doux et tendre. Quant à Jean, la musique et le dessin n'ayant pas été inscrits au programme de l'examen (pourquoi?), il avait remis des copies ridicules.

La colère du commandant avait été grande. Il avait parlé encore une fois d'envoyer Jean chez un épicier ou chez un quincaillier de la rue Montesquieu qu'il connaissait bien. Mais comme on lui avait écrit de l'Acropole que son fils pouvait redoubler, il s'était résolu à

patienter encore une année.

– Je ne veux pas continuer à me crever pour nourrir un fruit sec, avait-il dit. J'ai roulé ma bosse sur tous les points du globe et je pourrais faire valoir mes droits à la retraite. D'ailleurs, mon ami, c'est contre toi que tu travailles en ce moment et plustard, tu t'en mordras les quatre doigts et le pouce. Aie ton baccalauréat, et toutes les portes s'ouvriront devant toi. Quand tu te présentes chez un directeur et que tu dis : « Je suis bachelier », ça impressionne tout de suite favorablement et on n'hésite pas à t'employer. Travaille pour ton bachot et le reste, je m'en fiche. A quoi ça te sert d'être fort en dessin? Je me le demande. Il vaut mieux être moyen en tout et réussir à l'examen. Tu peux en croire ma vieille expérience.

Jean écoutait d'un air doux et résigné ce discours inconscient. Puis il disait :

– Puisque je veux être peintre, il serait plus utile de me faire donner des leçons de peinture que des leçons de mathématiques.

Cette phrase, pourtant bien simple, jetait le commandant dans une colère terrible qui effrayait jusqu'à Thérèse. Il crispait ses gros poings, ses yeux se révulsaient et une sorte de bave paraissait aux commissures de ses lèvres. Pendant quelques instants, il ne réussissait à proférer que quelques bredouillements de fureur, puis il donnait un violent coup de poing sur la table et hurlait d'une voix crépi-tante :

– Bon Dieu de nom de Dieu de bon Dieu, va!

Il se dressait alors comme une statue de l'indignation et le doigt tendu, il vociférait :

– Hors d'ici, monstre !

Ce gros bonhomme de graisse devait la mince flamme de vie qui l'animait à la haine qu'il éprouvait pour son fils et qui le dressait contre cette âme rebelle. Et son regard, égaré par la colère, fixait longtemps la porte par laquelle Jean était sorti.

Jean et Fernand Sey ne purent se plier cette année encore aux disciplines scolaires. Ils se rebellaient devant les exigences grossières du sergent Marbaleuf et du caporal Guédéü, sorte de bœuf à l'œil torve qui jouait les pète-sec. Un jour que Jean avait traité ce dernier de « malencontreux anspressade », il dut passer huit jours en prison, prison que l'administration de l'Acropole dénommait avec un brin de mélancolie romantique : l'isolement.

Quant à Fernand Sey, il se livrait à toutes sortes d'infractions envers le règlement. Par contre, il respectait la défense de fumer bien qu'il fût grand amateur de cigarettes, mais les Sauvageons fumeurs étaient obligés d'aller se tapir dans les cabinets pour satisfaire leur passion du tabac, et Fernand Sey ne voulait fumer qu'au grand air et en lançant d'énormes bouffées. Il n'aimait pas, non plus, fumer au dortoir sous les couvertures, bien que le charmant caporal Légaud profitât de ses rondes nocturnes pour distribuer les paquets de cigarettes qu'il avait apportés de la ville.

Le jour de l'examen, Fernand Sey et Jean Delmain remirent des copies d'une grande faiblesse, parce qu'ils avaient oublié en redoublant le peu qu'ils avaient appris l'année précédente. Quand nous disons le peu qu'ils avaient appris, nous voulons dire le peu qu'ils avaient appris des matières de l'examen. Car en réalité, Jean et Fernand étaient des travailleurs infatigables et leurs connaissances auraient surpris Onclinier lui-même, s'il s'était avisé d'en soupçonner l'existence. Il n'en reste pas moins qu'ils furent renvoyés dans leurs familles avec le titre dânes bâtés et d'indécrottables paresseux.

Le commandant Placide faillit en crever de fureur. Il jeta des injures au ciel et pria Jean de ne pas quitter sa chambre jusqu'à nouvel ordre. Jean avait toujours été un enfant docile et il avait supporté sans se plaindre les cris et la vulgarité de Thérèse, qui l'avait beaucoup battu quand il était jeune et qui avait brisé sur son dos un certain nombre de cravaches et de manches à balai. Aux brutales sévérités de son père, à sa monstrueuse et solennelle bêtise, il avait opposé sans faillir une seconde un masque qui n'était pas le sien. Toute cette vie d'obéissance à des règles absurdes, il comprenait maintenant que ça n'avait pas été la sienne. Il exécrait les idées qu'il avait feint d'avoir, les conversations qu'il avait tenues, toutes ces choses dérisoires qui tissaient la vie de ses parents et dont on avait cru qu'il consentirait à tisser la sienne. Toute son enfance, toute sa vie familiale et scolaire, il découvrait aujourd'hui que ç'avait été l'affaire d'un double qu'il ne reconnaissait plus. En regardant son passé, il ne découvrait de lui qu'une image falote, aussi plate qu'une ombre. Un voile était tombé entre sa vie présente et ses parents qui avaient dirigé sa vie ancienne. Ce n'est pas qu'il les détestât, mais tout simplement il ne les voyait plus. Thérèse pouvait converser au milieu de la rue, en cheveux et en peignoir, avec son amie la tripière qui avait un fibrome, il ne s'en inquiétait pas. Thérèse, qui passait le plus clair de son temps à déchirer son prochain d'une voix hargneuse, avait beau hurler devant le mutisme de son fils : « Regardez-moi cet idiot de Jean, il n'a aucune

conversation », elle semblait combattre un fantôme.

Elle interceptait sa correspondance qu'elle décachetait maladroitement à la vapeur. Un jour qu'elle avait surpris une lettre de Fernand Sey et que le commandant lui en demandait compte, elle lui dit :

– Oh ! C'est sans importance, une lettre de gosse. Il ne parle que de livres et de musique. Enfin tu peux la lire si tu veux.

Une autre fois, elle décacheta la lettre d'un critique d'art à qui Jean, sur les conseils de Caillasse, avait envoyé quelques dessins et qui l'encourageait chaleureusement. Après l'avoir montrée à Placide, elle la détruisit en disant :

– Est-il possible que des gens sérieux détournent ainsi les jeunes gens du droit chemin ! On devrait pouvoir poursuivre des gens comme ça et les faire guillotiner !

Le commandant, pour sa part, avait résolu de ne plus parler à son fils.

– Quoi qu'il fasse, je ne lui adresserai plus la parole, avait-il dit. Ce morveux a cessé de m'intéresser. Mais qu'il fasse bien attention. A la moindre incartade je le foudroyerai à la porte.

Aux repas, il observait un maintien noble et compassé et, de l'affaire, ne parlait même plus à sa femme. Sa grosse face, son œil décoloré, ses joues pendantes, suaient leur sottise à grosses gouttes. Maintenant, Jean souffrait. Il ne touchait plus son piano et délaissait crayons et pinceaux. Il n'attendait plus que les lettres de Fernand Sey, qui lui arrivaient humides encore d'avoir été décachetées et grasses de colle.

Un soir, à l'heure du dîner, Thérèse lui dit :

– Je t'ai trouvé une situation. Tu partiras à la fin de la semaine chez Mme Fourbrocolis à qui on m'a présentée et qui est une personne très bien. Tu seras l'instituteur de son jeune fils qui a dix ans et tu auras six cents francs par mois, nourri et logé comme de bien entendu. J'ai dit que tu avais tes deux bachots, tâche de ne pas me contredire et de te tirer d'affaire. Nous verrons au moins si tu es bon à quelque chose.

Mme Fourbrocolis habitait une propriété située environ à quinze kilomètres de Livrac et qui s'appelait Bel-Air. Pour s'y rendre, Jean

prit d'abord un autobus qui l'arrêta à cinq kilomètres du lieu, dans une petite bourgade où la voiture de Mme Fourbrocolis l'attendait. Sur le chemin, le domestique qui la conduisait essaya de lier conversation avec lui, mais Jean n'était guère bavard. En outre, il était furieux car il exérait le rôle qu'il allait jouer. D'ailleurs, à la seule idée qu'il allait jouer un rôle il se détestait lui-même. Il aurait voulu partir, s'embarquer pour une île, vivre des aventures, mais y avait-il encore des îles et des aventures ? Pour l'instant, il voyait sa vie ainsi qu'une comédie médiocre et mal jouée. Sur la distribution il lisait :

La châtelaine..... Mme Fourbrocolis. *Le précepteur.....* Jean Delmain.

Et il sentait qu'il allait jouer avec des gestes faux et le naturel des mauvais acteurs.

Lorsque la voiture eut traversé les bois et contourné une église en ruines, Bel-Air apparut. A vrai dire, ce n'était pas un château. C'était une grosse maison carrée, assez lourdement bourgeoise. Elle était située au flanc d'un coteau et les vignes l'entouraient de toutes parts. Comme le cheval était au pas pour monter la côte, le domestique montra d'un grand geste les limites lointaines de la propriété. Jean laissa entendre que le sort des vendanges ne l'intéressait nullement et que le site était médiocre pour un peintre.

– Très mauvais les vignes à perte de vue, disait-il, très mauvais. Il est vrai que je pourrai toujours peindre la mare aux canards ou Mme Fourbrocolis.

Justement, Mme Fourbrocolis paraissait sur le perron. La voiture avait contourné la maison, car on n'y pénétrait pas par la façade qui donnait sur la route. Elle s'arrêtait maintenant dans une cour d'honneur assez mal entretenue. Jean sauta de la voiture et s'avança vers son nouveau maître, le visage sec et fermé. C'était une personne opulente à qui l'on donnait cinquante ans, mais qui était peut-être plus jeune. On devinait qu'à l'arrivée de la voiture, elle avait enlevé à la hâte un tablier gras et qu'elle n'avait pas eu le temps de se donner un coup de peigne, car elle était échevelée comme une méduse. Telle qu'elle était, elle apparaissait dans une jupe marron surmontée d'un tricot vert bouteille qu'une poitrine tombante renflait tumultueusement sur le ventre. Elle avançait avec un petit rire de bienvenue qu'une mère prévoyante avait dû lui enseigner dans sa jeunesse et qui sonnait horriblement faux. Elle serra la main de Jean d'un geste mou et l'introduisit dans un large couloir où il y avait des coffres et des panoplies et qui se terminait en bureau de

travail. Elle le fit asseoir dans un fauteuil de rotin, lui offrit un verre de vin blanc parce qu'il avait chaud et lui montra sa chambre qui était vaste et où le jour entraît par deux grandes fenêtres. Jean songeait qu'il aurait peut-être pu se plaire dans cette maison perdue où nul bruit du dehors n'arrivait, s'il n'avait deviné au premier coup d'œil que Mme Fourbrocolis, naturellement acariâtre, faisait un effort pénible et exagéré pour paraître aimable. Pour l'instant, elle était affalée sur un divan qu'elle écrasait de son poids et elle expliquait à Jean son emploi du temps.

– Comme nous ne sommes encore qu'au mois de septembre, mon fils Paul ne travaillera pas beaucoup, de sorte que vous serez libre presque toute la journée. Néanmoins, j'entends que vous soyez levé à huit heures, car dans les maisons en ordre, on prend le petit déjeuner à huit heures.

Le ton dont elle prononçait ces paroles ne laissait aucun doute sur la richesse intellectuelle de Mme Fourbrocolis. Jean acquiesçait à petits signes de tête en pensant :

« Dans quelle maison suis-je tombé. Voilà cette grosse imbécile qui se croirait perdue si un petit déjeuner était avalé à sept heures trente ou à huit heures cinq. Je suppose que toute sa vie est composée de préoccupations semblables. Cette femme est malheureuse, mais elle ne le sait pas, parce que ses conventions puériles lui donnent l'illusion de la vie. Je la crois d'une bêtise sans bornes. Attendons. »

– Déjeuner à midi, naturellement, et dîner à sept heures. Voilà.

A ce moment, on entendit des talons qui claquaient sur le plancher d'une chambre du premier étage.

– C'est ma fille qui rentre, dit Mme Fourbrocolis avec un sourire contraint.

Jean ignorait que Mme Fourbrocolis eût une fille. En tout cas, si Thérèse l'avait su, elle le lui avait soigneusement caché. Maintenant, il apprenait que la jeune fille avait seize ans et qu'elle s'appelait Catherine, que Mme Fourbrocolis était veuve depuis deux ans et qu'elle vivait des ressources de Bel-Air que ses parents lui avaient donné pour son mariage, avec plusieurs douzaines d'excellents draps, de torchons de vaisselle et une rangée de pots de confiture.

Quelques instants plus tard, Catherine entra dans le salon. Elle avait des cheveux blonds qui bouclaient dans le cou et des yeux bleus un peu bêtes, comme tous les beaux yeux bleus. Elle était vêtue d'une robe d'organdi écossais, très serrée à la taille et qui allait en s'évasant vers le bas, et elle avait des manches ballons qui

gonflaient sur ses bras comme des pétales entrouverts. Presque sur ses talons, le petit Paul entra. Il était à la ressemblance de sa sœur et, comme elle, il avait l'air doux et gracieux. L'arrivée de ces deux enfants réconforta Jean, qui se sentait quelque peu découragé par l'air idiot de Mme Fourbrocolis. Depuis que Catherine et Paul étaient entrés, elle n'osait plus rien dire et riait béatement en croisant les mains sur son ventre. Au bout de quelques minutes, elle s'excusa. Elle devait, disait-elle, aller à ses pigeons. Lorsqu'elle fut partie, l'atmosphère se trouva soudain plus légère et les trois jeunes gens respirèrent ensemble si fort que cela les fit rire. Catherine dit :

– Cette pauvre maman. Ses pigeons, ses poules, ses pintades, voilà toute sa vie. Imaginez-vous, Monsieur, qu'elle n'élève que des animaux à plumage noir. Toutes les dix minutes elle grimpe à son pigeonnier et elle contemple avec amour ses pigeons. Lorsqu'ils s'embrassent elle pousse de véritables gloussements de bonheur. Je crains, Monsieur, que vous ne soyez d'ici peu traîné au pigeonnier.

Jean regardait cette jeune fille en pensant qu'elle était belle et qu'il aimerait faire son portrait. Personne ne savait encore qu'il était peintre et il n'avait pas envie de le dire. Catherine, qui s'était aperçue du regard de Jean et qui craignait le silence, continuait :

– Vous allez certainement vous ennuyer beaucoup. La maison est très solitaire et, à part les domestiques, on ne voit jamais personne. Maman n'aime pas à recevoir. On vous conduira sans doute à Lospiac pour voir la famille ou plutôt pour vous montrer à la famille. Et, Monsieur, je vous conseille de vous méfier de la famille : c'est un monstre.

Jean s'amusait de ce discours lancé avec flamme. Il se demandait comment cette Catherine pouvait être la fille de la grosse personne qu'il apercevait par la porte vitrée et qui marchait entourée de poulets et de pigeons, enveloppée maintenant d'un tablier vert couvert de taches. Il pensait :

– Cette Fourbrocolis est aussi vulgaire que ma mère. Seulement elle joue à la dame. C'est ennuyeux. J'aurais peut-être dû lui baiser la main.

Catherine avait profité du silence de Jean pour se retirer en compagnie de Paul, et le jeune homme avait pu entrer dans sa chambre. Le soleil de septembre qui envahissait la pièce n'arrivait pas à lui donner la vie. Elle apparaissait froide et poussiéreuse quoiqu'on l'eût nettoyée récemment. Apercevant dans un coin sombre une bibliothèque, Jean se pencha et grommela entre ses dents :

– C'est bien cela. Elle a dû aller en pension autrefois. Elle a dû apprendre le piano et l'espagnol et se bourrer de lectures édifiantes. Quand elle m'a demandé si j'étais catholique, j'ai eu envie de lui répondre que j'étais musulman. Elle se serait peut-être évanouie.

Le soir, le dîner fut morne. C'était Mme Fourbrocolis elle-même qui faisait la cuisine et Jean ne devait pas tarder à comprendre que sa grande virtuosité résidait dans la confection des œufs sur le plat. On parla surtout de Lospiac et de ses gens, Mme Fourbrocolis sur un ton de pieuse vénération, Catherine et Paul avec une liberté qui mettait leur mère à la torture. Visiblement, cette brave dame considérait l'ironie comme mal élevée, et elle souffrait un martyr à l'idée que l'on pût découvrir un ridicule dans la famille et s'en moquer. Ses cheveux séparés par une raie médiane découvraient un front étroit et plissé et ses yeux se recouvraient de temps à autre d'une paupière épaisse comme la peau d'une fève. Elle avait déjà abandonné toute prétention à l'amabilité, au sourire, et ce premier soir Jean la vit au naturel. Comme un détail infime de la conversation lui avait déplu, elle se leva de table en jetant sa serviette et alla manger son dessert à la cuisine.

– Que ma mère est donc lâche, dit Catherine. Prenez courage, Monsieur, et si vous voulez un bon conseil, faites exactement comme si elle n'existait pas. Vous allez peut-être penser que je suis dure avec ma mère, mais quand vous la connaîtrez, vous verrez quelle femme elle est.

Ce soir-là, Jean dormit tranquillement. Ses fenêtres ouvraient sur la vallée de la Dordogne. On voyait jusqu'à l'horizon les masses confuses des vignes et des bois et quelques lumières dans la plaine. On n'entendait rien, sauf le bruit du vent dans les feuilles et le miaulement doux d'un chat enfermé. A peine était-il couché que Jean ferma les yeux et, quand il les rouvrit, c'était que Mme Fourbrocolis, d'un doigt matinal, avait frappé à sa porte.

Quoique muni d'un précepteur, Bel-Air était toujours en vacances. Catherine avait achevé sa dernière année de pension et Paul ne travaillait avec Jean qu'une heure dans la matinée et une heure dans l'après-midi. Jean était un mauvais professeur. Dans la salle d'étude, des photographies de famille étaient accrochées au mur et Jean aimait à regarder les Fourbrocolis qui avaient eu vingt ans en 1830. Par la fenêtre, il laissait son regard se perdre sur les coteaux de vignes et la lisière du bois. De temps à autre, on entendait un coup de fusil qui résonnait longuement dans la campagne, et dans la cour d'honneur, il y avait des massifs de fleurs rouges et l'arbre de Judée qui regrettait ses fleurs de printemps.

Ainsi que Catherine l'avait annoncé, Jean avait dû grimper au pigeonnier et ensuite aller voir la famille. La famille de Mme Fourbrocolis habitait Lospiac. Ceux qui ont parcouru la vallée de la Dordogne connaissent probablement Lospiac. C'est un village installé au sommet d'une colline, d'où il domine la vallée plate du fleuve. Au premier abord, il n'offre rien d'extraordinaire et les amateurs de curiosités n'y trouveraient pas grand-chose, sauf une église du XII^e siècle et un ancien château fort assez laid. Mais pour ceux qui habitent ce village haut perché, la situation est tout autre. D'abord, il y a un notaire, un médecin, un curé et M. Cambe d'Oye. Le notaire est un grippe-sou, ce qui n'a rien d'étonnant et le médecin ne sait pas distinguer une engelure d'une pleurésie. Il est grossier, il sent mauvais et il a une tête de cochon. Dans son genre c'est un type : il est impossible de passer par ses mains sans crever. On n'a pas d'exemple qu'il ait accouché une femme convenablement, de sorte qu'à Lospiac les rares enfants qui ne sont pas orphelins ont des mères estropiées. Ce qui n'est pas déjà sans donner une physionomie particulière au village. Le curé, lui, est assez bon. Incrédule jusqu'à la moelle, il enferme ses fidèles à double tour pendant la messe, et son rigorisme dépasse tout ce qu'on a pu voir depuis l'Inquisition jusqu'à nos jours. Arrivé le dernier pour la messe, il boucle la porte de l'église derrière lui et les fidèles doivent attendre pour sortir que le digne homme ait dépouillé les ornements sacerdotaux et rouvert la porte. Il regarde durement ses ouailles et le Bon Dieu, car son orgueil est sans limites. En chaire, il lance de terribles accusations et il joue à faire peur aux vieilles femmes et aux petits enfants. Les Bérêts Blancs vivent dans la terreur, les chanteuses ont la gorge serrée par l'angoisse et un statisticien habile a calculé que le curé soutirait aux Lospiacais trois fois plus d'argent que le percepteur. Toutefois, dans le village, il a la réputation d'un curé mondain et d'un causeur exquis. Les notables catholiques se disputent l'honneur de lui faire boire du thé et de le gaver de petits fours. Il a une auto rapide et tous les trois mois il disparaît pour de longs voyages. A côté de lui l'instituteur est un petit garçon, et les communistes sont bien embêtés. Quant à M. Cambe d'Oye, c'est une tout autre affaire. Il est fou. Le village s'est aperçu de sa folie un soir d'orage. Jusqu'à M. Cambe d'Oye, qui était un vieux noble aux yeux pétillants, avait donné les signes du *meilleur esprit*. On l'estimait, il organisait des réunions brillantes et sa fille chantait des romances en s'accompagnant au piano. Or, cette nuit-là, l'orage était particulièrement violent. La famille de Mme Fourbrocolis avait allumé des cierges et mis une branche de buis à tremper dans l'eau bénite et tous les Lospiacais avaient le cœur glacé d'effroi. Mais Lospiac devait être distrait de sa frayeur. A l'heure de minuit toutes

les portes du village furent – les témoignages sont formels – simultanément heurtées avec violence et tous les Lospiacais entendirent une voix aigrette qui criait entre les roulements du tonnerre :

– Levez-vous. Le Maître l'a dit.

Les fenêtres s'entr'ouvrirent et le pharmacien, le médecin, le curé, le notaire, purent voir une longueforme blanche qui dansait sur la place de la Mairie et qui, insouciante du monstrueux orage, allait heurter portes et contrevents à l'aide d'un jonc à pommeau d'or. On eut vite fait d'identifier M. Cambe d'Oye, auquel une longue chemise blanche donnait des allures de spectre et qui voltigeait dans le bourg comme un feu follet. L'agent voyer et le receveur des postes le ramenèrent chez lui trempé jusqu'à l'os. M. Cambe d'Oye ne mourut pas de cette escapade, mais depuis ce jour, il tient toujours un œil fermé et l'autre change de couleur avec les saisons. Il est fou, irrémédiablement fou, et la gouvernante qui le surveille déclare qu'il se livre dans son parc à mille excentricités. Or, c'est justement derrière le parc de M. Cambe d'Oye qu'habitait la famille de Mme Fourbrocolis. La première fois que Jean la vit, elle était installée dans des fauteuils d'osier et jouait tranquillement au bridge et aux dominos. Cette auguste famille, gloire de Lospiac et du curé, habitait la dernière maison du bourg et en même temps la plus élevée. Elle dominait orgueilleusement la colline et la plaine, et la nuit une énorme ampoule électrique éclairait la façade qu'on voyait de loin comme en plein jour. Jean aperçut d'abord, chargée d'ans et le dos voûté, Mme Brastome qui avait donné naissance à l'innombrable progéniture dont faisait partie Mme Fourbrocolis. Elle était installée dans un fauteuil très bas, et quoique ne comprenant rien à ce qui se disait alentour, tenait à elle seule une conversation volubile, faisant les questions et les réponses et pourfendant d'imaginaires contradicteurs. Ses enfants et petits-enfants se rappelaient de temps en temps sonexistence pour se moquer d'elle, tout en l'appelant « mère-grand » avec la plus profonde apparence de respect. Mme Brastome avait trois filles dont la plus jeune était Mme Fourbrocolis. On trouvait là les deux aînées qui paraissaient aussi vieilles que leur mère et qui étaient petites, ridées, bavardes et toutes blanches de cheveux. La plus âgée, Mme Ron, avait toujours passé pour un peu idiote, ce qui s'explique par le fait qu'elle était de beaucoup la plus intelligente des trois. Elle était gaie, insouciante et bonne. Elle avait un peu l'air d'une fourmi, elle trottait partout, mais elle revenait les bras chargés de fleurs, de bonbons et de confitures. Puis elle se mettait devant un piano chargé de potiches et jouait des valses d'autrefois, tournoyantes et désuètes, et dont la partition

démolie était rafistolée avec du papier gommé. La deuxième fille, Mme Almo, était minuscule, jaune, sèche et enfoncée dans une robe noire et brillante comme un charbon cassé. Douce et pâle, elle était la préférée de Mme Brastome qui, retrouvant sa jeunesse, prétendait qu'elle avait été jadis la plus jolie de ses trois filles. Elle était timide, hypocrite et méchante. On la disait bonne et serviable, et c'était peut-être un monstre de perversité. Des trois filles, c'était la seule qui eût conservé son mari, Mme Ron étant veuve comme Mme Fourbrocolis. Ce mari était d'ailleurs un homme détestable. Il avait une face ronde, munie de grosses lunettes et une pipe dans sa moustache. Fortement imbu de lui-même, il quêtait sans arrêt les hommages. A l'heure du goûter, il affectait de ne rien voir des préparatifs et il fallait le supplier de venir prendre le thé. Il jetait des regardsfuribonds sur tout et sur tout le monde, et donnait son opinion sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Il crachotait sans cesse et regardait ses interlocuteurs par-dessus ses lunettes sans écouter ce qu'ils disaient, sa propre voix étant la seule qu'il pût supporter. De culture inexistante, il s'imaginait tout connaître et tranchait de tout avec une merveilleuse autorité. Assis à l'écart sur un banc, Jean l'entendit grommeler à l'adresse de Catherine qui riait :

– Elle mériterait une fessée d'orties... fessée d'orties...

Jean pensait que la jeune fille n'avait pas saisi les bredouillements furieux de son oncle, mais quelques instants plus tard elle s'approcha de lui et lui dit à voix basse :

– Vous avez entendu mon oncle Almo ? Quel vieux crétin méprisable, ne trouvez-vous pas ?

Jean acquiesça d'un signe de tête mais ne dit rien. Il observait curieusement cette famille qui s'étendait autour de lui comme une grosse flaque de méchanceté et de bêtise.

Autour des tables de jeu, il y avait les jeunes de la famille. Jean admirait cette humanité qui l'avait accueilli du bout des lèvres et du bout des doigts et dont les crânes chauves, les nez bossus, les lèvres pendantes, les paupières fatiguées, constituaient les signes distinctifs de la plus belle famille du département. Cependant, un peu à l'écart du groupe familial se tenait une jeune femme très belle, entourée d'enfants blonds. Elle avait l'air un peu triste, elle ne disait rien et promenait ses doigts dans les chevelures dorées qui se pressaient autour d'elle. Il y avait detoutes petites filles dont les robes bleues traînaient sur la mousse et un petit garçon aux culottes bouffantes qui prenait sa mère par le cou. Catherine était toujours près de Jean à lui expliquer la famille.

– Vous regardez ma cousine Andrée. Vous la trouvez belle, n'est-ce pas? Et ne croyez-vous pas que ses enfants sont les plus beaux enfants du monde ?

– Je crois, en effet, que ses enfants sont les plus beaux enfants du monde.

– Eh bien ! dans la famille on dit qu'ils sont mal élevés et que leur mère les habille d'une façon ridicule. Vous savez, ma cousine Andrée n'est pas très populaire ici. On la trouve fantaisiste et, pour eux, la fantaisie c'est le grand crime. Et puis elle est cultivée alors que les autres ne savent rien, elle est intelligente alors qu'ils sont bêtes, ses enfants sont beaux alors que les leurs sont laids. Elle méprise silencieusement ses cousins et ses cousins la détestent. Elle est la grâce de la famille et la famille la rejette dans l'ombre. Si vous voulez réussir ici, Monsieur, ne vous montrez pas intelligent, n'ayez pas d'idées originales. Gardez-vous comme de la peste d'aimer la peinture, la musique ou la poésie. Montrez-vous plat, banal, obséquieux et je vous prédis le plus grand succès.

– Je vous remercie, Mademoiselle, des excellents conseils que vous me donnez, mais je n'ai nulle envie d'être l'idole de votre famille. Je puis bien vous l'avouer, je suis peintre, et je ne pourrais pas vivre sans musique.

Mme Fourbrocolis, qui avait surpris la fin de la phrase, se pencha vers Mme Almo et lui souffla dans l'oreille :

– Si tu entendais les âneries que mon précepteur dit à ma fille. Il prétend qu'il ne pourrait pas vivre sans musique. Tant de bêtise me révolte. Ce garçon mériterait d'être giflé : il est idiot et dangereux. C'est la bohème introduite dans ma maison. Ah! je me repens bien de l'avoir engagé.

Et la grosse dame levait au ciel des mains indignées.

Dans sa chambre où la lumière de l'été finissant entrait par les fenêtres, Jean terminait son grand tableau. Plusieurs fois, il était retourné à Lospiac, et comme personne ne s'occupait de lui, il avait pu remplir à l'aise un carnet de croquis. Maintenant, il donnait la dernière main à la composition qu'il avait appelée « Portrait de Famille » et qui était la reproduction cruelle de ce qu'il avait vu chez Mme Brastome. Fernand Sey, qui habitait Paris et qui avait été tenu au courant de tout, avait écrit qu'il voulait le tableau pour

l'exposer au prochain Salon. Cette fois, Jean s'était trouvé particulièrement inspiré. Son dessin féroce l'avait comblé de bonheur, et lui qui éprouvait ordinairement quelque peine à trouver les couleurs, il avait réussi à miracle dans l'évocation de ces visages gonflés d'orgueil, de ces habillements neutres et démodés. Catherine et Andrée dans un coin de la toile apportaient grâce et jeunesse.

Pendant que Jean travaillait à sa première œuvre, Mme Fourbrocolis, censément malade, gardait le lit. Depuis plusieurs jours, elle se plaignait amèrement et promenait dans les pièces de Bel-Air un visage de martyr. Le moindre effort, le moindre geste, semblaient au-dessus de ses forces. Sa vie n'était plus que plaintes et gémissements, poses alanguies, écroulements dans des fauteuils. Jean avait dû apprendre à nettoyer des salades, à nourrir les dindons, à scier du bois. Il pensait que c'était un curieux travail pour un précepteur. Néanmoins, Mme Fourbrocolis avait manifesté sa lassitude.

- Je n'en puis plus. Ma fille ne m'apporte pas la plus petite aide, que c'en est une honte. Quelle chipie ai-je mise au monde ! Je me couche et je fais venir le docteur.

Le docteur Moreau arriva en effet. Il était en sabots et un grand air de hargne était répandu sur toute sa personne. Comme Mme Fourbrocolis n'avait pas de fièvre, il lui découvrit le choléra et lui dit de ne pas s'inquiéter, les symptômes n'étant pas très vivaces. Au surplus, il reviendrait. Le lendemain, la malade réussit on ne sait trop comment à obtenir une température de 37°5 et Moreau, affolé, diagnostiqua sur-le-champ une broncho-pneumonie. Mme Fourbrocolis, qui jouait la terreur et qui était toute moite sous ses couvertures, demanda à être transportée à Lospiac, sa fille ayant juré, disait-elle, de la laisser mourir. Le domestique attela en toute hâte et la grosse dame, emmitouflée et pleurnichante, fut conduite au trot à la maison des sœurs. Lorsque la voiture revint, elle ramenait Mme Ronqui venait prendre soin du petit Paul, de la jeune fille et du précepteur.

C'est pendant la maladie de Mme Fourbrocolis que les vendanges commencèrent. Catherine disait que sa mère avait joué la maladie à seule fin de les éviter, car les vendanges sont le temps de la grande fatigue et des courbatures.

- Vous n'imaginez pas à quel point ma mère est paresseuse. Elle passe des après-midi entières sur son lit et le geste qu'elle fait pour porter à ses lèvres son inséparable tasse de thé lui arrache des plaintes déchirantes. Maintenant près de sa sœur Almo, elle se plaint du travail dont elle se dit accablée et nous déchire à belles

dents. Si vous voulez, nous irons la visiter avec Paul demain. Vous verrez comme c'est drôle.

Jean avait profité de la demi-liberté que lui laissait l'absence de la malade, pour envoyer son tableau à Fernand Sey, qui lui avait écrit aussitôt une lettre enthousiaste. De son côté, celui-ci avait commencé un roman qui s'appelait *Le Centre du Cercle* et il en avait envoyé les premières pages à Jean qui avait éprouvé une grosse déception. Son ami lui apparaissait maintenant comme un fantaisiste clairvoyant, assez mal doué pour la littérature. Il se rappelait ses paroles :

– Je n'ai rien dans le ventre. Toi, c'est différent.

Peut-être le stade du *Quick* ne serait-il jamais dépassé et Jean songeait avec regret aux heures paresseuses de l'Acropole où tous deux croyaient à leur génie.

Ainsi que Catherine l'avait prévu, la visite à Lospiac avait été assez comique. Lorsque Catherine, Paul et Jean furent introduits, Mme Fourbrocolis, dont le visage resplendissait de santé, feignait avec des larmes d'être à l'agonie. Sa température était montée à 37°7, et tout le village en parlait. Elle trouva néanmoins assez de force pour injurier sa fille. Mme Brastome essayait d'apaiser la querelle, mais sa maladresse et ses bavardages ne faisaient qu'accroître la fureur de Mme Fourbrocolis. Jean se demandait ce qui pouvait dresser ainsi cette mère molle et pesante contre sa fille. Plus tard, il comprit que c'était un sentiment de jalousie. Mme Fourbrocolis était beaucoup plus jeune qu'il ne le pensait et elle souffrait de sa déchéance physique dont elle rendait la beauté de sa fille responsable. Pour l'instant, elle accumulait les reproches les plus absurdes que Catherine écoutait avec un grand sourire de mélancolie et de pitié. Dehors, on voyait la lumière de septembre et les enfants blonds qui jouaient dans la cour avec Andrée. Soudain, Mme Fourbrocolis, que le mutisme dédaigneux de sa fille exaspérait, se dressa sur son séant et cria :

– Marie! (c'était le prénom de Mme Almo) Marie ! au secours, on me tue !

Marie Almo, qui depuis un bon moment avait l'oreille collée à la serrure, bondit dans la pièce, avec une petite gueule fripée par la haine, tandis que le grotesque et cacochyme Almo se précipitait en brandissant sa canne et en crachotant. Mais Catherine avait pris Paul d'une main, Jean de l'autre, et les trois jeunes gens avaient disparu. Marie Almo, folle de rage, trépignait sur place en hurlant :

– Catherine est une fille indigne et il faut chasser ce précepteur.

Réunissons-nous, cotisons-nous, payons-lui trois mois de gages, mais il faut absolument que ce foutriquet parte!

Lorsque Mme Fourbrocolis revint chez elle, elle était remontée comme un gros automate et elle dévida d'un coup le chapelet de perfidies que Marie Almo lui avait enseigné. Lorsque Jean protesta de sa correction, elle murmura entre ses dents sans écouter le jeune homme :

– Imbécile... imbécile... imbécile...

Il y avait un tel air de bêtise sur ce front buté, une telle puissance de méchanceté et d'obstination dans cette voix sifflante, que Jean fut saisi d'une atroce faiblesse. Il eut presque envie de pleurer, mais par-dessus tout, il éprouva le désir violent de partir en claquant les portes. Un regard de Catherine le retint. Sans doute la jeune fille n'avait guère de pouvoir sur son cœur, mais il se sentait tellement abandonné que la première personne qui lui dictait une conduite fut obéie. Maintenant, il était effrayé à l'idée qu'il aurait pu retomber entre les pattes gluantes de Placide et de Thérèse. Il n'était rien et il le savait. Il avait du courage mais il n'osait pas encore s'en servir. Même Fernand Sey n'avait pu le conduire à briser les chaînes, ni lui donner confiance en lui-même. Catherine non plus ne ferait rien. Au moment où sa mère gagna sa chambre, elle s'approcha de Jean et lui dit :

– Ne partez pas, Monsieur. Je m'ennuie tellement ici. Nous voici à la fin de l'été. Tous mes cousins vont partir et nous ne verrons plus personne. J'ai peur de m'enliser et de devenir idiot comme eux. Jen'aurai même plus la ressource de me moquer de leurs ridicules. De près ils sont amusants à voir, mais de loin on les oublie.

D'ailleurs la crise de Mme Fourbrocolis s'était heureusement terminée. Les vendanges étaient faites depuis longtemps et l'automne était venu très vite. On commençait à faire des feux de bois, les arbres n'avaient plus de feuilles, la terre était boueuse et détrempée. Jean restait enfermé de longues heures avec le petit Paul qui était un élève docile et médiocre. Un grand vent soufflait au dehors et les portes tremblaient sur leurs gonds. On goûtait la douceur d'être enfermé et de ne rien faire auprès d'un feu de chêne. Jean se laissait engourdir par cette vie paresseuse et la solitude de cette demeure où les journaux n'arrivaient pas, où le vent, la pluie, le soleil, retrouvaient leur importance primitive. Il ne voyait pas beaucoup Catherine qui ne quittait guère sa chambre où elle écrivait des lettres interminables. Il n'avait plus envie de peindre, d'aimer, de se battre et il était prêt à supporter pendant des mois la vie absurde qu'il menait. Docile aux injonctions de Mme Fourbrocolis, il

écoutait attentivement ce qu'elle disait, riait quand il fallait rire, attachait une importance capitale à l'heure des repas, se lamentait à perdre haleine sur la rareté des œufs. Il commençait à gagner du prestige et la famille était prête à lui donner rang dans son estime. Il ne connaissait plus aucun nom de poète ni de musicien, mais il louait l'esprit du curé, approuvait les robes nouvelles et fronçait le sourcil aux rires de Catherine.

Au dehors, l'hiver approchait. C'était un hiver trèsdoux qui étonnait la famille. De temps à autre, des rafales de pluie faisaient déborder la rivière, mais la température était clémente et le feu de bois s'éteignait silencieusement dans la cheminée, faute de soins. Quelquefois le soleil se précipitait contre les fenêtres et Mme Fourbrocolis disait avec un incompréhensible regret :

– Ah ! mon Dieu ! Cette année nous n'aurons pas d'hiver.

Chaque soir les poules se couchaient un peu plus tôt que la veille parce que les jours raccourcissaient, et l'on dînait de bonne heure pour avoir des veillées plus longues. Douceur, douceur de l'hiver. Le temps était venu où l'on tricotait des chaussettes de laine, où l'on mangeait du boudin frais parce que les domestiques avaient tué le porc, où l'on ne s'endormait plus qu'à minuit, lorsque la grosse horloge avait sonné son dernier coup dans le couloir. Mme Fourbrocolis passait la veillée sans mot dire et, le dimanche, offrait un verre de cassis. Jean songeait à sa chambre de Livrac que Thérèse avait voulue rose. Le dessus de lit, les tentures, les rideaux, la tapisserie, tout était rose et Thérèse montrait cette pièce aux amis qui venaient la voir. Elle disait d'un air innocent :

– Vous ne connaissez pas la chambre rose ? Oh ! il faut absolument que vous voyiez ça.

Et les visiteurs de s'extasier, admirant peut-être.

L'hiver, elle chauffait son lit à l'aide d'un fer à repasser enveloppé d'une vieille chemise. Lorsqu'il faisait très froid et qu'elle craignait de quitter la salle à manger où la cuisinière chauffée à blanc maintenant une température de 35°, elle se penchait vers Placide et disait :

– On met le fer ce soir, papa ?

Et Placide, tirant sur sa pipe indochinoise, répondait :

– A la guerre...

Ici, à Bel-Air, tout le monde avait sa bouillotte sauf Jean, parce qu'il était un homme et qu'il ne devait pas avoir froid aux pieds. Mme Fourbrocolis n'avait même pas voulu lui faire « l'injure » de lui

en proposer une. De même, lorsqu'on chauffait les lits au moine, celui de Jean était le seul qui restât glacé. Peu lui importait d'ailleurs, car il ne craignait pas le froid, mais il trouvait drôle Mme Fourbrocolis qui gémissait en remplissant sa chaufferette :

– Voyez, Monsieur, à quoi nous en sommes réduites nous autres, pauvres femmes.

Or, en dépit de ces veillées tranquilles et des airs sucrés de la maîtresse de maison, la faveur de Jean n'était pas constante à Bel-Air. Au sein même de la famille, il était fortement discuté. Il avait beau offrir pour parfumer la salle à manger des héliotropes d'hiver, on n'ignorait pas qu'il y avait dans sa chambre des recueils de poèmes qui ne rimaient pas, grave indice de débauche intellectuelle. Quant à son goût pour les cigarettes anglaises, il partageait diversement les esprits. Lospiac en bloc condamnait ce dangereux snobisme et en tirait les conclusions les plus fâcheuses pour la moralité du précepteur. L'oncle Almo avait même soufflé aux oreilles de ses proches :

- Il serait pédéraste que je n'en serais pas autrement surpris.

Par contre, le parti anglophile de la famille qui mangeait du « cake », du « pudding », et qui serait mort plutôt que de renoncer au thé quotidien, se rappelait avoir fumé les mêmes cigarettes à Londres, dans sa jeunesse. Il ne blâmait donc pas ouvertement les goûts du jeune homme. Il s'étonnait seulement de voir fumer à Lospiac ce que lui n'avait pu fumer qu'en Angleterre, et se demandait par quelles mystérieuses tractations Jean avait pu se procurer ces cigarettes, alors qu'elles étaient en vente dans tous les bureaux de tabac.

De cette hostilité sourde, Jean s'amusait follement. Tantôt il donnait des gages au bon esprit en acceptant le dernier roman d'Henry Bordeaux, tantôt il se montrait redoutablement bohème en lisant la prose fiévreuse du comte de Lautréamont. Pendant plusieurs semaines, il feignait de se laisser enfermer dans le cercle de famille puis, d'un mot, s'échappait. Il était arrivé peu à peu à gagner la magnifique insouciance de Fernand Sey. Le monde où il vivait – où il avait vécu – le dégoûtait avec une violence croissante et il constatait qu'il perdait curieusement sa jeunesse. A certains moments, il se sentait tenté par cette vie fade qu'on menait autour de lui et par cet ordre futile qui régnait à Bel-Air et qui paraît miraculeusement à toutes choses. Son double dansait devant lui avec un air obséquieux et une tête qui disait « Oui, oui » à tout le monde. Il était prêt à s'abandonner à cette faiblesse qui était en lui et qui lui avait fait éviter beaucoup de punitions à l'Acropole. Il se

rappelait qu'Onclinier avait dit de lui :

– C'est un fantaisiste, mais il sait rentrer dans l'ordre quand il le faut.

En réalité, il faisait semblant de rentrer dans l'ordre et il savait écouter les observations d'un air contrit et respecter les règles. Non qu'il fût hypocrite. Il était au contraire d'une franchise étonnante dont il avait déjà donné des preuves et que le commandant appelait son « mauvais esprit ».

– Tu te feras tort à toi-même avec ton esprit buté, disait-il, avec ta manie de répondre jusqu'à amen. Attends seulement d'être à la caserne et tu verras.

Mais il se sentait engagé dans un monde plus fort que lui, dans un couloir obscur dont il ne pourrait sortir que par à-coups. S'il n'avait pas été refusé au baccalauréat, il aurait certainement été mis à la porte de l'Acropole. Tout de même, il y était resté cinq ans et il se disait qu'au fond il avait été un bon fils et que maintenant, il était un précepteur consciencieux. Il avait dix-neuf ans et il se présentait sous les apparences d'un beau jeune homme brun. Au lycée, il avait appris des choses qu'on n'y apprend pas d'ordinaire et sa famille lui avait enseigné, non pas la haine, mais l'indifférence. Thérèse lui envoyait des lettres où elle lui disait qu'elle lui cherchait une place dans une banque de Livrac et qu'elle était sur le point d'aboutir. En lui-même il souriait de ces lettres, parce qu'il ne croyait pas aux banques comme il n'avait pas cru aux précepteurs. Il pensait bien qu'il ferait « autre chose », mais il ne savait pas quoi et, pour l'instant, ne se préoccupait pas trop de le savoir. De ses premières années passées sur terre, il avait retenu un solide mépris pour les hommes et le souvenir ému de quelques amitiés. Et puis, la terre était si belle : il y avait encore tant de choses à peindre, tant de musique à entendre, tant d'expériences à faire. Peut-être après tout, accomplirait-il sa tâche dans la peau d'un employé de banque. Quelle importance cela pouvait-il avoir ? Il serait un employé ponctuel, qui ne se tromperait pas dans les additions et qui porterait des vêtements de confection achetés aux « 100 000 Paletots ». Ce serait amusant cette mascarade pour voir le monde. Et les hommes parleraient de son âme, et ses camarades l'entraîneraient dans des maisons de passe et au bal du café Montesquieu. Il serait encore plus bête qu'à Bel-Air, puisque c'était la vie qui le voulait. Et on a beau aimer la peinture et avoir du talent, on n'est pas plus fort que la vie, n'est-ce pas ? Seulement on peut la tromper, lui jouer des farces. Maintenant Jean était résigné : il continuerait à jouer son

rôle. Personne ne connaîtrait son vrai visage, sauf quelques amis comme Fernand Sey. On lui dirait :

– Comme vous êtes élégant, Monsieur Jean, ce matin.

Et il répondrait :

– Et comme vous avez une jolie fossette dans la joue, Mademoiselle Armande.

Le samedi soir, il irait au café avec les copains prendre un mandarin-fraisette, et après-dîner, on le verrait au cinéma où il aimerait les mauvais films. Voilà, voilà la vie. Mme Fourbrocolis passait entourée de pigeons, et regardait d'un air soupçonneux les coteaux couverts de vignes rousses. L'heure du déjeuner approchait. On mangerait du chou farci en buvant du vin de la propriété. L'après-midi passerait comme toutes les autres – et la pluie battait les vitres - et le soir il y aurait une veillée somnolente auprès du feu. Ah! la vie était bien agréable.

Cependant, cette vie dolente et molle devait être interrompue de la manière la plus surprenante. Un jour, l'oncle Almo arriva à Bel-Air en brandissant un numéro de *l'illustration*, revue que la famille vénérât. Or, ce numéro consacré au dernier Salon publiait un hors-texte signé Jean Delmain et intitulé « Portrait de famille ». Et la famille s'était reconnue, la famille tremblait de fureur, la famille vomissait l'intrus qu'elle avait presque adopté, pâlisant de l'erreur qu'elle avait failli commettre. Almo mit *l'illustration* sous le nez de Mme Fourbrocolis en vociférant :

– Tiens, regarde... le monstre que tu as reçu, que tu as payé. Voilà la récompense.

Les seins flottants, accablée, effondrée entre les bras secs d'un fauteuil de bois, Mme Fourbrocolis se lamentait.

– Quelle honte ! Quel ingrat !

Catherine, accourue, riait aux larmes et sautait de joie en embrassant le numéro qu'elle avait arraché à son oncle. Vite, elle courut le montrer à Jean qui travaillait avec le petit Paul dans la salle d'étude. Mais sur ses talons l'oncle Almo entra. Il s'avancait vers Jean à petits pas mécaniques, la canne haute. Le jeune homme hésita un instant, regarda Catherine et d'un geste vif assena sur la joue du vieux fou une telle giflette qu'il roula sur le tapis. Mme Fourbrocolis s'était évanouie dans son fauteuil et Jean prit la main de Catherine qu'il baisa longuement.

– Chère Catherine, dit-il, vous êtes belle et je garderais toujours le souvenir de votre sollicitude et de votre amitié. Je laisse de vous un

portrait inachevé que vous trouverez dans ma chambre. Je vous le donne. Souffrez maintenant que j'abrège ces adieux, parce que la maison me brûle les pieds. Jusqu'à présent, j'ai confié le soin de mon existence extérieure à un double idiot. Je continuerai sans doute à le faire parce que c'est obligatoire, mais les rares moments où je puis exprimer mon mépris pour la bêtise vraiment surprenante des hommes sont les moments les plus éclatants de mon existence. Grâce à votre famille, je viens de vivre le plus beau de tous. Transmettez-lui, je vous prie, le témoignage ému de ma reconnaissance. Adieu.

Dehors il pleuvait. Les coteaux, les bois, l'univers entier se perdaient dans la brume. Jean n'avait pas de manteau, il était tête nue et la maison brillait de ses vitres de givre. Il hésita une seconde sur le perron puis, résolument, s'engagea sous la pluie.

MAGNOLIA-JULES

*Entre ce cadavre, le même qu'un vivant mais sans vie, et cet
innommable, le même qu'un mort mais sans mort, je ne vois aucun
lien de parenté.*

Maurice BLANCHOT. (Manuscrit de Thomas l'Obscur.)

Magnolia

Diable, mon père est mort ! Je le vois allongé sur son lit avec sa moustache toute gonflée et le mouchoir blanc, noué sur son crâne, qui retient sa mâchoire. Il n'a plus cet air stupide et méchant qu'il avait de son vivant. Il n'a plus l'air de rien. Il a l'air d'un mort.

L'heure est encore très calme. Les voisins, la famille, tout le monde déjeune. Il n'y a dans la petite chambre que ma sœur, Elena, et ma mère, Alice. Elena ne dit rien et ne comprend rien, comme toujours. Elle tourne entre ses doigts un mouchoir sec qu'elle griffe de temps à autre d'un ongle sans fard. Alice disparaît dans l'unique fauteuil de la pièce et pousse toutes les trois minutes un gémissement lugubre. Elle est bien contente que son mari soit mort.

Personnellement, je ne suis ni heureuse, ni triste. Je m'en moque. J'avais fini par ne plus voir le vieux bougre, par ne plus entendre ses grognements. Il a gâté toute mon enfance, mais cela m'est égal. L'enfance est un âge sans intérêt et il est mort à temps pour me laisser profiter de ma jeunesse. Il est vrai que j'étais bien décidée à en profiter malgré lui. Tout de même, j'aurai la paix.

Je devrais plutôt être satisfaite. Eh bien! non. Je n'éprouve aucune joie à la pensée que je suis délivrée de mon père, que je n'entendrai plus sa canne sur le gravier de la cour. Plus tard, peut-être, je comprendrai quel est mon bonheur. Il me sera possible d'entreprendre de longues promenades à cheval ou à bicyclette, quand le printemps sera venu. Car je n'étais pas très exigeante, du vivant de mon père. Je n'étais pas une enfant terrible. Je ne demandais pas de choses extraordinaires, mais seulement un peu de liberté, un peu de solitude. Rien de tout cela ne me fut accordé.

Ce qui m'embête, c'est l'enterrement. Mon père m'obligeait toujours à suivre les enterrements des gens du village et quand, par malheur, le mort était de la famille, on me couvrait de vêtements noirs. Alors je devenais laide. Mon visage était mou et mes yeux perdaient leur éclat. En ce moment je suis tout habillée de noir et la mort de mon père m'a rendue plus laide qu'aucune autre. Le jour de l'enterrement, je serai horrible.

L'enterrement a lieu demain matin. Il va falloir passer tout l'après-midi sans respirer et toute la nuit sans dormir. Demain matin, habillée en fantôme grincheux, je suivrai le cercueil jusqu'à l'église, puis jusqu'au cimetière où l'on mettra mon père dans une *concession à perpétuité*. Alice dit que nous avons de la chance d'avoir une concession à perpétuité. Je ne comprends pas pourquoi.

Tiens, Elena se lève. Aucun doute n'est possible, le noir lui va très bien. Elle est grande, blonde, déjà un peu grasse, mais vraiment jolie. Elle a dix-neuf ans et tous les cousins sont amoureux d'elle. Elle est très bien habillée. Moi, je suis couverte d'oripeaux comme un épouvantail. En temps ordinaire je m'habille aussi bien qu'Elena, mais avec le noir, je ne sais absolument pas comment il faut faire, absolument pas.

Mais que fait-elle? Elle s'avance vers le lit de mon père et, ma parole, pose un baiser sur le front du mort, puis revient s'asseoir avec grâce. Alice gémit sinistrement dans son fauteuil. Cette Elena est bien idiote.

Au tour d'Alice, maintenant. Elle fait les mêmes gestes qu'Elena, mais elle est toute courbée et elle a découvert depuis ce matin un tremblement du menton qui n'est vraiment pas mal. Qu'est-ce que ce sera tout à l'heure quand il y aura la famille?

Ah! ce doit être mon tour. Elena et Alice me regardent avec sévérité. Ne bougeons pas : je me soucie fort peu d'embrasser ce front pâle. Et si elles m'embêtent je leur lance le bol d'eau bénite au visage. Mon père est mort, ne l'oublions pas.

Le temps passe. Ma tante Marthe, mon oncle Sacrispin, mon cousin Pierre, ne vont pas tarder. Nous habitons tous la même maison au bout du village. La maison appartient à Alice qui l'a reçue en dot et qui loue l'aile droite à l'oncle Sacrispin. Ce n'est pas une mauvaise affaire et tout le monde vit en bonne intelligence. Nous avons beaucoup d'affection les uns pour les autres.

On a fermé toutes les fenêtres, tiré tous les rideaux et l'obscurité est totale. Un cierge brûle sur la table de nuit, derrière le bol d'eau bénite. Je sais qu'il éclaire le visage de mon père.

L'entrebâillement des rideaux laisse deviner que brillent au dehors les belles clartés du jour. Je suis dévorée par l'envie de sortir, de courir sur l'herbe fraîche et de cueillir des branches. Mais hélas ! ce n'est pas encore le printemps. Il ne faut pas se laisser prendre à la douceur de l'hiver qui s'achève, à la perfidie des fleurs précoces. Ces lieux tranquilles et solitaires sont aujourd'hui des lieux de deuil. Nous avons attendu l'aurore et ce sont les ombres qui viennent.

Ombres plates, ombres sans tristesse, ombre de mon père. Il suffira de quelques heures pour que vous passiez et que nous retrouvions, débarrassé de ses voiles obscurs, celui qui toujours triomphe et toujours renaît, le premier rayon du soleil.

Mais voici qu'on frappe à la porte et qu'elle s'entr'ouvre. Oncle, tante, cousin apparaissent en clignant des yeux à cause de l'obscurité. Ils s'approchent du lit à pas lents et commencent une prière. Alice fait monter quelques sanglots dans sa gorge, tandis qu'Elena prépare des chaises. Maintenant, la prière est finie. L'oncle Sacrispin et le cousin Pierre vont s'asseoir. Marthe s'approche de sa sœur et lui dit simplement à l'oreille :

– Crois-tu, ce pauvre Jules !

Alice se met alors à hurler. L'oncle Sacrispin fait « Titt, titt, titt, titt, titt » et rappelle qu'on est dans la chambre d'un mort. Elena rampe aux pieds de sa mère et couvre ses mains de baisers. Marthe serre si violemment sa sœur dans ses bras qu'elle manque de l'étouffer. Alice perd le souffle et les hurlements s'arrêtent. Le calme est revenu.

Nous attendons les premiers voisins. Personne n'aimait mon père dans le village. Il saluait tout le monde d'un geste sec et ne s'arrêtait jamais pour bavarder. C'était à peine si l'on pouvait lui tirer quelques commentaires sur la récolte au moment des vendanges. Il n'aimait ni la terre, ni les hommes. Il n'aimait que lui-même.

Tout le village viendra cependant pour Alice, qui a bonne réputation. Si vous interrogez les gens du pays sur Alice, on vous répondra invariablement : « C'est une femme si serviable. » Or, jamais, jamais Alice n'a rendu le moindre service à personne. Expliquez cela comme vous pourrez.

Je ne veux pas voir les voisins et je m'ennuie un peu trop fort dans cette chambre. Les personnes en deuil me sont toujours antipathiques. Aussitôt après l'enterrement, je me dépouillerai de mes vêtements noirs et je rirai bien du scandale. Elena sera terrorisée, protestera timidement et il faudra que je lui donne quelques gifles pour tout arranger. Je regarde Pierre qui ne la quitte pas des yeux. Il contemple ses jambes avec ravissement. Il espère bien épouser un jour Elena, mais il ne faut pas qu'il y compte. Il fait sa quatrième année de première dans une institution religieuse de la ville voisine et il pense à succéder un jour au notaire du village. Ses chances sont nulles auprès d'Elena qui épousera un officier ou un fonctionnaire. Alice voudrait bien que ce soit un officier. Ils sont pourtant bien déplaisants. Je le dis en toute franchise, car je suis

plutôt pour l'armée.

On frappe. Elena fait un geste vers la porte, mais je la devance. C'est la mère Cafardille qui vient pour veiller. C'est sa grande joie, veiller les morts. On a les plaisirs que l'on peut. Je m'écarte pour la laisser entrer et, profitant surnoisement de l'entrebâillement de la porte, hop, je file.

Ah ! me voici dehors. Dans cinq minutes, si je ne suis pas de retour, on enverra Elena pour me chercher. La peste soit du mort qui me cause tous ces ennuis. Les cloches qui annoncent les vêpres commencent à sonner. Les ombres des chrétiens descendent vers l'église. Je vais aller me cacher dans ma chambre et je n'ouvrirai sous aucun prétexte. Tant pis pour ceux qui viendront secouer ma porte. Je leur enverrai quelques injures.

Passons par la cuisine pour y prendre des gâteaux et du vin blanc doux, car aucune défaillance ne nous est permise. Cette maison est effrayante : tout est fermé, tout est silencieux. Enfin, je suis dans ma chambre. Je vais ouvrir les fenêtres pour avoir un peu d'air et de lumière et verrouiller solidement la porte. Voilà, c'est fait. Alice, Marthe et compagnie peuvent venir. Je les attends de pied ferme.

Alice

Combien de fois mon mari m'a-t-il trompée? On dit dans le bourg qu'il couchait un peu partout, mais je n'en crois rien. Je suis une bourgeoise et les bourgeoises ne sont pas trompées. Les cocus ne se trouvent que dans le peuple et chez les comtes.

Ai-je dit « cocus » ? Oui, je me sens rougir. La douleur m'accable-t-elle dangereusement? Suis-je égarée au point d'employer pour moi-même de ces mots grossiers qu'une dame ne doit pas connaître et qui tourmentent le bon Dieu. Car, Dieu nous écoute et rien ne peut lui échapper. Mais quelquefois, après dîner, quand les hommes boivent des liqueurs en fumant leurs cigares, on apprend les mots qu'il ne faut pas entendre, ni surtout redire. Il y a des femmes qui aiment ça : ma sœur Marthe, par exemple. Moi, je me bouche les oreilles en grondant, et je vais m'asseoir près du piano.

A propos de piano, on me dit que les Pissague viennent d'en acheter un. Croyez-vous ! Nos anciens métayers, des gens à qui nous avons fait la charité. Le peuple se croit maintenant tout permis. Les Pissague! Un piano ! Il y a seulement dix ans, les enfants n'avaient pas de chaussettes. Seigneur, où allons-nous ? Enfin!

Mais, ne serait-ce pas pour insulter le pauvre Jules et se moquer de nous qu'ils ont acheté un piano? Ces gens-là ne comprennent évidemment rien à la musique, ne peuvent pas comprendre la musique. J'en suis sûre maintenant : ils ont cherché à nous faire pièce. Ah! mais, ça va changer! Qu'ils viennent seulement pour les condoléances et nous verrons!

Pauvre Jules, si tu savais cela. Tu es mort bien vite, bien soudainement. Il y a encore trois jours tu étais là, à partager ma vie et tu n'hésitais pas à te lever de table pendant le déjeuner pour fermer la fenêtre lorsqu'elle laissait passer un courant d'air. Tu grognais un peu, c'est vrai, mais c'était par amitié.

Je voudrais oublier ta présence sur ce lit, oublier que tu es mort. Il suffit de baisser les yeux et de ne plus respirer cette odeur de bougie brûlée et d'eau bénite. J'étais jeune quand tu m'as connue. Je sortais de la pension des sœurs où l'on m'avait appris à dire les prières et à broder. Tu étais jeune aussi, jeune notaire et tu venais courageusement pour succéder à mon père dans ce pays perdu. Tout

s'est passé très vite. Nous faisons de longues promenades dans les prairies et le dimanche tu m'accompagnais à la messe en tenant mon ombrelle. C'était le temps de nos fiançailles.

Nous avons formé un bon ménage, nous avons servi d'exemple aux gens du village. Depuis ton mariage jusqu'à la tombe tu as brillé comme un soleil. Quand nous nous sommes vus pour la première fois, tu n'avais pas fini ton service militaire. Tu arrivais en sous-officier de cavalerie et l'on entendait le bruit de tes bottes sur le perron. Mon père avait envoyé le break pour te chercher.

Mon père décachetait toutes tes lettres, mais tu le savais et tu m'écrivais respectueusement, d'une belle écriture. Tu m'avais proposé de me faire parvenir tes lettres en cachette par un de tes anciens compagnons de caserne qui habitait le village. C'était le fils d'un paysan. J'ai refusé.

J'avais d'ailleurs consulté le curé en confession. Il m'a conseillé de tout avouer à mon père et de rompre nos fiançailles. Je n'ai jamais osé rien dire à mon père, car je craignais sa juste fureur et chaque fois que j'allais en confession – c'est-à-dire le mardi, le jeudi et le dimanche matin, à l'aube – le curé me demandait si j'avais avoué. Je répondais « Non » d'une voix étouffée et en baissant la tête. Le curé me disait : « Petite masque ! Vous êtes rongée par le démon ! » et il me donnait une pénitence très dure. Je voyais clairement mon infamie.

Rentrée à la maison, je montais dans ma chambre. Je posais mes lèvres sur un petit crucifix, et je me demandais si je devais continuer à mener la vie heureuse des filles de familles bourgeoises ou bien si je devais m'abandonner à la débauche. Quand je franchissais la grille du jardin, je ne savais jamais si j'allais revenir. J'avais honte de manger sur une nappe propre et je rougissais de commander aux bonnes.

Pendant ce temps, on me l'a dit, tu fréquentais les bordels de garnison. Ai-je dit « bordel » ? Oui, hélas ! Tu fréquentais les vilaines maisons. Tu étais un beau cavalier, malgré la petite taille. Personne ne pouvait résister aux pointes de ta moustache blonde. Quand tu les enroulais autour de ton index, les femmes cédaient. Un soir, je t'ai supplié de les couper, ces moustaches guerrières. Tu as refusé et tu m'as donné en souriant la plus belle des bagues que tu portais à tes doigts. Elle venait de ta mère.

Puis, le jour du mariage est arrivé. Ce jour-là tu étais grave et tu as gardé cette gravité toute ta vie. Pour moi, j'avais peur et je ne savais pas de quoi j'avais peur. Mais j'avais raison de craindre : la

nuît de nocés fut douloureuse. Mon père dut frapper à notre porte et te prier d'aller coucher dans la chambre d'ami. Tout le village m'avait entendue crier. Toi, tu te levâs et, traversant la pièce en caleçon, tu te dirigeâs vers la panoplie en disant que tu allais donner des coups de sabre à mon père. C'était grotesque et terrifiant.

Puis nous avons eu nos filles. La première année Elena, la seconde année Magnolia. Tu avais une haute idée de la famille, tu pensais que nous devions rester unis et que nous passerions sans souffrir à travers les embûches de la vie. Tu étais beau quand tu guettais sur leurs lèvres le souffle naissant de nos filles. Il me semblait que leur existence était menacée et qu'elles ne seraient jamais des femmes. Mais tu me donnais ta confiance. Elles ont grandi.

Je faiblis devant tous ces souvenirs de notre vie commune, de notre vie qui prend fin ce soir. La douleur présente me fait oublier les douleurs passées et je ne vois plus de notre jeunesse que ce que ta mort m'en fait voir. Je dois pourtant garder ma fermeté d'âme et penser que si tu es mort c'est que Dieu l'a voulu. Dieu n'a pas de desseins coupables et ses décisions n'appellent jamais de pleurs.

C'est sans doute parce qu'il m'a jugée plus digne et plus forte qu'il me laisse encore sur la terre. Je tâcherai de mériter cet honneur. Au fond, ton innocence n'était pas éclatante et la punition ne vient pas sans crime. Les catastrophes, les gens de bien enlevés tragiquement à la fleur de l'âge, tout cela n'existe pas. Ce sont toujours les villes coupables qui sont ravagées par la peste ou les tremblements de terre, les trains coupables qui déraillent, les filles tarées qui périssent. Je ne rappellerai pas toutes tes fautes : devant ton lit de mort, ce ne serait pas respectueux et les morts ont droit au respect. Mais comment pourrais-je évoquer sans amertume le détail de notre existence ? Je songe à tes départs pour la ville, les jours de marché. Tu partais seul dans le break de la famille, conduisant toi-même le cheval, ce qui était bien pénible. Les gens du village devaient penser que le domestique refusait de conduire la voiture. Je ne t'ai jamais pardonné cette humiliation, ni ton entêtement à ne pas vouloir prendre de parapluie quand le temps menaçait. Je devais courir derrière toi dans les rues du village et jeter le parapluie dans la voiture. Toutes les paysannes étaient sur le pas de leurs portes pour regarder une dame courir.

Tu avais aussi un goût certain pour les mauvais plaisirs. Ainsi tu voulais aller à Bordeaux quand les affaires ne nous y appelaient pas. C'était pour boire des apéritifs de gala, place de la Comédie. Je t'ai suivi deux fois, par faiblesse. Une fois tu m'as menée voir *Carmen*,

une autre fois *Manon*, et tu regardais les danseuses à la jumelle. Perdition de mon âme. C'est le remords de mon existence.

Et voilà comment tout finit : dans la mort. Ah ! si tu pouvais voir notre chambre à cette heure, tu verrais qu'elle n'est pas bien gaie et tu serais peut-être ému de ma douleur et de celles de nos filles, cœur de pierre.

Il y a de grosses larmes sur les joues d'Elena. Ce papillon charnu sera couvert de noir, ce qui est une excellente chose : il ne faut pas que mes filles soient trop aguichantes et celle-ci est en âge de se marier. Elle ne doit pas séduire les hommes faciles, mais les hommes sûrs, les hommes-maris-et-pères. Le noir lui donne un maintien sévère qui convient aux âges tendres. Elena, mon enfant, tu es trop belle. Prends garde aux orgies de la chair.

Elle se dresse maintenant et traverse la chambre d'un pas sûr. C'est qu'elle va poser, je le sais, un pur baiser sur le front de son père. Dieu ! que sa poitrine est lourde. Quand elle se penche, on la voit gonfler son corsage. Elena, Elena, ma fille, tu seras femme d'un officier.

Je suis tout près du lit et je ferme les yeux pour ne pas voir cet affreux visage. Ces moustaches fanées, ces lèvres sèches m'épouvantent. Je feins de l'embrasser, mais je ne l'embrasse point. L'obscurité est suffisante pour que ma fourberie réussisse. Je dirai quelques dizaines de chapelet et tout sera pardonné.

Magnolia, elle, ne bouge pas. Je l'avais prévu : cette fille est diabolique. Mais je ne lui dirai rien, je préfère ne pas la connaître. On est quelquefois bien puni d'avoir mis des enfants au monde, et sa naissance est liée au plus grave souvenir de ma vie. Le village était, je ne sais pourquoi, plein d'Arabes que l'on employait aux travaux agricoles. Nous avons dû en loger quelques-uns au grenier. J'étais couchée depuis plusieurs jours, le ventre gonflé, et Jules recopiait à l'étude des actes notariés. Neuf heures sonnèrent au carillon du couloir et au neuvième coup la porte de ma chambre s'ouvrit. Un Arabe, nu des pieds à la tête, se présenta, scintillant dans le clair de lune qui venait de la fenêtre. Je n'eus pas la force de crier et je m'évanouis. Magnolia est née le lendemain. Par moments, on dirait qu'elle a du sang arabe dans les veines.

Pleurons, pleurons, c'est la famille qui est entrée; il est nécessaire que ma douleur éclate. Qu'est-ce que Marthe dirait dans le village si je n'avais pas pleuré. D'ailleurs, pleurer me soulage; je m'aperçois que je ne souffre pas et que la mort de Jules me laisse indifférente. Cette idée me donne des larmes. Ne suis-je donc pas une bonne

chrétienne?

Il me semble que les ténèbres s'épaississent. Sacrispin qui arrive du dehors n'y voit rien et se heurte aux meubles, au coin du lit. Pourvu qu'il ne renverse pas la pendule de la cheminée. Elle est sous globe, sous un globe de cristal qui renferme aussi les brins de gui de mon mariage. Sacrispin est un vieux maladroit, avec son bras raide et sa barbiche, un vieux drôle. Jules ne l'aimait guère et je ne l'aime pas davantage. Comment cette pauvre Marthe a-t-elle pu s'embarrasser de cet épouvantail? Il est vraiment comique. Quand nous étions jeunes, je pouffais en le voyant et tout le monde se demandait les raisons de mon rire. Père me pinçait les bras pour me faire taire.

Enfance dissolue, jeunesse insoucieuse ! Il y a vingt ans que je n'ai pas ri et je me sens plus près de Dieu. Jules est aujourd'hui dans sa gloire céleste, la famille monte au Paradis.

On frappe à la porte. Marthe ouvre, c'est Cafardille qui vient veiller. Mais où est donc Magnolia? Elle en a profité, la rosse, pour disparaître. Je vais laisser passer cinq minutes et l'envoyer chercher.

Soyons digne, soyons noble devant le destin. Nous sommes livrés aux forces étrangères, recevons-les avec courage. La mort est entrée avec Cafardille et les lueurs du cierge feront voler des ombres. Mais j'ai la vie sauve, j'ai la vie sauve.

Elena

Je suis fatiguée. J'avais l'habitude de me coucher tôt en pension et déjà je n'ai pas dormi la nuit dernière. Que la mort des autres est donc pénible. Pauvre papa, si sévère et si bon.

Notre vie va bien changer. Heureusement, tout l'argent était en banque et nous continuerons à toucher les revenus. Nous serons même un peu plus à l'aise et maman va pouvoir augmenter ma part de dot. Je pourrai faire un beau mariage. Ah ! c'est que je suis moins innocente qu'on le pense d'ordinaire.

Nous allons pouvoir aussi manger du veau, et des cornichons. Papa n'autorisait que les biftecks et défendait les crudités. Nous devions nous fortifier, disait-il. Il nous fallait du sang. Dieu merci, nous en avons.

Magnolia surtout. Moi, je me sens un peu molle et je ne désire que m'allonger de temps à autre dans une chambre solitaire, sur un divan. La campagne que je vois de ma fenêtre, ce n'est pas la campagne que je rêve. Je cède volontiers dans mes songes au romantisme facile de la jeunesse et des îles. Oui, des îles où il y a des créoles, des fruits juteux, des chants d'amour et des éventails. Dieu, que je suis sotte!

C'est bien l'opinion de Magnolia qui me regarde en ce moment avec sévérité. Elle est plus jeune que moi d'une année et elle pense que je suis toujours une petite fille sans cervelle. Elle m'adresse rarement la parole et, chaque fois qu'elle le fait, c'est pour me dire des mots désagréables ou des paroles grossières qui me font trembler. D'ailleurs, Magnolia finira mal. C'est un grand malheur pour elle que notre père soit mort. Lui seul pouvait lui donner des ordres et se faire obéir. Autrefois, elle craignait notre terrible mère, mais Alice a perdu tout son pouvoir. Ses aphorismes, ses phrases apprises par cœur qu'elle a répétées toute sa vie sont dépouillées de leur sens divin. Ce ne sont plus que les bavardages sans portée d'une femme vieillie.

Toute la famille est dans la chambre et la pieuse Cafardille s'est agenouillée près du lit. Magnolia a disparu. Veiller son père mort

dépassait ses forces, elle n'a du courage que pour le mal, pour secouer les arbres à fruits ou se cacher dans les haies qui bordent les prairies.

Mais Pierre est là et je ne le trouve pas désagréable. C'est un garçon sans avenir, jamais je ne consentirai à l'épouser, mais il a de beaux yeux noirs, un visage énergique qui cache sa faiblesse et son amour n'est pas sans me toucher. Nous sommes encore des enfants et nous nous aimons comme les enfants s'aiment. Car je suis amoureuse de Pierre et, ce soir, je me sens coupable de ne le lui avoir jamais montré. La mort de mon père m'engage à tous les abandons, à toutes les lâchetés. Nous ne vivons pas des jours ordinaires.

Pierre regarde fixement mes jambes. Il est tout près de moi et, dans l'ombre qui nous entoure, il peut deviner leur forme et leur épaisseur. Le cadavre de Jules ne l'inquiète pas, il ne voit même pas cette forme immobile sous le drap frais. Je m'enfonce dans mon fauteuil et, sous prétexte de tirer ma robe sur mes genoux, je la relève un peu sur mes cuisses. Pierre regarde encore, approche sa chaise et tend la main. Dieu que mon cœur bat fort. Personne n'a rien vu.

Alice s'inquiète. Elle a cessé de gémir et de pleurer, elle pense sans doute à autre chose qu'à elle-même. Je sais ce qui l'occupe : c'est Magnolia, Magnolia qui n'est pas encore revenue. Oui, c'est bien cela.

Sacrispin commence à grogner, à prononcer des mots inintelligibles. Marthe a soupiré : « Seigneur, le jour de la mort de son père. » Cafardille n'interrompt pas ses prières.

– Va donc chercher Magnolia, me dit Alice. Sa place est ici, près du malheureux qui repose.

Je trouve aussi que Magnolia est bien impie. En pension, elle avait tout le temps des photographies d'acteurs de cinéma dans son sac.

– Oui, maman. Mais seule, je ne serai pas assez forte pour la ramener.

– Pierre ira aussi, dit Marthe. Accompagne ta cousine, Pierre.

Nous nous levons tous les deux en silence et nous faisons une gènesflexion en passant devant le lit. Nous prenons le rameau de buis, et, l'un après l'autre, nous arrosons d'eau bénite le visage de

Jules qui ne sourcille pas. Puis, nous sortons.

Dans le couloir, l'ombre est plus claire. Pierre a pris ma main qu'il serre dans les siennes. Mon cœur se met à battre comme tout à l'heure, quand je montrais mes jambes. Magnolia est certainement dans sa chambre. Mais sans mot dire, nous prenons l'escalier qui conduit au grenier.

Sacrispin

Tac, tac, tac ! Trois coups de hache, trois arbres en moins. Dégarnir un peu la charmille, creuser quelques tranchées, tendre des réseaux de fil de fer barbelé, organiser d'immenses plantations de tabac, en voilà du travail. Ah ! c'est que je suis le seul homme de la maison maintenant.

On me disputait le jardin, même la partie que j'avais louée. On disait que j'avais l'esprit destructeur, que les idées folles ne me manquaient pas. Tout cela parce que je me suis ruiné, évidemment, avec ma plantation de sassafras. Mais si j'ai pu dépenser tout cet argent dans les sassafras, c'est bien que je l'avais gagné. Alors ?

Non, Jules était un vieil imbécile et malgré nos idées politiques communes, je ne suis pas fâché qu'il soit mort, pas fâché du tout même. Nos relations n'étaient pas très vivantes. Son frère, de Paris, lui envoyait régulièrement le *Temps* et le *Journal des Débats*. Il me les prêtait avec deux ou trois jours de retard et tantôt il ne me prêtait que le *Temps* ou les *Débats* en disant qu'il avait déchiré l'autre journal par mégarde. Mais je voyais bien qu'il l'avait fait exprès.

Nos relations n'étaient pas très vivantes. Jamais je ne l'ai suivi dans ses promenades à travers la campagne. Je n'aime que mon jardin et le coin du feu. Quelquefois, il me regardait travailler. Il m'est difficile de racler la terre à cause de mon bras raide, mais je la brosse avec ardeur et je chasse les taupes. Il ricanait en tirant de petites bouffées de sa pipe d'écume et me disait : « Sacrispin, tu perds ton temps, mon ami. » « Mêlé-toi donc de ce qui te regarde, ancien notaire. » Toc, j'avais répondu.

Oh ! mais le Jules est bien puni maintenant. Et je me demande si je n'aurai pas bientôt mon tour, si la vie pourra continuer dans le travail et le bonheur. La tâche qu'il me reste à accomplir m'effraie. Il faut couvrir le domaine de plantes vigoureuses, le débarrasser des bêtes rampantes et nuisibles, porter le sol à sa perfection. Oui, oui, oui, tout doit pousser ici dans un jardin cerné de murs, bardé de grilles vertes et de haies griffues.

Nos terres ne sont malheureusement pas très vastes. Je ne pourrai pas faire de grandes choses et encore me faudra-t-il arracher le consentement d'Alice. Elle est capable de me résister en se

retranchant derrière la volonté du mort qui ne se gênait pas pour condamner mes théories. Si je fais arracher la vigne, elle poussera des cris, me poursuivra devant les tribunaux. Ah ! j'ai trouvé une solution : répandre hypocritement le phylloxéra. Oh ! pauvre vigne ! Le phylloxéra !

Mais tant pis, tant pis, je veux planter du tabac.

Bon. Donc, organisation très stricte d'une vie nouvelle. J'ai hâte que Jules soit enterré. Décemment, je ne pourrai pas commencer mon travail avant l'enterrement et cela va me faire perdre deux ou trois jours. Il est vrai que cela me laissera le temps nécessaire pour tracer mon plan de vie. Changer les heures du lever, du coucher et peut-être celles des repas. Envisager l'abonnement à quelques journaux et magazines. Dresser la liste des ouvrages susceptibles de composer une bibliothèque agricole consacrée au tabac. Entrer en contact avec les cultivateurs du pays. Tout le monde ne cultive pas la vigne ici, par bonheur. Fonder, peut-être, une société de défense des planteurs de tabac et, s'il le faut, organiser des meetings (voir le curé à ce sujet). Étudier la géographie physique et économique de la Virginie et du Maryland. Dresser des cartes détaillées de ces deux pays. Préparer d'ores et déjà l'exécution des projets qui ne me viennent pas à l'esprit en ce moment.

Ouf ! la tâche est plus considérable que je ne l'imaginais. Il me faudra sans doute une aide, car mon bras raide me gênera. Si Pierre échoue encore au baccalauréat, je verrai à l'utiliser convenablement sur le domaine. En attendant, je pourrai engager le neveu de Cafardille qui revient du service la semaine prochaine. Il est idiot, paresseux et bègue, mais je saurai bien le faire travailler. Il commencera par creuser une vaste tranchée qui cernera tout le domaine. A quoi pourra servir cette tranchée ? Bah ! on verra bien ; creusons toujours. Bientôt arriveront les premiers jours de printemps, le soleil et les pluies fines. « Holà, Roderic, mon garçon, laisse donc uneminute le taffia en paix et dirige-toi vers la tranchée un peu plus vite ou je t'y conduis à coups de trique ! – Ça va, patron, encore un coup, et j'y vais. – Damné coquin, vas-tu creuser ou préfères-tu que je te caresse l'échine avec ce gourdin ? - Un coup de taffia ne fait jamais de mal, patron. Vous avez tort de ne pas en prendre. – Bien, passe-moi la bouteille, drôle. Oui, il fait déjà bien chaud ; nous travaillons en silence et la sueur coule sur nos visages, mouillant la chemise rose de Roderic. Il est déjà cinq heures et la tranchée n'avance guère. J'ai juste le temps d'aller à la ville chercher des graines. – Roderic, attelle le canasson en toute hâte. Laisse ta bêche et ne renifle pas les fleurs en chemin. Un grognement sourd me répond. Cinq minutes plus tard, le cheval est attelé, je saute

dans le break et nous partons à fond de train en écrasant deux ou trois poules. »

Tout cela, c'est l'avenir, l'avenir qui se prépare. Mais chassons les illusions : je n'en suis pas encore là. Il y a des obstacles à mon bonheur. Qui voudra se ranger à mes côtés dans la lutte que je vais entreprendre ? Alice sera contre moi, Elena ne compte pas, Pierre ne compte pas, Magnolia sera contre moi, Marthe sera d'abord contre moi. Je devrai vaincre son ironie, son incrédulité, avoir la douleur de voir ma propre femme se ranger aux côtés de mes ennemis. Elle me rappellera mes expériences précédentes, la grande plantation de sassafras. La plantation de sassafras ne pouvait pas réussir. Je l'ai toujours dit. Mais Marthe continuera à répéter que c'est moi qui l'ai ruinée avec mes arbres. Or, pas du tout. Je déteste les arbres et j'ai toujours condamné le coup des sassafras. Je mettrai Marthe en échec en coupant dès le premier jour tous les arbres de la propriété. Il n'y a rien à tirer de l'arbre : il ne donne que de l'ombre.

Il faudrait maintenant penser à Jules. Je ne voudrais pas compromettre mon salut éternel en bâtissant des projets sur un cadavre. Quoique Dieu saura toujours nous juger, il saura faire la différence entre Jules et un Sacrispin. Du moins, j'en espère.

Jules était un vieux fou rôdeur de prairies, un fou haineux et jaloux. Il était pourtant plus riche que moi et mieux vêtu, mais j'ai su dépister ses tares, ses vices cachés. C'est pour cela qu'il me méprisait : parce que je savais. Je le tenais entre mes mains, comme un jouet. Roderic, évidemment, m'avait tout dit. La pieuse conspiration du silence a été rompue en ma faveur. Alice ne sait encore rien, Marthe ne sait rien, Elena et Magnolia ne savent rien. Oui, pendant quarante ans, Jules est allé tous les jours à onze heures et demie et à cinq heures boire un pernod à l'Hôtel des Voyageurs, sans que personne dans la famille n'en sache rien. Et depuis six mois il était l'amant de la sœur de Roderic qu'il avait violée au coin d'un champ. Voilà pourquoi il aimait tant la campagne, le Jules ! Roderic m'a révélé ces agissements crapuleux à sa dernière permission et moi-même, caché dans le grenier et armé d'une lunette marine, j'ai surpris le Jules en pleine fornication, il n'y a pas quinze jours. Ah ! le vieux salaud, j'ai bien raison après tout de ne pas le regretter. Dieu voudrait-il m'obliger à prier pour lui ? Faut-il à cause de sa mort jeter un voile sur le déshonneur ? Voilà étendu sur son lit de mort l'homme qui m'a écrasé de son mépris. Dois-je le maudire à mon tour ou faut-il prier Dieu de ressusciter au dernier jour sa dépouille mortelle ? Peut-on sans blasphémer implorer l'entrée du ciel pour cette canaille et Dieu n'est-il pas choqué par l'aveuglement de ceux qui prient ?

Cette mort est accueillie comme une mort convenable. Le corps de Jules a sa part de silence, d'obscurité, d'eau bénite et de flammes cireuses. On le veille, on s'agenouille près de lui, on clame au ciel de fragiles douleurs. On a commandé le plus beau cercueil, un enterrement de première classe, les plus belles couronnes. Il y aura des pleureuses pour le conduire en terre. Le cheval du corbillard aura son panache, le curé chantera des prières, les enfants de chœur brûleront l'encens, tout le village sera là, immobile, consterné. Et Jules est un salaud!

Que faire ? Je suis dans la chambre d'un damné.

Marthe

Je suis toujours surprise par la mort. Jamais je n'imagine ma propre fin, jamais je ne pense à la mort de ceux qui m'entourent. Dès demain j'aurai oublié Jules, j'aurai oublié son existence, je ne saurai plus rien de sa vie passée, je n'inventerai rien de sa vie future.

Aussi ma douleur n'est-elle pas très vive. Il me semble que la mort de Jules est un mauvais moment à passer. Pour nous, bien entendu.

Nous sommes tous là à pleurer, à prier et c'est nous tous qui souffrirais et qui nous donnons de la peine. Il me vient des pensées bizarres sur la fragilité du destin des hommes. Je vois que nous sommes peu de chose et qu'un rien peut nous emporter.

Je regrette que le sort ait frappé Jules. Voilà bien une de ces injustices divines qui demeurent incompréhensibles à mes yeux. Pourquoi pas Sacrispin, ce termite ? Cet homme dangereux évite tous les châtiments. Il nous a ruinés, Pierre et moi, et grâce à ma sœur nous sommes logés pour presque rien. La basse-cour, le jardin, nous nourrissent et Sacrispin passe une vieillesse heureuse dans une maison qui ne lui appartient pas et qui est belle et confortable.

C'est par amitié pour moi que Jules a fait preuve de tant de bonté. Nous avons toujours sympathisé tous les deux et, peu à peu, nous nous sommes aimés. Le malheur de ma vie, c'est qu'il ait connu Alice avant moi à ce triste bal de sous-préfecture où la grippe m'avait empêchée d'aller. Jules n'a jamais aimé Alice. Il l'a épousée par intérêt, pour prendre la succession de notre père à l'étude. Mais avec moi c'était autre chose, c'était de la tendresse.

Rien n'a jamais transpiré de notre amour. Il a pourtant commencé avec les fiançailles de ma sœur et il a duré jusqu'au dernier jour. Nous avons pris nos précautions. Tout ce qu'on a pu dire, c'est que Jules avait un faible pour moi, qu'il était tout indulgence à mon égard.

D'abord, il ne s'est rien passé jusqu'à mon mariage. Jules m'avait prévenue : il se rappelait sa nuit de noces. J'étais donc pressée de me marier et c'est pourquoi j'ai épousé le premier nigaud venu, Sacrispin. A ce propos, rendons justice à Sacrispin. Pendant toutes

nos fiançailles il a été très bien, très correct. Il a fallu huit jours de mariage pour que je m'aperçoive qu'il était complètement fou. C'était huit jours trop tard.

Puis Jules a laissé passer la lune de miel. Ensuite, il a attendu la naissance de Pierre qui est venu quelque temps après Elena. Je commençais à le regarder avec inquiétude : il me parlait sans cesse de notre amour.

C'est un soir d'été que la chose s'est décidée. Nous avions des invités et, après le dîner, tout le monde s'était rassemblé sur la terrasse pour jouer au bridge. Jules et moi, nous avons d'abord fait une partie avec nos invités. Puis, nous avons cédé la place à Alice et Sacrispin. Jules s'est assis un moment près de la table de jeu. Il a regardé battre les cartes, grogné parce que sa femme avait fait une maldonne et bu lentement un verre d'orangeade. Un moment il a fait sonner son verre vide avec sa cuiller et ce bruit m'agaçait. Enfin, il s'est levé, a poussé un grand soupir et prononcé ces mots que je n'ai pas oubliés :

– Je vais aller faire un tour dans le jardin avec ma partenaire. La nuit est étouffante.

– Soyez sages, dit Sacrispin d'une voix joyeuse en abattant une carte maîtresse.

Tout le monde rit, parce que tout le monde pensait que nous serions sages et nous sommes partis.

Nous avons marché sans rien dire dans l'allée qui menait à la charmille. Jules n'avait pas pris sa canne. Au détour de l'allée il buta contre une pierre et saisit mon bras qu'il ne lâcha plus. Dès lors, ce fut lui qui guida la promenade. Sous la charmille, l'obscurité était profonde : nous ne pouvions pas voir nos deux visages. Je sentais seulement que la sueur coulait sur le mien.

Après avoir fait quelques pas, Jules me fit asseoir près de lui. Nous étions toujours silencieux. Il lâcha mon bras et prit mon front entre ses mains.

Je préfère ne plus rien savoir de ce qui se passa par la suite, parce que Jules est mort et que cela me dégoûte un peu d'y penser.

Alice doit être bien malheureuse d'avoir perdu un tel homme. Il l'a trompée sans doute, mais avec moi seule et elle n'en a jamais rien su. Tout de même, sa part a été très belle, plus belle que la mienne avec Sacrispin. Le bonheur domestique meurt plus facilement que les autres et le sien a duré des années sans une ombre, sans une tache.

J'ai envié sa vie tranquille et sûre sous la protection d'un remarquable époux. Car, Jules était certainement meilleur époux qu'amant. Il était souvent dédaigneux, difficile à décider, pire encore que Sacrispin. Je devrais lui en vouloir : sa faiblesse a provoqué les miennes et je tremble quand je songe aux abîmes où j'ai failli tomber. Perversité des hommes ! Je couche avec un paysan.

Pierre

Je ne comprends pas Elena. Elle m'a toujours dit qu'elle n'aimait pas son père; son père meurt et la voilà tout émue. Je ne lui demande pas de pousser des cris de joie, évidemment, mais j'attendais d'elle un calme décent. Ainsi les filles mentent sans arrêt. Elena aimait son père.

Je me demande si je ne devrais pas profiter de son égarement. Tout le monde croit que je suis amoureux d'elle. Eh bien ! pas du tout. Je me moque éperdument d'Elena; je pourrais, si je voulais, passer mon existence auprès d'elle sans lui adresser la parole. Seulement Elena est une belle fille, un peu grasse, et je ne déteste pas les belles filles. C'est de mon âge.

J'aurais plutôt tendance à préférer Magnolia : il ne me déplairait pas d'avoir un petit sentiment pour elle. Mais c'est une fille diabolique. Il lui faut des complications, du scandale, et elle me prend pour un sot. Je n'ai aucune chance auprès d'elle, et je n'aime pas à perdre mon temps.

Tandis qu'avec Elena, tout change. C'est aux dernières vacances de Noël que j'ai commencé à la poursuivre dans les couloirs. Sans espoir de réussite, naturellement. Je plaçais mon triomphe aux vacances de Pâques, avec le printemps. Mais la mort de mon oncle change tous mes plans : je puis tenter ma chance ce soir, je le sens.

D'ailleurs, je n'en suis pas à mon coup d'essai. Je ne badine pas pendant l'année scolaire. Mes parents, ayant décidé de me donner une solide formation morale, m'ont envoyé comme pensionnaire dans une institution religieuse. Tout va bien au collège, mais j'en sors une fois par semaine pour aller passer le dimanche chez mon correspondant, le notaire.

Le notaire, M^e Hunion, a deux filles comme avait Jules : Marcelle Hunion et Germaine Hunion. Marcelle a seize ans et Germaine dix-neuf. Le notaire est hideux, sa femme est hideuse et, miracle, les deux filles sont jolies. Je ne sais pas comment ils se débrouillent, mais les affaires vont mal; ils sont pauvres et terriblement orgueilleux. Sacrispin leur donne un peu d'argent pour me nourrir et ils en souffrent. Ils sont avares.

Au début, ils m'ont accueilli avec méfiance et les filles se sont moquées de moi. J'ai pourtant su les prendre avec un air modeste et respectueux. J'ai cité à deux ou trois reprises des vers de Corneille et de Boileau, ce qui a fait croire que j'étais un garçon d'avenir. J'ai montré une admiration discrète pour la beauté des filles, une ferme reconnaissance pour la bonté de la mère, j'ai toujours approuvé les traits d'esprit du père avec un fin sourire, je n'ai pas pris garde à la répugnante saleté de la maison, je n'ai pas respiré l'odeur de chou bouilli qui collait au mur. (Odeur d'autant plus surprenante que jamais ces gens-là ne mangent de chou. Ils ne l'aiment pas.)

La résistance des filles a cédé huit jours après celle des parents. Il y avait tout juste un mois que j'étais dans la place. Ce jour-là, elles ne sont pas sorties seules comme elles en avaient l'habitude. Leurs amies ne les avaient pas invitées à un thé d'anniversaire, il n'y avait pas de matinée artistique au collège. Au dessert, elles ont dit qu'elles étaient fatiguées et qu'elles allaient monter au salon avec moi, pour jouer aux dominos. Les parents ont accueilli cette proposition avec bienveillance.

– Allez, mes enfants, a dit Maître Hunion. Et tâchez de ne pas tricher.

Nous n'avons pas joué aux dominos que nous avons répandus sur la table pour la frime. Les jeunes filles m'ont parlé de leurs amours. Amours récentes, qui avaient pour héros les brillants externes de la ville. On se donnait des rendez-vous le soir et les filles disaient, à l'heure de la sortie des classes, qu'elles allaient prier à la cathédrale.

Dès qu'elles avaient rencontré les garçons, leur agitation devenait grande.

– Vite, disaient-elles, partons. Maman ne sait pas que nous sommes sorties. Si elle s'en aperçoit, nous sommes perdues.

Les deux couples avançaient rapidement, le long des ruelles peu connues. Personne n'osait rien dire : les jeunes gens étaient fiers et les filles inquiètes. Enfin, on s'arrêtait quelques minutes près de la maison, à l'abri d'une porte cochère.

– Puis-je croire que vous m'aimez toujours? disait Germaine à son ami.

– Quelle question! Vous savez bien Germaine que vous êtes toute ma vie. Me laissez-vous vous embrasser ?

– Peut-être un jour, si votre cœur est fidèle. A demain. Il faut que nous partions.

Et les deux filles rentraient, toutes pâles.

Naturellement, je m'amusais beaucoup. Je me disais : « Tiens, tiens, les sottes ! On pourrait peut-être en faire quelque chose. Il faudra voir. »

Je décidai de m'attacher plus spécialement Germaine qui était la plus belle des deux. Je pris plaisir à m'isoler avec elle pour lui dire combien j'étais mélancolique. Je lui serrais fiévreusement les mains sans lui parler d'amour. Elle me regardait parfois longuement et quand je lui demandais ce qu'elle avait, elle me répondait qu'elle n'avait rien.

Un jour, je crus que mon heure était venue. Nous étions seuls dans le salon et je lui dis que je ne pouvais plus vivre sans elle. J'étais sérieux. Elle me répondit :

– Pauvre Pierre, je vais vous faire beaucoup de mal. J'aime passionnément un autre homme et je ne serai jamais qu'à lui. Je sais bien que je brise en vous quelque chose de grand, mais je vous estime assez pour comprendre que je vous dois la franchise. Qu'allez-vous devenir maintenant ? Il vous faudra beaucoup de courage.

« Bon, me dis-je, j'ai commis une erreur de jugement. Nous essaierons avec Marcelle. »

Je poursuivais Marcelle depuis quinze jours (sans résultat, je dois l'avouer), lorsque Germaine me dit qu'elle avait à me parler. Méprisant tous les risques, je la suivis dans sa chambre. Ses parents recevaient des amis et Marcelle jouait du piano au premier étage.

– Misérable, cria-t-elle, vous plaisez-vous donc à me torturer ? N'avez-vous pas compris à quel point je vous aime ?

En disant ces mots, elle se jeta sur moi et me saisit vivement à la gorge. J'étouffais. Je dus poser mes lèvres sur ses joues.

Il fallut modérer son ardeur. Je me souciais fort peu de dépuceler la fille du notaire et j'eus quelque peine à lui faire admettre mon point de vue. Elle disait fort justement que je ne l'aimais pas. Je la détrompais avec mollesse en caressant ses cuisses. Elle n'avait guère de secrets pour moi.

Les sorties du dimanche étaient donc très agréables. Je pensais que notre amour durerait jusqu'à la fin de l'année scolaire, lorsque la semaine dernière Germaine refusa de m'accompagner dans sa chambre. Elle me tendit la photographie que je lui avais donnée en disant :

– Vous êtes maintenant démasqué. Tout est fini entre nous.

Il me fut impossible de lui tirer un mot d'explication. Les femmes sont étranges. J'aviserais.

En attendant, occupons-nous d'Elena. C'est une enfant qui s'ennuie et qui semblait avoir compris mes manœuvres de Noël. Les larmes ont donné à ses yeux un éclat qui me touche, je la regarde, j'approche ma chaise de la sienne, en silence.

Tiens, voici qu'elle relève un peu sa jupe. Je tends la main : elle ne dit rien, mais sa respiration devient plus rapide. Oh! Elena, tu me réserveras des surprises. Dire que tu étais une proie facile et que je t'ai ignorée si longtemps.

Nous sortons maintenant. J'ai entendu la voix de ma mère qui me disait d'accompagner ma cousine. Nous allons à la recherche de Magnolia; cette veillée m'accable et c'est la veillée de mon oncle. Qu'est-ce que ce serait si c'était celle de mon père!

Déjà, les couronnes de fleurs sont amassées dans le couloir. J'ose à peine poser mes pieds sur le sol carrelé. Il me semble que tous les occupants de la chambre nous écoutent et qu'ils vont chercher à deviner la direction de nos pas.

Elena a pris un air très mystérieux. Je veux essayer de l'embrasser, mais elle me repousse. Après ce qui s'est passé tout à l'heure, je ne m'explique pas ce dédain. Va-t-elle reprendre les distances, retrouver sa faible pudeur? Je ne m'en laisserai pas imposer.

Elle m'entraîne vers le grenier. Compte-t-elle y surprendre Magnolia? Sa main tremble dans la mienne.

Elena a tiré la porte sur nous; elle se dirige vers le volet, le seul de la maison qui laisse passer la lumière. Elle contemple un instant la campagne qui descend jusqu'au pied des collines, de l'autre côté de la rivière. Puis elle tire sans bruit le volet. Tous ses gestes sont calmes : on voit qu'elle sait où elle veut en venir.

C'est une ombre qui s'avance vers moi et vers laquelle je me précipite. Je veux la serrer dans mes bras et poser mes lèvres sur les siennes. Elle cède un instant puis se dégage. Que veut-elle ? Que va-t-elle faire?

Elle fait un geste et, c'est inouï, la voilà complètement nue. Je n'avais jamais vu de femme nue. Mon Dieu, que vais-je devenir? Va-t-elle crier si je m'approche? Elle me parle, maintenant. « Déshabille-toi », dit-elle. Tant pis, je n'ai qu'à lui obéir. On verra

bien ce qui arrivera.

Cafardille

Bonne affaire, il n'y a pas tous les jours des morts chez les bourgeois. Il est doux de pouvoir prier agenouillée sur un tapis moelleux et de pouvoir se reposer de temps en temps dans un fauteuil. Le mort est bien rasé. Lui-même est armé d'une dignité bourgeoise, supérieure à celle de la mort.

L'ennui c'est qu'on fait vraiment silence. Chez les paysans on parle du mort. On bavarde. Bien vite on sait ce qu'il a fait durant sa vie, comment il était dans sa jeunesse, s'il avait du tempérament. Quand c'est un ivrogne qui s'en va, on console la veuve qui pleure tout de même, on raconte des histoires, comment il était saoul le jour de Noël, comment on l'a ramassé le jour de Pâques, sans parler des jours ordinaires.

Ici, motus. Rien. On croirait qu'ils ne souffrent pas, que ça ne leur fait ni chaud ni froid que le Jules s'en aille. On a bien raison de dire que les riches n'ont pas de cœur. La misère n'est jamais pour eux.

Je le connaissais, moi, M. Graigsman. Ma nièce m'en parlait tous les soirs de beau temps. Il n'était pas très généreux, c'est sûr, mais aux anniversaires et pour la nouvelle année, il faisait tout de même son petit cadeau. La médaille de la Vierge que j'ai autour du cou, elle vient de lui. Il l'avait donnée à ma nièce pour la récompenser, la première fois qu'ils étaient allés ensemble. Si l'Alice savait ça!

Qui il faut ménager maintenant, c'est le vieux Sacrispin. C'est lui qui va devenir le maître et il est plus porté à la dépense que Graigsman. Mais on dit que les femmes ne lui plaisent guère, et d'abord il est trop vieux. C'est dommage que Roderic ne soit pas là. Il aime beaucoup Roderic et il serait peut-être disposé à le prendre pour soigner la vigne et le jardin qui est pauvre. Son service militaire va bientôt finir, heureusement. Dès demain j'en toucherai un mot à Sacrispin pendant la cérémonie.

Ce sera une belle cérémonie, je pense. Le nouveau curé est très fort pour tout ça, enterrements, fêtes et mariages, beaucoup plus fort que l'abbé Bouteille qui était toujours saoul. Il est vrai que Bouteille aimait les paysans. Chacun son genre.

Je suivrai le corbillard immédiatement derrière la famille et je

serai placée comme il faut à l'église. Le fils d'Armande, qui est enfant de chœur, m'a dit que ce serait splendide. Et il fera beau temps.

Hum, la chambre commence à se vider. On voit qu'ils ont envie de bavarder tout de même. Ils s'en vont parce qu'ils n'osent pas le faire près du mort. Faut-il qu'ils n'aient pas la conscience tranquille pour avoir peur de ce pauvre homme!

Je pourrais peut-être faire remarquer que les jeunes s'absentent bien longtemps. Mais commentm'y prendre; on n'ose seulement pas parler. Ils prendraient ça pour une profanation, une insulte; ils vous tueraient.

Je vais toujours aller m'asseoir près de Mme Graigsman.

– Ma pauvre dame, lui dis-je à l'oreille, les enfants sont ingrats de laisser leur père tout seul à son dernier jour. Demain, il sera trop tard pour veiller.

– C'est vrai, dit-elle.

Et elle se penche vers Alice qui prend aussitôt la parole.

– Sacrispin, je t'en prie va donc chercher les enfants. Quelle impiété, mon Dieu, quelle misère!

Et le Sacrispin se lève et se dirige vers la porte. Bien content de sortir, probable, le vieux diable.

On soupire, on voudrait se détendre, se parler des misères qui minent le monde. En somme on n'a pas trop mal accueilli ma remarque. Ils ne sont peut-être pas si sauvages après tout. Je dis :

– C'est encore une chance, il fera beau pour l'enterrement.

– Oui, dit Marthe, il vaut mieux que tout se passe convenablement. Un enterrement sous la pluie c'est tellement triste.

Je reprends :

– Le menuisier m'a dit que le cercueil serait magnifique. M. Graigsman qui nous verra du ciel pourra être fier.

Les fleurs ne manqueront pas, ni les gens du pays.

Alice sanglote doucement :

– Mes amis, je ne sais pas comment vous pouvezparler de tout cela dans un jour pareil, alors que mon mari est encore parmi nous.

– Ma pauvre Madame, il faut pourtant y penser. Est-ce que ce

malheureux Monsieur a souffert avant de mourir?

– Je vous crois. C'était terrible. Une heure avant sa mort il ne nous reconnaissait déjà plus. Il ne pouvait plus parler. On voyait qu'il se débattait contre quelque chose. J'ai souffert autant que lui, tellement j'avais hâte que tout soit fini. Des choses comme celles-là ne devraient pas être permises. C'est trop affreux.

Mme Graigsman pleure de nouveau, beaucoup plus fort que tout à l'heure. Mme Marthe se lève, porte son mouchoir à ses yeux et dit :

– Jules, pourquoi es-tu parti?

D'une voix si surprenante que Mme Graigsman s'arrête de pleurer. Je ne saisis plus rien à ce qui se passe. Mme Marthe est tout émue. Elle retombe sur son siège. On croit qu'elle va pousser des cris, mais non. Elle dit d'un ton tout calme :

– Et Sacrispin qui ne revient pas. Où peut-il être?

– C'est honteux de nous laisser comme ça, répond Mme Alice. On dirait que Jules ne les intéresse pas. Je n'aurais jamais cru qu'on me laisserait seule à lutter dans un malheur pareil.

– J'y vais, dit Marthe, et je t'assure que tout ton monde sera là dans deux minutes.

– Va, ma sœur.

Je suis seule maintenant avec Mme Graigsman. C'est une minute émouvante. La famille me sera certainement reconnaissante de mon dévouement. Il est vrai qu'on ne sait jamais avec ces gens-là. Il faudrait peut-être leur montrer ce qu'ils me doivent.

– Ah ! Madame Graigsman, il est bientôt temps que je m'en aille. Voilà l'heure d'aller soigner mes poules. Je tâcherai de revenir après dîner.

– Ne partez pas, ma bonne Cafardille. Vous voyez que tout le monde m'abandonne. Vous êtes la seule qui ait encore le cœur de me soutenir.

– Ça, c'est vrai ce que vous dites là, Madame Graigsman. D'ailleurs, j'ai dit à la voisine de veiller à mes poules si par hasard je n'étais pas rentrée à l'heure. Alors, si ça vous rend vraiment service, je peux rester. Car autrement je ne voudrais pas m'imposer aux moments pénibles, où on devrait rester entre soi.

– Vous ne nous dérangez pas, Cafardille, croyez-le. Vous me rendez même un service que je n'oublierai pas. Je me rappellerai toute ma vie ce que vous avez fait aujourd'hui. C'est très beau. C'est

très digne d'une dame.

– Vous me fendez le cœur, Madame Graigsman. Mais c'est tout de même drôle, que personne ne revienne. Il doit se passer quelque chose.

– Mais oui, qu'y a-t-il? Il n'est pas arrivé malheur à Magnolia au moins? Oh! Cafardille que je suis inquiète. Il faut absolument que j'aille voir. Pardonne-moi Jules de te laisser seul un instant. C'est ta fille chérie qui est en danger. Cafardille, priez près du mort pour qu'il me pardonne. Le bon Dieu vous récompensera.

Je suis seule dans la pièce, seule avec un mort de la bourgeoisie. Si tu me voyais, ma nièce, et toi Roderic ! Quel succès, quelle grandeur!

Je veille sur un notable.

Magnolia

Tout le monde s'est extasié sur la mort de Jules. Ma mère ne tardera pas à nous la donner en exemple. Il est mort comme il a vécu : dans la dignité, avec sa femme et ses filles pleurant à son chevet.

Moi qui ai fait de mon mieux pour supporter Jules de son vivant, j'aurai peut-être quelque peine à supporter l'image que nous en laissera la mort. Je préférerais un père odieux à ce père sans défaut que le destin nous donne. Armée de ce souvenir, Alice va nous martyriser.

N'y pensons plus. Je me laisse entraîner aux rêveries sans valeur que cet homme aboli nous impose. Depuis deux jours mes parents ont changé d'âme. Une grandeur empruntée les habite. Familiers des accessoires de la mort, les sentiments élémentaires les ont trouvés sans défense. Les cierges, le buis, l'eau bénite sont à leur place; la crainte et la douleur n'y sont pas.

Pour moi, ce sont mes habitudes qui sont menacées. Ce sont les changements de robe, les volets fermés, les longues stations dans la chambre qu'imirritent et me pèsent. Les premiers temps, je serai sans doute gênée de ne plus entendre la voix hargneuse de mon père, le bruit de ses pas dans la cour ou d'attendre son retour des champs à l'heure du dîner. Mais cela passera bientôt. La vie sera plus simple et plus belle.

Déjà, j'ai ouvert ma fenêtre sur la journée qui tombe. Je vois bien que rien n'est changé sur la terre. Nous attendons de plus profonds malheurs.

Quel est ce grincement que j'entends au-dessus de ma chambre? C'est le grincement d'un volet qui se ferme, et c'est celui du grenier. Ce n'est pas Alice pourtant qui est là-haut : elle aurait frappé à la porte. Et je n'entends plus rien, pas même les gémissements d'un plancher qui tremble d'ordinaire sous la course des rats. Qui cela peut-il être? Allons voir.

Que ce grenier est sombre ! Je vois des points dorés dans le noir et, là, couchés sur des vieux sacs de pommes de terre, Pierre et Elena tout à fait nus, ma parole.

Je n'ai pas le courage de m'indigner et, au fond, je trouve cette situation parfaitement drôle. Ah! ces deux enfants sont très sympathiques. Par exemple, Elena me stupéfie. Une fille si sage, si bien considérée par la mère supérieure, à la pension.

– Alors, Pierre! Que fais-tu là? Tu as l'air très embarrassé, mon cousin.

– Ne dis rien, Magnolia. Ne me regarde pas. Je vais vite m'habiller.

– Habille-toi pendant que je te regarde. Elena est déjà prête, elle, et c'est une femme.

– Oui, mais elle n'avait que sa robe à mettre. Pas de chemise et pas de pantalon.

– J'ai vu, mon garçon, j'ai vu.

Pierre est toujours sans vêtements, et il n'est vraiment pas mal. Il avait même enlevé ses chaussettes. Je dois être très rouge. En tout cas, mes mains tremblent et je sens des gouttes de sueur à la racine de mes cheveux. Je n'avais jamais vu d'homme, et je suis si jeune.

Qu'allons-nous faire maintenant? Si Alice ou Marthe nous trouvent ici, à ce point troublés tous les trois, la bagarre sera magnifique. Nous serons écrasés, car elle appellera Jules à la rescousse. Nous n'avons plus qu'à descendre si nous ne voulons pas être pris. J'aurais voulu rester.

Et me voici de nouveau dans ma chambre, encore un peu émue, avec des pensées toutes différentes. Je songe aux prochaines vacances de l'été et aux libertés que nous pourrons prendre. Elena est à ma merci. Pierre ne pourra plus rien me refuser. Ce garçon est plus intéressant que je ne le pensais et il n'est peut-être pas si sot, après tout. Il n'a pas l'air très sûr de lui. Mais que fait-il donc à la ville? Je lui donnerai quelques conseils.

Ils ont dû rejoindre Alice et dire qu'ils ne m'ont pas trouvée. Tout cela, d'ailleurs, n'a plus d'importance. Je puis retourner sans souffrir près du cadavre de mon père et croiser les mains sans prier. Le souvenir d'un jeune corps me fera passer sans ennui ces heures périlleuses. Je devrai cacher ma joie, dissimuler mon air complice. Il n'y aura pas dans mon regard quand je tiendrai la main de mon nouvel ami les lumières que l'on voudrait y voir. Mais je saurai que le moment est enfin venu où nous allons vivre, et qu'il n'y a plus de mort pour nous toucher.

Sacrispin

Où sont donc les enfants ? « Enfants ! enfants ! » Pas de réponse. Après tout, je m'en moque; je vais faire semblant de les chercher.

Ah ! me voici dans le jardin. Je pourrais peut-être sans attendre me mettre à creuser et à sarcler. J'ai mes vêtements de deuil, mais tant pis. Je trouverai mes sabots dans la remise avec mes outils.

Je vais avoir quelques difficultés avec Marthe qui est une rêveuse et qui ne comprendra pas mon empressement au travail. Les femmes vivent dans un monde d'artifices. Elles sont étrangères à la nature, elles ignorent ce qu'il est possible de tirer d'un jardin que l'on domine.

On va me taxer d'insolence à l'égard de Jules. Il faut pourtant que la maison vive et les saisons ne plaisantent pas. Un seul jour de retard, et nous serons sans fleurs.

D'ailleurs, je ne vais pas encore travailler. Non. Je vais faire attentivement le tour du jardin et de la vigne. Il me faut un coup d'œil d'ensemble. Les vêtements de deuil sont des vêtements de repos et avec mon bras raide, ma bêche, j'aurais eu l'air d'une grosse araignée noire accrochée aux plantes. Dépêchons-nous. Le printemps n'est pas encore venu et les journées sont courtes. Dans quelques instants, ce sera la nuit. On voit déjà des lumières qui brillent dans la plaine. A son tour, notre maison va s'éclairer et sa lampe électrique est puissante comme un phare. D'ici je vois tout, je contrôle tout : le village de la colline et tous ceux de la plaine. La maison sera livrée aux enfants et aux femmes, mais moi c'est aux terres cultivées, à la charmille, aux arbres que je vais commander. Je crois que la fin de ma vie sera grande. Je veux donner à la nature mon visage, inventer des manières plus hardies et plus douces de la traiter. Il faut que je pose mes mains sur ce domaine et que, délivré de Jules le riche, le possesseur, délivré des femmes qui me seront soumises, je triomphe enfin des éléments contraires, du vent qui souffle et des haies vives.

Marthe

Les enfants ne répondent pas. Je ne vais pas courir à leur recherche et Pierre saura bien revenir à l'heure du dîner.

Cherchons plutôt Sacrispin. Le vieux gaillard est peut-être dans la remise à tripoter ses outils. Pour lui, il n'y a pas de mort qui compte : il est sans âme.

Il faudrait qu'il aille à la cave tirer quelques bouteilles de vin; nous n'en avons plus à la cuisine. Il n'est jamais là à l'heure des repas et il garde toujours la clé du chai dans sa poche. Pierre pourrait s'acquitter de ces menus travaux quand il est en vacances, qu'il soit au moins utile à quelque chose. Il est vrai qu'il n'est pas là non plus.

Birabeau est absente aujourd'hui, et je dois préparer le dîner moi-même. Sa nièce des Églisottes est malade juste au moment où Jules se met à mourir. Ce n'est vraiment pas de chance.

Je n'ai pas le cœur à me mettre en cuisine, avec tous ces événements. On mangera les restes du déjeuner, tant pis. D'ailleurs, cela ne nous changera guère : tous les soirs c'est la même chose. Depuis les folies de Sacrispin, nous ne sommes pas riches.

Mais où est-il à propos Sacrispin? N'est-ce pas lui qui est dans la vigne? Ça ne peut être que lui. Qui serait dans la vigne à cette heure-ci? Il gesticule, il parle tout seul : c'est lui sans aucun doute. Comme il marche vite, comme il est drôle avec ses habits noirs. Pourvu qu'il ne devienne pas insupportable maintenant que Jules est mort.

– Alice! Mais que fais-tu là ma pauvre sœur ? Tu n'as pas laissé Jules tout seul au moins ? Ah ! bon, tu m'as fait peur. Mais il faut que tu retournes tout de suite auprès de lui. Seul avec Cafardille, cela doit être affreux pour lui. Je vais t'envoyer tes deux filles. Nous allons dîner rapidement et nous irons vous remplacer. Vous pourrez prendre quelque chose à votre tour. Tu ne veux rien prendre ? Mais si, mais si tu mangeras. Il ne faut pas te laisser aller comme ça, voyons. Si Jules connaissait ta conduite, qu'est-ce qu'il dirait? Il croirait que tu ne l'aimes plus. Retourne auprès de lui, va, retourne.

Je ne vais plus savoir où donner de la tête. Tout le monde s'affole,

tout le monde se disperse. La fatigue commence à nous prendre. Il est heureux que nous ayons une solide tradition mortuaire dans la famille. Nous passerons encore pieusement cette nuit.

Enfin, voici Sacrispin.

– Va donc vite à la cave, chercher du vin. Et remue-toi au lieu de nous retarder.

Voici Pierre.

– A table, mon enfant. Tout sera prêt dans cinq minutes. Si j'avais la faiblesse de laisser quelquechose au hasard, rien n'irait jamais dans cette maison. C'est toujours dans les grandes circonstances que l'on voit l'incapacité des hommes, et c'est le meilleur d'entre eux qui s'en va.

Je ne veux plus penser à toi, Jules, ce serait trop de douleur. Et cependant, tout dans ce domaine qui t'appartient va me rappeler notre amour. Si Sacrispin veut raser la charmille, je ne l'en empêcherai pas.

Alice

Les choses ont fini par rentrer dans l'ordre. Cafardille est partie, et je veille mon mari avec mes deux filles. Il aura son compte d'insomnies, de prières et de larmes.

Réflexion faite, j'irai dîner.

Jules

Cette fois je suis mort et bien mort. De temps en temps j'essaie de remuer les doigts ou de soulever les paupières, mais rien ne bouge. J'ai décidé de rester tranquille.

Je n'ai plus qu'une nuit à passer chez les vivants avant de reconnaître un monde qui me gagne. C'est une nuit terne et sans valeur. Les vivants ne m'attirent plus.

Je regrette cependant d'avoir perdu ma famille, cette pauvre Alice dont je retrouve maintenant la jeunesse, Elena la douce, et Magnolia qui ne m'aimait pas. Je les vois très clairement dans l'ombre à travers mes paupières baissées. Je voudrais savoir ce qu'elles pensent toutes les trois, mesurer leur douleur ou simplement leur peine. Magnolia surtout m'intéresse. Est-ce que ma mort l'a touchée, est-ce qu'elle regrette sa dureté? Mais je ne puis rien deviner de ces fantômes. Leur obscurité me blesse et je voudrais pouvoir les pleurer.

Et voilà que j'arrive dans un monde sans flammes où sont des amitiés que je ne connais pas. J'ai vu le cimetière au sommet de la colline. Le vent n'y soufflera pas demain et je découvrirai mes frères au pied des cyprès sans murmures. C'est vers eux que je me tournerai d'abord avant de faire un dernier adieu à la foule grise qui suivra mon cercueil. Adieu de politesse et de pitié : je me rappelle tout l'ennui des enterrements. Je ne suis pas un mort sans mémoire.

Bientôt, je ne saurai plus rien des arbres et de la terre, j'aurai perdu mon dernier regret. Contrairement à ce que je croyais, ma vie n'a pas été très belle, et aujourd'hui, pour quelques minutes, je contemple sa sottise et sa nullité.

C'est que j'ai vécu par calcul. Je m'avançais plein d'assurance et je pensais que j'allais courber le monde sous ma loi. Les déceptions commencent avec le service militaire. J'étais pourtant un brillant cavalier.

Je n'ai pas d'amertume quand je songe à ma jeunesse. C'était l'âge où je pouvais tout faire, l'âge où je n'ai rien fait. C'est à cause de cela, sans doute, que j'ai été heureux. J'ai épousé sans amour une femme fidèle et j'ai trouvé les consolations nécessaires auprès de

Marthe et des jeunes filles du village qui ne me craignaient pas. J'ai gagné beaucoup d'argent et je n'ai rien eu à me refuser, ni les plaisirs domestiques, ni les plaisirs de l'esprit.

Vie sans intrigue, mais vie de petites rosseries et de petites vengeance. J'ai torturé Sacrispin, souvent malmené ma femme et mes filles, j'ai écrasé tous les autres de mon mépris et parfois de ma haine. Ah ! ceux qui me pleurent et qui m'ont aimé ne savent pas à quel homme est allé leur amour. Je ne suis plus celui qu'ils pleurent. Ils ne seront pas volés de leurs larmes.

Je n'ai rien compris aux êtres : aucun d'eux n'a eu mon amour, ni mon amitié. Mais j'ai bien compris la terre. On ne s'expliquait pas mes promenades à travers les champs, on disait « le bonhomme est fou » quand je restais dehors des journées entières. C'est que j'avais découvert un sentier d'aubépines où j'avancais sans craindre les piqûres des guêpes. Je l'aimais surtout lorsqu'il était sans traces et qu'il fallait, pour avancer, écarter de longues branches. Les feuilles amères de l'aurore posaient des gouttes sur mes joues.

C'est bien ce monde qu'il nous faut quitter. Je n'avais pas de goût pour l'aventure et me voilà prêt pour la plus difficile. Espaces ignorés, où plus rien ne revit de la terre, c'est vers vous que j'avance. Je rejoins sans frémir le domaine des ombres. Je ne vois rien pour m'y sauver.

Dans la collection Les Cahiers Rouges

Joseph d'Arbaud	42	<i>La Bête du Vaccarès</i>
Jacques Audibert	187	<i>L'Opéra du monde</i>
Marguerite Audoux	79	<i>L'Atelier de Marie-Claire</i>
Marguerite Audoux	78	<i>Marie-Claire</i>
François Augiéras	216	<i>L'Apprenti sorcier</i>
François Augiéras	234	<i>Un voyage au mont Athos</i>
Marcel Aymé	23	<i>Clérambard</i>
Charles Baudelaire	172	<i>Lettres inédites aux siens</i>
Béatrix Beck	92	<i>La Décharge</i>
Béatrix Beck	93	<i>Josée dite Nancy</i>
Julien Benda	127	<i>La Trahison des clercs</i>
Emmanuel Berl	166	<i>Méditation sur un amour défunt</i>
Emmanuel Berl	80	<i>Rachel et autres grâces</i>
Tristan Bernard	196	<i>Mots croisés</i>
Princesse Bibesco	115	<i>Catherine-Paris</i>
Ambrose Bierce	47	<i>Histoires impossibles</i>
Ambrose Bierce	68	<i>Morts violentes</i>
André Breton, Lise Deharme,		
Julien Gracq, Jean Tardieu	52	<i>Farouche à quatre feuilles</i>
Charles Bukowski	164	<i>Au sud de nulle part</i>
Charles Bukowski	204	<i>Factotum</i>
Charles Bukowski	108	<i>L'amour est un chien de l'enfer t.1</i>
Charles Bukowski	121	<i>L'amour est un chien de l'enfer t.2</i>
Charles Bukowski	60	<i>Le Postier</i>
Charles Bukowski	153	<i>Souvenirs d'un pas grand-chose</i>
Charles Bukowski	188	<i>Women</i>
Anthony Burgess	191	<i>Pianistes</i>
Michel Butor	199	<i>Le Génie du lieu</i>
Erskine Caldwell	17	<i>Une lampe, le soir...</i>
Henri Calet	161	<i>Contre l'oubli</i>
Henri Calet	169	<i>Le Croquant indiscret</i>
Blaise Cendrars	01	<i>Moravagine</i>
Blaise Cendrars	120	<i>Rhum</i>
Blaise Cendrars	72	<i>La Vie dangereuse</i>
André Chamson	61	<i>L'Auberge de l'abîme</i>
Jacques Chardonne	18	<i>Claire</i>
Jacques Chardonne	39	<i>Lettres à Roger Nimier</i>
Jacques Chardonne	101	<i>Les Varais</i>
Jacques Chardonne	32	<i>Vivre à Madère</i>
Alphonse de Châteaubriant	49	<i>La Brière</i>
Bruce Chatwin	77	<i>En Patagonie</i>
Bruce Chatwin	171	<i>Les Jumeaux de Black Hill</i>
Hugo Claus	74	<i>La Chasse aux canards</i>
Emile Clermont	207	<i>Amour promis</i>
Jean Cocteau	88	<i>La Corrida du 1^{er} Mai</i>
Jean Cocteau	116	<i>Les Enfants terribles</i>

Jean Cocteau	09	<i>Journal d'un inconnu</i>
Jean Cocteau	114	<i>Lettre aux Américains</i>
Jean Cocteau	173	<i>La Machine infernale</i>
Jean Cocteau	33	<i>Portraits-souvenir</i>
Jean Cocteau	201	<i>Reines de la France</i>
Vincenzo Consolo	125	<i>Le Sourire du marin inconnu</i>
Salvador Dali	107	<i>Les Cocus du vieil art moderne</i>
Léon Daudet	29	<i>Les Morticoles</i>
Joseph Delteil	15	<i>Choléra</i>
Joseph Delteil	224	<i>La Deltheillerie</i>
Joseph Delteil	190	<i>Jeanne d'Arc</i>
Joseph Delteil	69	<i>Les Poilus</i>
Joseph Delteil	16	<i>Sur le fleuve Amour</i>
André Dhôtel	27	<i>Le Ciel du faubourg</i>
Charles Dickens	145	<i>De grandes espérances</i>
Maurice Donnay	225	<i>Autour du Chat Noir</i>
Umberto Eco	175	<i>La Guerre du faux</i>
Ralph Ellison	149	<i>Homme invisible, pour qui chantes-tu ?</i>
Ferreira de Castro	95	<i>Forêt vierge</i>
Max-Pol Fouchet	217	<i>La Rencontre de Santa Cruz</i>
Jean Freustié	189	<i>Proche est la mer</i>
Carlo Emilio Gadda	140	<i>Le Château d'Udine</i>
Gabriel Garcia Marquez	228	<i>L'Automne du patriarcat</i>
Gabriel Garcia Marquez	174	<i>Chronique d'une mort annoncée</i>
Gabriel Garcia Marquez	132	<i>Des feuilles dans la bourrasque</i>
Gabriel Garcia Marquez	137	<i>Des yeux de chien bleu</i>
Gabriel Garcia Marquez	123	<i>Les Funérailles de la Grande Mémé</i>
Gabriel García Marquez	124	<i>L'Incroyable et triste histoire de la candide Erendira</i>
Gabriel García Marquez	138	<i>La Mala Hora</i>
Gabriel García Marquez	130	<i>Pas de lettre pour le colonel</i>
David Gamett	195	<i>La Femme changée en renard</i>
Gauguin	156	<i>Lettres à sa femme et à ses amis</i>
Maurice Genevoix	02	<i>La Boîte à pêche</i>
Maurice Genevoix	218	<i>Raboliot</i>
Natalia Ginzburg	139	<i>Les Mots de la tribu</i>
Jean Giono	179	<i>Colline</i>
Jean Giono	205	<i>Jean le Bleu</i>
Jean Giono	34	<i>Mort d'un personnage</i>
Jean Giono	71	<i>Naissance de l'Odyssée</i>
Jean Giono	229	<i>Que ma joie demeure</i>
Jean Giono	155	<i>Regain</i>
Jean Giono	222	<i>Un de Baumugnes</i>
Jean Giono	208	<i>Les Vraies richesses</i>
Jean Giraudoux	46	<i>Bella</i>
Jean Giraudoux	203	<i>Églantine</i>
Jean Giraudoux	181	<i>La Menteuse</i>
Jean Giraudoux	103	<i>Siegfried et le Limousin</i>
Ernst Glaeser	62	<i>Le Dernier Civil</i>
William Goyen	142	<i>Savannah</i>
Jean Guéhenno	117	<i>Changer la vie</i>
Yvette Guilbert	214	<i>La Chanson de ma vie</i>
Louis Guilloux	134	<i>Angéline</i>

Louis Guilloux	76	<i>Dossier confidentiel</i>
Louis Guilloux	05	<i>La Maison du peuple</i>
Kléber Haedens	35	<i>Adios</i>
Kléber Haedens	89	<i>L'été finit sous les tilleuls</i>
Kléber Haedens	235	<i>Magnolia-Jules/L'Ecole des parents</i>
Kléber Haedens	97	<i>Une histoire de la littérature française</i>
Knut Hamsun	53	<i>Vagabonds</i>
Joseph Heller	44	<i>Catch 22</i>
Louis Hémon	19	<i>Battling Malone, pugiliste</i>
Louis Hémon	55	<i>Monsieur Ripois et la Némésis</i>
Hermann Hesse	82	<i>Siddhartha</i>
Panaït Istrati	30	<i>Les Chardons du Baragan</i>
Pascal Jardin	102	<i>La Guerre à neuf ans</i>
Pascal Jardin	211	<i>Guerre après guerre</i>
Marcel Jouhandeau	223	<i>Les Argonautes</i>
Marcel Jouhandeau	170	<i>Élise architecte</i>
Ernst Jünger	157	<i>Le Contemplateur solitaire</i>
Franz Kafka	230	<i>Journal</i>
Franz Kafka	10	<i>Tentation au village</i>
Paul Klee	150	<i>Journal</i>
Armand Lanoux	220	<i>Maupassant, le Bel-Ami</i>
Jacques Laurent	202	<i>Croire à Noël</i>
Jacques Laurent	41	<i>Le Petit Canard</i>
Le Golif	59	<i>Cahiers de Le Golif, dit Borgnefesse</i>
Paul Léautaud	126	<i>Bestiaire</i>
G. Lenotre	231	<i>Napoléon - Croquis de l'épopée</i>
G. Lenotre	99	<i>La Révolution par ceux qui l'ont vue</i>
G. Lenotre	100	<i>Sous le bonnet rouge</i>
G. Lenotre	213	<i>Versailles au temps des rois</i>
Primo Levi	85	<i>La Trêve</i>
Suzanne Lilar	131	<i>Le Couple</i>
Pierre Mac Orlan	11	<i>Marguerite de la nuit</i>
Vladimir Maïakovski	112	<i>Théâtre</i>
Norman Mailer	184	<i>Les Armées de la nuit</i>
Norman Mailer	81	<i>Pourquoi sommes-nous au Vietnam ?</i>
Norman Mailer	36	<i>Un rêve américain</i>
Curzio Malaparte	165	<i>Technique du coup d'État</i>
Eduardo Mallea	206	<i>La Barque de glace</i>
André Malraux	28	<i>La Tentation de l'Occident</i>
Clara Malraux	238	<i>Nos vingt ans</i>
Heinrich Mann	13	<i>Professeur Unrat (l'Ange bleu)</i>
Klaus Mann	177	<i>Mephisto</i>
Klaus Mann	178	<i>Le Volcan</i>
Thomas Mann	03	<i>Altesse royale</i>
Thomas Mann	133	<i>Mario et le magicien</i>
Thomas Mann	25	<i>Sang réservé</i>
François Mauriac	37	<i>Les Anges noirs</i>
François Mauriac	237	<i>Le Mystère Frontenac</i>
François Mauriac	38	<i>La Pharisienne</i>
François Mauriac	227	<i>La Robe prétexte</i>
François Mauriac	176	<i>Thérèse Desqueyroux</i>
André Maurois	232	<i>Le Cercle de famille</i>

André Maurois	180	<i>Les Silences du Colonel Bramble</i>
Paul Morand	90	<i>Air indien</i>
Paul Morand	83	<i>Bouddha vivant</i>
Paul Morand	113	<i>Champions du monde</i>
Paul Morand	48	<i>L'Europe galante</i>
Paul Morand	04	<i>Lewis et Irène</i>
Paul Morand	67	<i>Magie noire</i>
Alvaro Mutis	167	<i>La Dernière Escale du tramp steamer</i>
Alvaro Mutis	163	<i>Ilona vient avec la pluie</i>
Alvaro Mutis	159	<i>La Neige de l'Amiral</i>
Vladimir Nabokov	06	<i>Chambre obscure</i>
Irène Némirovsky	122	<i>L'Affaire Courilof</i>
Irène Némirovsky	51	<i>Le Bal</i>
Irène Némirovsky	63	<i>David Golder</i>
Irène Némirovsky	87	<i>Les Mouches d'automne</i>
Gérard de Nerval	226	<i>Poèmes d'Outre-Rhin</i>
Paul Nizan	50	<i>Antoine Bloyé</i>
François Nourissier	07	<i>Un petit bourgeois</i>
René de Obaldia	08	<i>Le Centenaire</i>
René de Obaldia	151	<i>Innocentines</i>
Edouard Peisson	183	<i>Hans le marin</i>
Edouard Peisson	212	<i>Le Sel de la mer</i>
Joseph Peyré	40	<i>L'Escadron blanc</i>
Joseph Peyré	152	<i>Matterhorn</i>
Joseph Peyré	98	<i>Sang et Lumières</i>
Charles-Louis Philippe	57	<i>Bubu de Montparnasse</i>
André Pieyre de Mandiargues	118	<i>Le Belvédère</i>
André Pieyre de Mandiargues	119	<i>Deuxième Belvédère</i>
André Pieyre de Mandiargues	26	<i>Feu de Braise</i>
Henry Poulaille	219	<i>Pain de soldat</i>
Henry Poulaille	65	<i>Le Pain quotidien</i>
John Cowper Powys	96	<i>Camp retranché</i>
Bernard Privât	221	<i>Au pied du mur</i>
Raymond Radiguet	200	<i>Le Diable au corps</i>
Charles-Ferdinand Ramuz	66	<i>Aline</i>
Charles-Ferdinand Ramuz	43	<i>Derborence</i>
Charles-Ferdinand Ramuz	104	<i>La Grande Peur dans la montagne</i>
Charles-Ferdinand Ramuz	215	<i>Jean-Luc persécuté</i>
Jean François Revel	75	<i>Sur Proust</i>
André de Richaud	22	<i>La Barette rouge</i>
André de Richaud	86	<i>La Douleur</i>
André de Richaud	20	<i>L'Étrange Visiteur</i>
Rainer-Maria Rilke	24	<i>Lettres à un jeune poète</i>
Marthe Robert	94	<i>L'Ancien et le Nouveau</i>
Mark Rutherford	111	<i>L'Autobiographie de Mark Rutherford</i>
Maurice Sachs	73	<i>Au temps du Boeuf sur le toit</i>
Vita Sackville-West	141	<i>Au temps du roi Edouard</i>
Leonardo Sciascia	128	<i>L'Affaire Moro</i>
Leonardo Sciascia	110	<i>Du côté des infidèles</i>
Leonardo Sciascia	109	<i>Pirandello et la Sicile</i>
Jorge Semprun	144	<i>Quel beau dimanche</i>
Victor Serge	58	<i>S'il est minuit dans le siècle</i>

Friedrich Sieburg	135	<i>Dieu est-il Français?</i>
Ignazio Silone	210	<i>Fontamara</i>
Ignazio Silone	21	<i>Une poignée de mûres</i>
Osvaldo Soriano	233	<i>Quartiers d'hiver</i>
Philippe Soupault	70	<i>Poèmes et poésies</i>
Roger Stéphane	209	<i>Portrait de l'aventurier</i>
André Suarès	136	<i>Vues sur l'Europe</i>
Pierre Teilhard de Chardin	168	<i>Écrits du temps de la guerre (1916-1919)</i>
Paul Theroux	182	<i>Voyage excentrique et ferroviaire autour du Royaume-Uni</i>
Roger Vailland	192	<i>Bon pied bon oeil</i>
Roger Vailland	84	<i>Éloge du cardinal de Bernis</i>
Roger Vailland	147	<i>Les Mauvais coups</i>
Roger Vailland	154	<i>Un jeune homme seul</i>
Vincent Van Gogh	105	<i>Lettres à son frère Théo</i>
Vincent Van Gogh	148	<i>Lettres à Van Rappard</i>
Vercors	158	<i>Sylva</i>
Paul Verlaine	146	<i>Choix de poésies</i>
Frédéric Vitoux	194	<i>Bébert, le chat de Louis- Ferdinand Céline</i>
Ambroise Vollard	197	<i>En écoutant Cézanne, Degas, Renoir</i>
Kurt Vonnegut	198	<i>Galápagos</i>
Jakob Wassermann	160	<i>Gaspard Hauser</i>
Mary Webb	54	<i>Sarn</i>
Kenneth White	56	<i>Lettres de Gourgounel</i>
Walt Whitman	106	<i>Feuilles d'herbe t.1</i>
Walt Whitman	193	<i>Feuilles d'herbe t.2</i>
Émile Zola	162	<i>Germinal</i>
Zola, Maupassant, Huysmans,		
Céard, Hennique, Alexis	129	<i>Les soirées de Médan</i>
Stefan Zweig	64	<i>Brûlant secret</i>
Stefan Zweig	12	<i>Le Chandelier enterré</i>
Stefan Zweig	91	<i>Érasme</i>
Stefan Zweig	31	<i>La Peur</i>
Stefan Zweig	14	<i>La Pitié dangereuse</i>
Stefan Zweig	186	<i>Un caprice de Bonaparte</i>